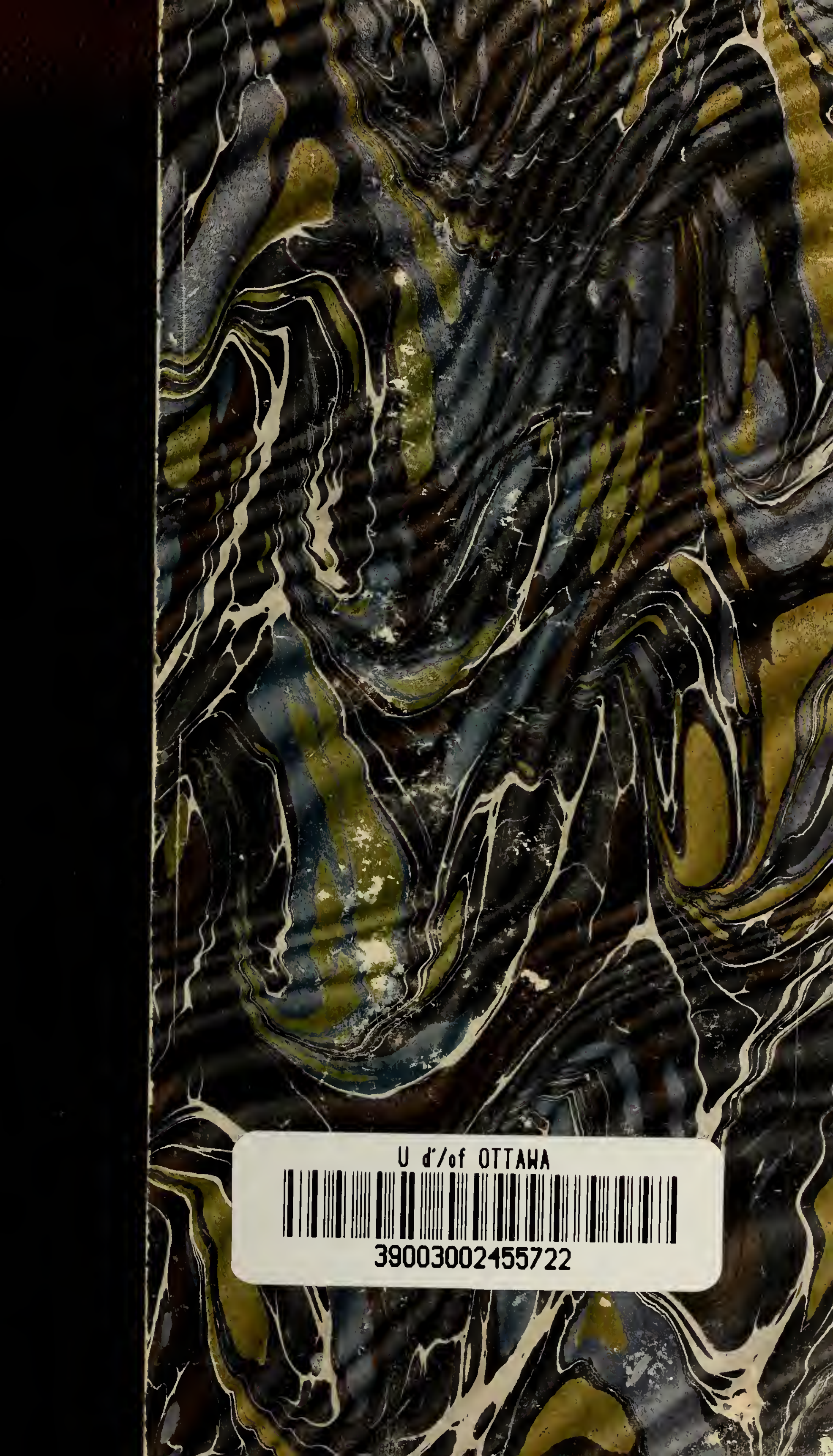
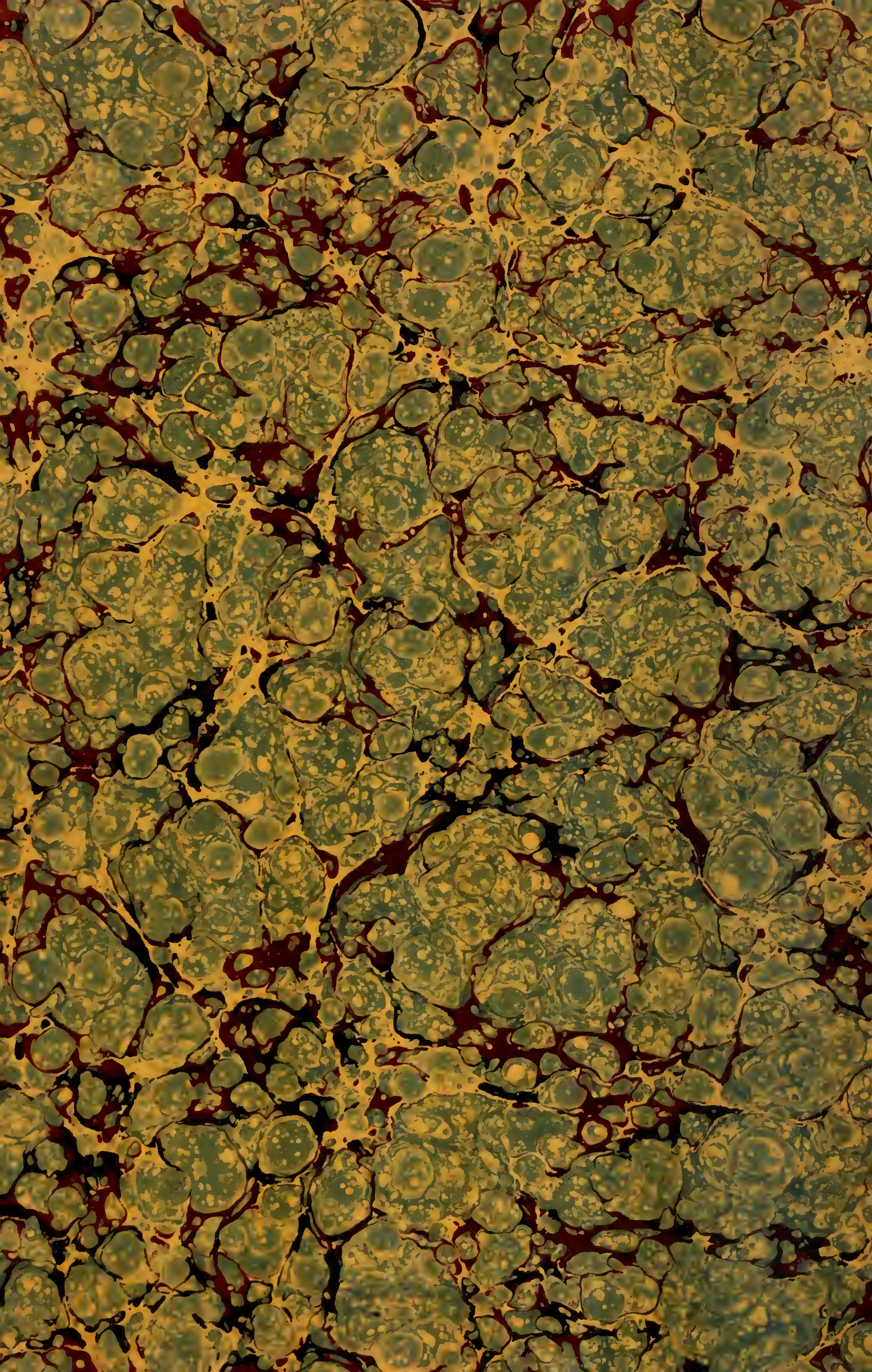
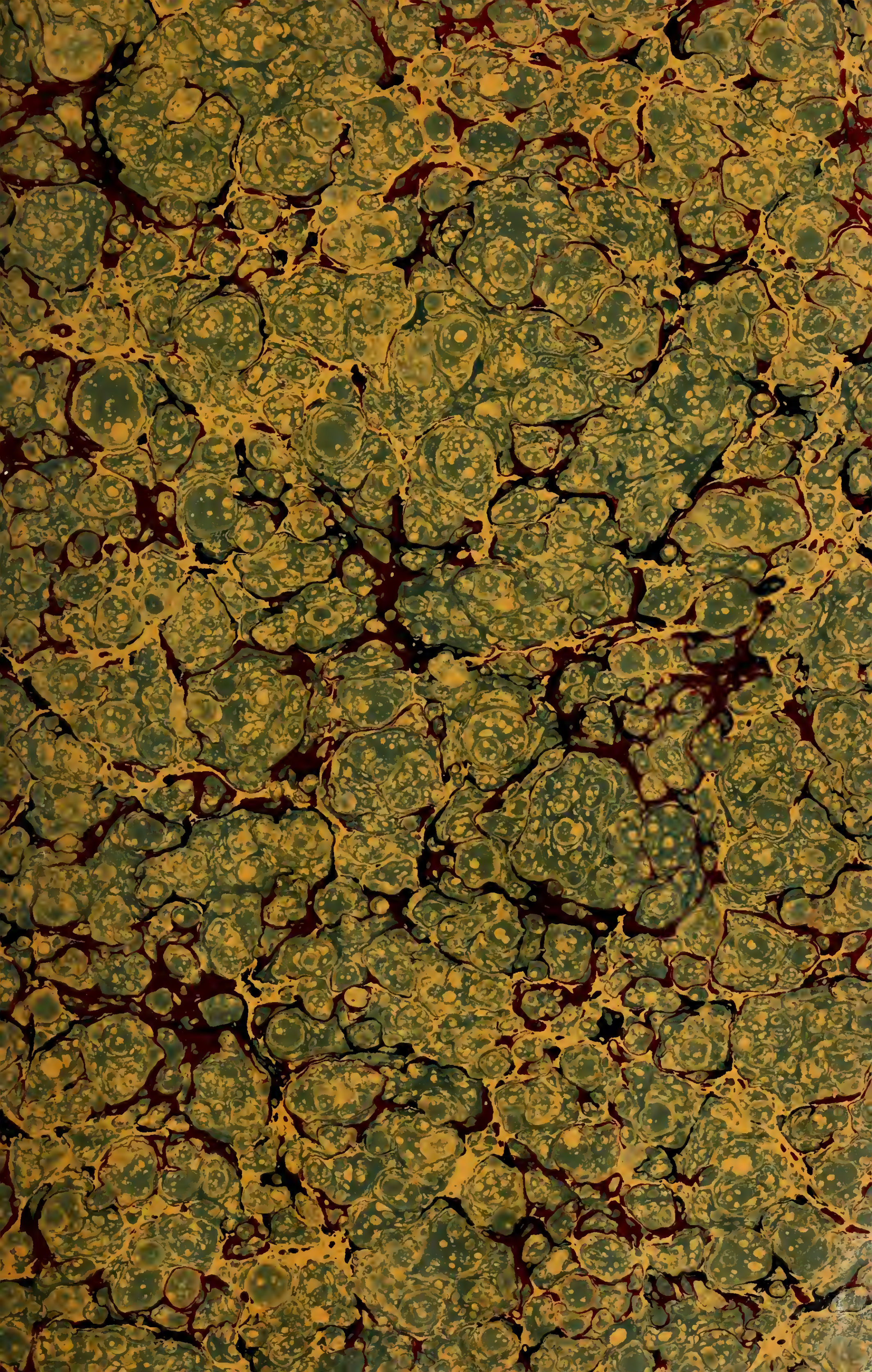

U d'/of OTTAWA
39003002455722





CE

LOUIS FIGUIER

LA SCIENCE
AU THÉATRE

COMÉDIES

Le Mariage de Franklin — Le Jardin de Trianon — Miss Télégraph Le Premier voyage aérien — La République des abeilles La Femme avant le déluge — Le Sang du Turco — Cherchez la fraise

PARIS
TRESSE ET STOCK, ÉDITEURS
8, 9 10, 11, GALERIE DU THÉATRE FRANÇAIS
Palais-Royal

1889

à M. L. Bernard-Derosne
de la part de l'auteur
L. Figuier

LA SCIENCE AU THÉATRE

PIÈCES DE THÉATRE

DU MÊME AUTEUR :

Les Six parties du monde, pièce en cinq actes, huit tableaux, in-18, (2e édition, 1885), chez Tresse et Stock, éditeurs.......... .. .. Prix 1 fr.

Denis Papin, drame en cinq actes, huit tableaux, in-18, chez Calmann Lévy, éditeur (1882). Prix 1 fr.

Gutenberg, pièce historique en cinq actes, huit tableaux, in-18, chez Tresse et Stock, éditeurs (1886).... .... Prix 2 fr.

La Forge de St-Clair, drame en cinq actes, six tableaux, in-18, (1888), chez Tresse et Stock, éditeurs...................... .... Prix 2 fr.

Le Mariage de Franklin comédie en un acte, in-18, chez Tresse et Stock............ Prix 1 fr.

Le Jardin de Trianon, comédie en un acte, in-18, (1889), chez Tresse et Stock, éditeurs. Prix 1 fr.

Miss Télégraph, comédie en un acte, in-18, (1889), chez Tresse et Stock, éditeurs .... Prix 1 fr.

Le Sang du Turco, comédie en un acte, in-18, (1889), chez Tresse et Stock, éditeurs.. Prix 1 fr.

Les Manies de M. Lédredon. comédie-vaudeville en trois actes, in-18, (1888), chez Tresse et Stock...................... .... Prix 1 fr.

LOUIS FIGUIER

LA SCIENCE
AU THÉATRE

COMÉDIES

Le Mariage de Franklin — Le Jardin de Trianon — Miss Télégraph
Le Premier Voyage aérien — La République des Abeilles
La Femme avant le Déluge — Le Sang du Turco — Cherchez la Fraise

PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
Palais-Royal

1889



PRÉFACE

Après avoir réussi il y a vingt ans, à vulgariser la science par le livre, j'essaye aujourd'hui de la populariser par le théâtre.

On n'a jamais suffisamment compris l'influence que le théâtre pourrait exercer sur les mœurs publiques. L'écrivain dramatique dispose, chaque soir, pendant plusieurs heures, de l'attention des foules. Peut on désirer un moyen plus puissant pour agrandir l'intelligence, pour répandre le savoir? Cependant, dans aucun pays, ni les gouvernements, ni les municipalités, ni les académies, ni les philanthropes, ni les amis du progrès, n'ont songé à faire agir ce puissant levier dans un

but d'instruction et de moralité. C'est d'un œil indifférent que l'on voit, en France, le théâtre, déviant de la voie littéraire qui fit autrefois sa gloire, ne s'occuper que de parler aux yeux, ne s'attacher qu'au luxe de la mise en scène, ne s'appliquer qu'à chercher, pour le spectateur, toutes sortes d'excitations sensuelles. On ne s'inquiète pas davantage de voir, chez toutes les nations de l'Europe, les masses populaires s'engouffrer dans les cafés-concerts, pour s'y enivrer d'alcools et de tabac, pour s'y repaître de platitudes et d'obscénités.

J'ai toujours pensé que le théâtre pourrait contribuer à moraliser le peuple, en mettant sous ses yeux les grands enseignements qui résultent de la vie et des actions des savants illustres, et en l'initiant, sous le couvert d'une action dramatique, aux grandes vérités scientifiques.

La science a, de nos jours, transformé le monde. Se mêlant de plus en plus à notre existence, elle a largement accru le bien-être des individus. Elle a facilité les rapports des peuples entre eux, et prodigieusement multiplié les voies de transport et de communication. Elle a révolutionné la production industrielle, changé l'esprit et les bases du

commerce, et modifié l'art de la guerre, dans ses diverses parties. La littérature et la philosophie commencent à ressentir son influence, et ne peuvent plus négliger, ni ses principes, ni ses découvertes. Pénétrant partout, la science doit forcément s'introduire au théâtre, et elle y fera éclore un genre nouveau, qui aura pour caractère d'être honnête, instructif et moralisateur.

On a longtemps contesté la possibilité de composer des pièces de théâtre, présentant ce double caractère, d'être à la fois intéressantes et instructives ; mais aujourd'hui, le doute n'est plus permis.

En 1877, sous la direction de M. Paul Clèves, aujourd'hui l'un des deux directeurs du théâtre du Châtelet, je fis représenter, au théâtre Cluny, les *Six parties du Monde*.

La célèbre expédition géographique de Dumont d'Urville, au pôle sud, donnant lieu à une série de tableaux, où interviennent différents phénomèmes scientifiques, est le sujet de la pièce des *Six parties du Monde*, que l'on pourrait appeler une revue de l'univers, dont le compère s'appelle la science. On promène, en effet, le spectateur à travers les contrées

civilisées et non civilisées du globe, en l'initiant aux mœurs, coutumes et types de ces pays divers. Dans la suite de ces nombreux tableaux, on apprend des particularités intéressantes relatives aux mœurs des peuples ou aux phénomènes de la nature. Le désert et le *simoun*, — les papillons qui éclairent de leurs sillons brillants, les ténèbres des nuits tropicales, — la combustion du phosphore, produisant l'effet du soleil, — l'habitude des peuplades africaines d'enfermer dans le tronc gigantesque d'un vieux baobab, leurs denrées, leurs trésors, et même leurs prisonniers, — les excentricités des mœurs chinoises, — les excentricités de la vie commerciale américaine, — la nature propre au climat glacé des régions australes, — l'effet du canon sur les masses neigeuses, etc., toutes ces particularités instructives, sont présentées au spectateur, dans le développement de l'action.

Après sa création au théâtre Cluny, la pièce des *Six parties du Monde* fut jouée, en 1885, en tournée dramatique, dans plusieurs villes de France, par M. Dupoux-Hilaire, directeur du théâtre de l'Ambigu du Havre, avec nombreux décors, figuration et ballet.

En 1882, je fis représenter, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, *Denis Papin*, drame historique en cinq actes. On voyait se dérouler, dans une suite de tableaux, l'existence errante et agitée de l'immortel créateur de la machine à vapeur. Un décor particulier montrait comment Denis Papin est arrivé à l'emploi de la force motrice de la vapeur. Un autre décor machiné reproduisait la scène historique de la destruction du bateau à vapeur de Denis Papin, par les bateliers du Weser, en 1707. On voyait, enfin, reconstruite, d'après les gravures de cette époque, la grande machine à vapeur de Newcommen, qui fut établie à Londres, en 1715, pour élever et distribuer les eaux de la Tamise.

Ce drame eut plus de cinquante représentations au théâtre de la Gaîté.

En 1886, je fis jouer, par une troupe de tournée, en Alsace-Lorraine, patrie de Gutenberg, et en Hollande, patrie de Laurent Coster, *Gutenberg*, drame en cinq actes, où l'on trouve réunis, dans une action dramatique variée, intéressante et forte, l'histoire de l'invention de l'imprimerie, avec tous les

personnages qui ont concouru à la création de cet art.

En avril et mai 1889, j'ai donné, à Paris, au théâtre des Menus-Plaisirs, des *Matinées dramatiques et scientifiques*, où étaient jouées quatre comédies, reposant sur des anecdotes tirées de l'histoire des sciences, à savoir : *le Mariage de Franklin*, où l'on trouve le fait historique du mariage de Franklin avec Deborah Read, ainsi que la mise en scène amusante des multiples effets du tonnerre, — *le Jardin de Trianon*, qui repose sur le fait historique de la création des familles végétales par Bernard de Jussieu : — *Miss Telegraph*, où l'on voit, sous la forme de scènes comiques, un épisode curieux de l'invention du télégraphe électrique par Samuel Morse : — *le Sang du Turco*, comédie ayant pour sujet la transfusion du sang.

Aux *Matinées dramatiques et scientifiques* données en 1889, au théâtre des Menus-Plaisirs, j'avais convié, pour chaque représentation, 300 élèves (garçons et filles) des Ecoles communales de la ville de Paris; et personne ne me contredira quand j'affirmerai, que les écoliers qui ont assisté à ces représentations,

en ont retiré instruction et amusement à la fois; ce dont témoigneraient, au besoin, les maîtres et les sous-maîtresses qui accompagnaient les élèves, ainsi que les lettres de remerciement qu'ont bien voulu m'adresser plusieurs maires ou adjoints des arrondissements de Paris.

Je crois avoir ainsi démontré, non par le simple raisonnement, mais par le fait pratique, la vérité de la thèse que je soutiens, à savoir que plusieurs épisodes de la vie des savants célèbres peuvent être le sujet de pièces de théâtre capables d'intéresser, d'émouvoir, d'attendrir le spectateur, et que différentes découvertes scientifiques peuvent donner lieu à de très amusantes comédies.

La vitalité, l'existence réelle du théâtre scientifique, est donc parfaitement établie.

Pour en répandre davantage la connaissance, j'ai cru utile de réunir sous ce titre, *la Science au Théâtre*, les drames et comédies scientifiques que j'ai fait jouer depuis plus de dix ans, sur différentes scènes, et d'y joindre un certain nombre de pièces du même genre, non encore représentés, à savoir le drame de *Keppler, ou l'Astrologie et l'Astronomie*, ainsi que les

comédies, *la Femme avant le Déluge, le Premier Voyage aérien*, et *la République des Abeilles*.

C'est à la haute critique littéraire, aux érudits écrivains des journaux et revues, que je présente ces deux volumes. Si je suis assez heureux pour obtenir leur suffrage, j'espère que les directeurs de théâtres des grandes villes de France ou de l'étranger, de concert avec les municipalités de ces villes, tenteront, comme moyen d'instruction et de distraction de la jeunesse des écoles et des lycées, de faire jouer ce répertoire, le dimanche, en matinées, sur une grande scène.

Une tentative aussi originale que celle dont il est question ici, ne doit point prétendre à réussir du premier coup; elle ne peut que lentement prendre racine et porter ses fruits. J'ai si souvent exposé, dans mes ouvrages, les difficultés et les luttes que tout inventeur rencontre sur son chemin, que je sais parfaitement qu'il faut un temps considérable pour qu'une innovation triomphe de la routine et perce l'épaisseur de l'indifférence générale. Mais je sais aussi qu'une idée nouvelle, quand elle est bonne et juste, finit par

se faire une place au soleil, et que si les masses sont longues à comprendre son utilité, il est toujours possible, avec de la persévérance et du travail, de la leur faire accepter, et d'obtenir plus tard leur hommage reconnaissant.

Lorsque, inspiré par l'exemple d'Arago, je commençai, il y a trente ans, de publier mes premiers ouvrages de vulgarisation, je rencontrai les mêmes difficultés, les mêmes résistances que j'éprouve aujourd'hui pour faire accepter le théâtre scientifique. Les amis s'écartaient, les collègues blâmaient, les éditeurs des grands ouvrages scientifiques s'inquiétaient, les Prudhommes me reprochaient de vouloir abaisser la dignité de la science, en la mettant à la portée de tous, et les gros bonnets de l'Institut, Chevreul et Claude Bernard en tête, criaient à la profanation. Je dus quitter l'Université, dont toutes les voies se fermaient devant moi, et donner ma démission de professeur agrégé à l'Ecole de pharmacie, où j'étais chargé du cours de chimie du professeur Bussy.

Aujourd'hui, la vulgarisation des sciences est considérée comme un bienfait public, et

celui qui a su la créer et la faire prévaloir, est largement récompensé de ses efforts par le succès universel de son œuvre. Les gens du monde, pour lesquels, autrefois, la science était lettre absolument morte, savent maintenant qu'ils peuvent s'intéresser à ce qui la concerne, et ils se plaisent aux lectures des ouvrages qui leur donnent une teinture générale et le goût des connaissances scientifiques. Les publications de science vulgarisée, qui paraissent en si grand nombre, sous tous les formats et à tous les prix, contribuent à instruire l'ouvrier et à distraire l'homme éclairé. Répandues dans toutes les écoles de jeunes gens et de jeunes filles, elles prennent une grande place dans les études. Les beaux ouvrages dus à mes heureux continuateurs, les de Parville, les Guillemin, les Meunier, les Tissandier, les Félix Hément, les de Fonvielle, mes savants émules et mes constants amis, entretiennent le goût du public pour les côtés agréables et utiles de la science.

Comme conséquence de ce goût général du public pour les livres de science populaire, une branche toute nouvelle du commerce de la librairie, d'une importance énorme, car

elle se chiffre annuellement par des millions, s'est créée en France depuis vingt ans, et s'est répandue bientôt chez toutes les nations des deux mondes, où nos livres sont traduits, imités, ou spécialement rédigés dans les langues originales.

Tels sont les résultats des efforts laborieux de ma jeunesse, et si je les constate ici, ce n'est point par orgueil — on sait bien que tel ne fut jamais mon défaut — mais pour montrer le chemin que peut faire une idée qui, au début, ne rencontrait qu'oppositions, résistances, luttes et préjugés.

Le *théâtre scientifique* me paraît appelé à rendre au public les mêmes services que lui ont rendus les ouvrages de science vulgarisée ; et pour réussir dans la nouvelle tentative qui doit couronner ma carrière, je compte sur le bienveillant appui des amis du progrès, et sur celui des gouvernements qui désirent répandre dans l'esprit de la jeunesse et du peuple, les notions de la science et de la vérité.

Dans un état démocratique, comme la France, où, grâce au suffrage universel, le peuple est le souverain du pays, il faut que le peuple soit

instruit. Attachez-vous donc à instruire le peuple; et quand un moyen, non soupçonné jusqu'ici, s'offre à vous, pour répandre, en même temps que la distraction du théâtre, un enseignement scientifique et des exemples de haute moralité, vous, partisans du progrès social, vous qui voulez à une société nouvelle des horizons nouveaux, accueillez cette innovation avec joie et sympathie. Adoptez, encouragez le *théâtre scientifique*, et que, grâce à votre concours, cette création nouvelle prospère et réalise dans les masses populaires tout le bien qu'on peut en attendre.

Comme il est dit à la première page de cette préface, les gouvernements, les chefs d'État, les municipalités, se désintéressent trop des questions théâtrales. Ils négligent un des moyens les plus puissants d'éclairer, d'instruire, de moraliser les classes populaires. Vous voyez, de tous les côtés, pulluler la lèpre des cafés-concerts, qui finiront par remplacer les théâtres. Il est impossible, dit-on, de lutter contre ces établissements, que protège la liberté du commerce. Mais à côté des intérêts matériels des entrepreneurs de grivoiseries, il y a les intérêts moraux de la nation, et la

préoccupation du bien public. Demander la création, dans les grandes villes de la France, de théâtres populaires de drame et de comédie, qui seraient consacrés uniquement à représenter des pièces morales et instructives, serait trop exiger, sans doute, avec la frivolité actuelle des goûts du public; mais il est permis d'appeler les encouragements de l'Etat, ainsi que l'aide et le sympathique concours des particuliers, sur l'institution, dans les théâtres, de matinées dramatiques et scientifiques, qui répandraient dans la jeunesse des écoles instruction et amusement, tout à la fois.

Comme exemple de l'utilité du théâtre scientifique, au point de vue de l'instruction populaire, je prendrai la première comédie de ce recueil, *le Mariage de Franklin*, où je me suis appliqué à rassembler la série complète des effets physiques, mécaniques et physiologiques propres au tonnerre et à la foudre. Celui qui aura assisté à la représentation de cette comédie, ne sera jamais tenté de considérer le tonnerre comme une manifestation surnaturelle, comme un signe du courroux céleste ; ce que croyaient les anciens

peuples, et ce que croient encore aujourd'hui bien des esprits faibles, ignorants ou superstitieux, esclaves de la tradition du passé. Il n'y verra qu'un superbe et grandiose phénomène de la nature, qu'il faut admirer et étudier, sans autre préoccupation que de rendre hommage à la science, qui nous en a dévoilé les causes, et au génie de Franklin, qui nous a donné le moyen d'en conjurer les dangers.

Sans doute, les ouvrages de science populaire, contribuent à dissiper les préjugés publics concernant le tonnerre ; mais le livre est silencieux et froid. Une représentation théâtrale, qui montre au spectateur les phénomènes physiques se rapportant au tonnerre et à la foudre, sous une forme matérielle et saisissante, ferait bien mieux entrer ce genre de notions dans l'esprit de la jeunesse.

Le gouvernement de notre pays a fait des prodiges pour répandre l'instruction dans toutes les classes de la société. Il distribue au peuple des villes et des campagnes, l'instruction gratuite. Outre l'enseignement officiel de l'État, c'est-à-dire l'enseignement primaire et secondaire, dont le cercle s'élargit constam-

ment, l'initiative privée s'applique, avec le plus grand zèle, à multiplier les moyens et les centres d'instruction. Partout l'on crée des bibliothèques populaires; partout s'ouvrent des cours de science, pour la jeunesse et les adultes. Ne pourrait-on ajouter le théâtre à tous ces moyens d'instruction? Si l'on parvient, avec un drame ou une comédie, à enseigner quelque vérité utile, à expliquer quelque fait important de la science, on réalisera l'ancien adage *utile dulci*, on contribuera à l'instruction de la jeunesse, et l'on étendra, en même temps, les limites de l'art dramatique.

Un écrivain français, à l'imagination puissante, M. Jules Verne, a réussi à introduire la science dans le roman. J'entreprends, de mon côté, d'introduire la science au théâtre, et je soumets les prémices de mon œuvre à l'appréciation de la critique littéraire et des amis du progrès.

J'ai cru devoir mettre en tête de chaque comédie ou drame, une sorte d'*Avertissement*, comme on le faisait au temps de Corneille et de Racine, pour expliquer le sujet de la pièce

c'est à dire l'anecdote scientifique, quand il s'agit d'une comédie : un résumé de la biographie du personnage, quand il s'agit d'un drame historique. La comparaison entre le sujet et la pièce que j'en ai tirée, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur. Elle montrera ce qu'un fait scientifique, froid et incolore, en apparence, peut quelquefois prendre, à la scène, d'effets variés de mouvement et de couleur.



LE MARIAGE DE FRANKLIN

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Menus-Plaisirs, le 20 avril 1889

*
* *

Benjamin Franklin, en quittant l'Amérique, pour aller travailler, comme imprimeur et publiciste, à Londres, avait laissé à Philadelphie une fiancée, miss Déborah Read, qu'il devait épouser à son retour. Mais une fois en Angleterre, il négligea de donner de ses nouvelles à la famille de la jeune fille, et sa mère crut devoir marier Déborah à un certain Roger, potier de son état. Ce mariage fut, d'ailleurs, malheureux. Roger était un mauvais garnement; on le soupçonna même d'avoir une autre femme, de sorte que, peu de temps après le mariage, le divorce fut prononcé entre les deux époux.

De retour à Philadelphie, Franklin apprit avec chagrin la triste situation de Déborah; et comme il l'aimait encore, il l'épousa le 1er septembre 1730, à l'âge de 24 ans (*Memoires de Benjamin Franklin, ecrits par lui-même*, traduits de l'anglais par Edouard Laboulaye. Paris, 1879, librairie Hachette, in 18, 3e edition, page 147)

Ce trait historique est le sujet de la pièce, le *Mariage de Franklin*.

Franklin, revenant de Londres, arrive à Philadelphie le jour même du mariage de Déborah avec Roger; mais grâce aux moyens et combinaisons qui sont du ressort du théâtre, le mariage célébré le matin est annulé, et Franklin épousera Déborah. Le dîner de noces préparé pour Roger, sera le repas de fiançailles de Franklin

Au trait historique du mariage de Franklin, l'auteur a joint, dans sa comédie, l'exhibition scénique des propriétés de la foudre et l'invention du paratonnerre.

* *
*

PERSONNAGES

BENJAMIN FRANKLIN (24 ans).		Mrs Ch. Hussy.
READ, vieux négociant........		Vill.
DICK, garçon de taverne..........		Vavasseur.
BOB, mendiant..............		Perier.
MEREDITH....	Amis de Franklin	Munier.
COLEMAN.....	Amis de Franklin	Declercq.
ROBERT........	Amis de Franklin	Froment.
Nicolas SCOULL	Amis de Franklin	Berthier.

Mistress GODFREY (40 ans)......	Mes Eugénie Petit.
Miss DÉBORAH, fille de Read (20 ans)	Savelli.
ROSALIE, jeune servante..........	Brunner.

Six Membres de l'Académie des tabliers de cuirs.

L'action se passe à Philadelphie, en 1730.

LE MARIAGE DE FRANKLIN

Une taverne. — Porte au fond ouvrant sur une place publique. — Portes latérales. — A gauche, au deuxième plan, un bahut, et au premier plan, une grande table. — A droite, au deuxième plan, un comptoir. — Une fenêtre à gauche, deuxième plan.

SCÈNE PREMIÈRE

Mss GODFREY, assise au comptoir; elle a une robe grise
ROSALIE, assise et cousant, DICK, essuyant des verres

Mss GODFREY

Allons Dick, allons Rosalie, dépêchez-vous de terminer ce que vous faites, et commencez à arranger cette salle. C'est aujourd'hui le 1er septembre, et tous les premiers du mois, il y a réunion ici des membres de la Société fondée par Benjamin Franklin.

ROSALIE

L'Académie des tabliers de cuir! Mais quel drôle de nom! Qu'est-ce qu'il veut dire?

Mss GODFREY

Ce nom signifie que la petite société savante que Benjamin Franklin réunit ici, chaque mois, est presque entièrement composée d'ouvriers, qui s'y rendent avec leur costume de travail.

ROSALIE

Ah !

M^{ss} GODFREY

Mais assez de discours ; occupez-vous de préparer la table, les chaises et l'encrier de ces Messieurs... Sans oublier le porter... Le porter, c'est excellent pour ouvrir les idées.

(Rosalie se lève.)

DICK, bégayant

Mais, mais, mais, mon, mon... si... sieur Fran, Fran, Fran... klin n'est pas à Phi... Phi... Phi ..

ROSALIE, impatientée

...ladelphie !

DICK, saluant

Merci ! Il est en Eu... eu... Eu... ro... ro... ro...

ROSALIE, impatientée

...rope !

DICK, saluant

Merci !

ROSALIE

En vérité, Dick, si je n'étais pas là, je ne sais comment vous feriez pour achever vos mots...

DICK

Je ne les achève... ve .. ve...e... rais pas.

(Ils mettent des chaises autour de la table, et y placent des gobelets, du papier et un hanap de porter.)

ROSALIE

Et savez-vous, mistress Godfrey, de quoi doit s'occuper aujourd'hui la Société ?

Mss GODFREY

Non, et je vous avouerai même que j'en suis fort intriguée, car M. Franklin m'a laissé, pour remettre à ses amis, s'ils se réunissaient avant son retour, des barres brillantes et pointues (Elle se lève, prend dans le bas du comptoir un faisceau de barres de cuivre à moitié recouvertes d'une enveloppe de cuir, et le met sur la table). Les voilà ; et je me demande ce qu'on peut en faire ?

DICK, écartant l'enveloppe

On di... di... on dirait des lan... lan... lances !

ROSALIE, présentant sa main à l'extrémité des barres

Heu ! ça pique !...

Mss GODFREY

Oui ! mais rassurez-vous, ces pointes aiguës serviront certainement à quelque chose d'utile. Tout jeune qu'il est, Benjamin Franklin a déjà inventé un papier monnaie, qui a fait la fortune de Philadelphie. Il a fondé un journal, qui est l'expression du bon sens, une bibliothèque, qui instruit le peuple, et une association contre l'incendie, qui sauvegarde nos demeures. Il ne pense qu'à améliorer le sort des citoyens, qu'à les préserver de la misère et de l'ignorance. Je suis sûre qu'il veut employer ces tiges de métal à conjurer quelque fléau, quelque danger ou quelque malheur qui menace la ville.

ROSALIE

Ah ! mistress Godfrey, si Franklin pouvait délivrer Philadelphie de la bande de voleurs qui met nos maisons au pillage ?

M^{ss} GODFREY

Je crois, moi, que ce n'est pas une bande de voleurs, mais un seul voleur qui fait tout le mal.

ROSALIE

C'est possible, mais ce qu'il y a de certain c'est que les couverts d'argent de la taverne de l'Etoile ont disparu hier soir !

DICK

Et la mon... mon... montre du doc... doc...

ROSALIE, impatientée

...teur James.

DICK, saluant

Merci ! (A Mss Godfrey) a été vo... vo... volée ce ma... ma... tin, dans son gou... gou... (très vite) gou... gou... (triomphalement) gousset !...

M^{ss} GODFREY

Et le docteur qui tient tant à sa montre ! Il dit que maintenant, il lui sera impossible de tâter le pouls à ses malades.

DICK

Il tâ... tâ... Il tâ... tâ... il tâte donc le pou... pou .. pouls, avec sa montre ?

M^{ss} GODFREY

Mais non ! Il se sert de sa montre pour compter les battements du pouls. Vous ne savez donc rien, mon pauvre Dick... Le docteur a promis une forte récompense à celui qui découvrirait son voleur... Ah ! si je le tenais, ce coquin de voleur !

SCENE II

Les mêmes, BOB

BOB, entrant, le bras gauche replié derrière le dos, et une besace autour du corps.

Eh bien ! mistress Godfrey, si vous le teniez ce coquin de voleur ?...

Mss GODFREY, vivement

Je le ferais pendre !

BOB, s'écartant

Hein !

Mss GODFREY, avec un soupir

Mais je ne le tiens pas !

BOB, à part

Heureusement !

Mss GODFREY, à Dick et à Rosalie.

Qu'est-ce que vous faites-là, tous les deux, les bras croisés, à bayer aux corneilles ? Ne savez-vous pas qu'il n'y a plus de pale ale dans le buffet ?... Allez à la cave, et montez-moi un bon panier de bouteilles... Et dépêchez-vous, si c'est possible.

(Dick et Rosalie sortent par la droite.)

BOB

Mistress Godfrey, en attendant que vous retrouviez le voleur de la montre du docteur James, si vous vouliez me faire la charité d'une tranche de rosbeef

et d'une pinte de pale ale ? Je meurs de faim et de soif ; et vous êtes si bonne pour les pauvres...

M^SS GODFREY

Eh bien ! va sous le hangar, là (montrant la gauche). Je te ferai donner quelque chose.

BOB

C'est à cause de ma besace et de mes haillons que vous me renvoyez là-bas, au froid et au mauvais temps ?

M^SS GODFREY, embarrassée

Non, mais l'Académie des tabliers de cuir va se réunir dans cette salle, et aucun étranger n'est admis à ses séances.

BOB

Mais ils ne sont pas encore arrivés vos tabliers de cuir; et j'aurai bientôt fait d'expédier ce que votre charité veut bien m'accorder.

M^SS GODFREY

Eh bien ! puisque tu y tiens, on va te servir ici. Dick est occupé ; je vais moi-même te donner ce qu'il te faut (Elle va au bahut, en tire du jambon, du pain et de la bière, qu'elle place sur la table. Bob s'assied et mange). Bob, toi qui vas partout, et qui vois tant de monde, en parcourant les rues, du matin au soir, tâche donc de découvrir le voleur de la montre du docteur. Je te donnerai une bonne récompense le jour où il sera pendu.

(Bob avale de travers, tousse et ne mange plus.)

BOB

Oui, mistress Godfrey, je vous aiderai à le trouver

ce coquin, ce chenapan, ce rien du tout ! Ah ! ce n'est pas moi qu'on accuserait d'être un voleur ! (D'un ton pleurard). J'ai un bras paralysé, je ne peux me servir que de ma main droite, et ce n'est pas avec cela...

M^ss GODFREY

Mais qui songe à t'accuser ? N'es-tu pas assez à plaindre, avec ton infirmité ?

BOB, d'un ton pleurard

Oh ! oui, mistress Godfrey ! je suis à plaindre; ah ! oui, bien à plaindre.

M^ss GODFREY

Mais tu as fini ; maintenant, vide la place (Elle dessert la table. Pendant qu'elle se baisse, pour enlever le plat et le verre, Bob, de sa main droite, lui enlève prestement la chaîne d'or qu'elle portait au cou, et la met dans sa besace.)

BOB

Eh bien ! mistress Godfrey, je vais tout de suite me mettre en campagne, pour chercher le voleur de la montre du docteur James.

M^ss GODFREY

Comment le docteur n'a-t-il pas senti lorsqu'on lui a enlevé sa montre ? Si quelqu'un faisait mine de vouloir prendre ma chaîne... (Elle porte sa main sur sa collerette) (criant) Ah ! Jésus ! mon doux Jésus ! ma belle chaîne d'or, mes économies de vingt ans, mon seul et unique bijou, je ne l'ai plus: on me l'a volé ! J'y tenais comme à la prunelle de mes yeux, à ma chaîne !... Mais voyons, je me rappelle fort bien, je l'avais au cou, tout à l'heure ! (criant) C'est inouï, c'est affreux, cela crie vengeance !

BOB

Pauvre mistress Godfrey, figurez-vous que ce matin, au marché, pendant que vous achetiez des raisins à la petite Dolly, j'admirais votre belle chaîne... Je me disais « Ah ! la belle chaîne, la belle chaîne qu'a mistress Godfrey ! »

M^{ss} GODFREY, soupirant

Elle attirait tous les regards.

BOB, à part faisant le geste de s'emparer d'un objet.

Et les mains aussi (haut) Elle reluisait au soleil comme un chapelet de pièces d'or. Voyez-vous, mistress Godfrey, elle était trop belle votre chaîne ; un jour ou l'autre, on devait vous la voler.

M^{ss} GODFREY

Cela ne se passera pas ainsi ! Il faut absolument que je retrouve mon voleur ! Je cours chez le constable ; je vais prévenir le schériff, l'aldermann ; je vais mettre toute la police sur pied. Je découvrirai mon voleur, ou j'y perdrai mon nom. (Elle sort par le fond.)

SCENE III

BOB, seul

Oui, courez, mistress Godfrey, courez chez le schériff, chez l'aldermann, mettez sur pied toute la police. Vous ne me tenez pas encore... Mais hâtons-nous de rentrer, et de gagner la tour délabrée

qui me sert de demeure. (Regardant autour de lui) Avant de sortir, voyons s'il n'y a rien qui traîne ici ? (Il voit, sur le bahut, le paquet de tiges de cuivre. à demi enveloppé dans du cuir.) Qu'est-ce que cela ? .. De l'or ? (Prenant le paquet) Non, des barres de cuivre... Bah ! on peut toujours revendre cela ! Emportons-les. (Il met sous son bras gauche le paquet de tiges; une s'en échappe, et tombe à terre) (La regardant) Il en est tombé une .. Ce n'est pas la peine de la ramasser. (Il la pousse du pied à droite, et sort en courant)

SCÈNE IV

ROSALIE, DICK entrant par la droite, DICK porte un panier de bouteilles.

ROSALIE, voyant Bob sortir en courant

Tiens, pourquoi Bob sort-il en courant ? (Elle regarde au fond) Il a sous le bras un paquet qui reluit comme de l'or. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir emporté d'ici ?... Je ne l'aime pas du tout, ce vilain manchot. (A Dick, qui a vidé le panier de bouteilles sur le bahut) Dick, tu as porté pour moi ce gros panier ; tu mérites d'être payé de ta peine. Tu as monté la bière de la cave jusqu'ici ; fais-la maintenant descendre dans ton gosier.

DICK

Que vous êtes bo... que vous êtes bo... bo...

ROSALIE

Je suis bobo ?... j'ai bobo ?

DICK

Que vous êtes bo... bonne.

ROSALIE

Je suis bobonne? Je le sais bien que je suis bobonne. Mais vous, vous êtes bien ennuyeux avec votre bégaiement.

DICK, élevant la pinte

A votre san .. san... san...

ROSALIE, impatientée

... té.

DICK, saluant

Merci !

ROSALIE

Dépêchez-vous donc de boire. (Elle le pousse du coude) Voilà la Société.

(Dick boit)

SCÈNE V

LES MÊMES, COLEMAN, READ (1), ROBERT, MÉRÉDITH, NICOLAS SCOULL, Six Membres de l'Academie des tabliers de cuir

COLEMAN, à Rosalie

Rosalie, tout est-il prêt pour la séance ?

ROSALIE

Oui, Monsieur le Président.

(1) Prononcez RID.

DICK, qui a retiré de la table la chaise de Bob

Ou... ou... i... i... mon... mon... sieur... Co... co... co...

ROSALIE, impatientée

Coleman !

DICK, saluant

Merci !

(Il sort, Rosalie, restée en scène, avance les fauteuils.)

COLEMAN

Eh bien ! Rosalie, veillez à ce que personne ne vienne nous déranger. (Rosalie ferme la porte, et sort) (Aux membres de l'Académie, assis autour de la table.) J'ai le regret de vous dire, Messieurs, que je suis encore sans nouvelles de notre ami Benjamin Franklin.

READ

Il y a longtemps, ce me semble, que Franklin devrait être revenu de son voyage en Europe.

MÉRÉDITH

Je crois bien qu'il ne reviendra pas

COLEMAN

Permettez-moi d'espérer le contraire. (Aux membres de l'Académie, assis) Messieurs, Benjamin Franklin m'ayant, avant de partir, investi de ses pouvoirs, je présiderai encore cette séance à sa place. Je vais commencer par faire l'appel. (Il se lève. Prenant un papier et lisant.) Read, négociant. (Read se lève, puis se rassied) Mérédith, imprimeur. (Mérédith se lève, puis se rassied) Robert-Grace, gentlemann. (Robert se lève, puis se rassied)

Nicolas-Scoull, arpenteur. (Scoull se lève, puis se rassied. Joseph Reinter, copiste. (Un membre se lève, puis se rassied.) William Parsons, fabricant. (Un membre se lève, puis se rassied.) Mandrije, menuisier. (Un membre se lève, puis se rassied.) Reinter, graveur. (Un membre se lève, puis se rassied) Nous sommes au complet ; c'est bien... Messieurs, nous commencerons par boire à la santé de Franklin.

(Il prend un broc et remplit les verres.)

TOUS, (élevant leurs gobelets.)

A la santé de Franklin (Ils boivent et se rasseyent.)

COLEMAN

Et maintenant, nous allons passer à l'ordre du jour. (Il prend des papiers sur la table.) Avant son départ, Franklin avait préparé plusieurs questions, pour nous les soumettre, et les étudier avec nous. Celle qui doit être discutée aujourd'hui, a pour objet le tonnerre et la foudre. (Lisant.) « Attendu. dit Franklin, « que le tonnerre est une cause de terreur et de dé- « sastres publics ; attendu que les plus beaux monu- « ments de Philadelphie ont été, depuis quelques « années, frappés par la foudre, et que ceux qui « restent sont menacés d'être détruits à chaque nou- « vel orage, il est du devoir de notre Société de « chercher le moyen d'empêcher la foudre de tom- « ber sur les édifices de la ville ! »

ROBERT

Quand on pense que tout le quartier neuf fut incendié, l'an dernier, à la suite d'un coup de tonnerre!

SCOULL

Et ce printemps, vous souvenez-vous de ce coup de foudre qui est tombé sur l'Hôtel-de-ville, brûlant les registres de l'Etat civil, asphyxiant les employés, portant avec lui l'épouvante et la mort ?... Depuis lors, je ne puis entendre gronder le tonnerre sans trembler.

READ

Eh bien ! mon pauvre Nicolas Scoull, vous tremblerez jusqu'à votre dernier jour : car jamais on n'empêchera la foudre de tomber là où il lui plaira.

COLEMAN

Pardon, M. Read, j'espère que Franklin trouvera le moyen de faire tomber la foudre là où il le voudra.

READ

Franklin ne pourra pas faire l'impossible, M. Coleman.

COLEMAN

Il n'est rien d'impossible à la science, M. Read. Il y a déjà longtemps que Franklin considère la foudre comme un phénomène électrique, et il espère en conjurer les effets. Il a remarqué que la foudre frappe, de préférence, les objets élevés et terminés en pointe, comme sont les flèches des clochers, ou les mâts des navires... C'est sans doute pour cela qu'en partant pour l'Europe, il nous a laissé un certain nombre de tiges de cuivre pointues, dont je ne comprends pas bien l'usage, mais qu'il m'a recommandé de conserver avec soin, jusqu'à son retour. Ces barres doivent être ici. (Il se lève et regarde autour de lui.) Mais je ne les vois pas... Mistress Godfrey les aura, sans doute,

mises en sûreté (Appelant) Mistress Godfrey, Mistress Godfrey !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MISTRESS GODFREY

M^SS GODFREY, entrant par la droite.

Qu'y a-t-il pour votre service, M. Coleman.

COLEMAN

Franklin a dû vous laisser, pour nous, des barres en métal ?

M^SS GODFREY

Oui, M. Coleman, j'en ai eu le plus grand soin, et je vais vous les remettre. (Elle va au bahut, et n'y trouve rien) Rien! (Elle cherche dans le bahut et sur les meubles.) Elles ont disparu!... On les aura volées! volées comme ma pauvre chaîne d'or! (Tombant sur une chaise.) Ah! tous ces vols me feront perdre la tête! (Tous les membres de l'Académie se lèvent et quittent la table).

COLEMAN (à M^ss Godfrey avec reproche)

Comment mistress Godfrey, ce dépôt que Franklin vous avait confié, vous l'avez perdu ?

M^SS GODFREY

On me l'a dérobé, M. Coleman. Les barres étaient encore sur le bahut ce matin. Quelqu'un les aura emportées (appelant) Dick, Rosalie !...

SCÈNE VII

Les mêmes, DICK, ROSALIE, ils entrent par le fond.

ROSALIE

Qu'y a-t-il, mistress Godfrey ?

M^{ss} GODFREY, sévèrement

Quelqu'un est entré ici, pendant mon absence ?

ROSALIE

Non, personne ! Nous n'avons quitté cette salle que lorsque ces messieurs y sont entrés.

M^{ss} GODFREY

Et pourtant le paquet que j'avais mis sur ce bahut, a disparu (secouant Dick) C'est toi, mauvais garnement, qui auras touché aux barres de M. Franklin.

DICK, protestant, mais ne pouvant parler, fait un geste désespéré de dénégation.

M^{ss} GODFREY

Quel est donc le voleur ?

ROSALIE, avec force

Le voleur, c'est Bob, le mendiant !

TOUS

Bob ?

ROSALIE

Oui ! Ce matin, n'est-ce pas, vous avez fait à Bob la charité d'une tranche de rosbeef et d'une pinte de bière, et vous l'avez laissé seul un moment.

M^ss GODFREY

C'est vrai !

ROSALIE

Eh bien ! comme j'entrais, avec Dick, dans cette pièce, nous avons vu Bob sortir, en courant. Surprise de cette fuite, j'ai regardé Bob, pendant qu'il s'éloignait à toutes jambes, dans la rue, et j'ai parfaitement vu qu'il emportait sous son bras, un paquet, qui reluisait au soleil, comme de l'or.

COLEMAN

C'étaient les barres de Franklin. Bob est certainement le voleur de nos barres.

M^ss GODFREY

Mais alors, ce serait aussi Bob qui m'aurait pris ma chaîne d'or ?

ROSALIE

Et les couverts d'argent de la taverne de l'Etoile.

M. SCOULL

Et la montre du docteur James.

M^ss GODFREY

Ah ! Messieurs retrouvez ce misérable, je vous en prie !

MÉRÉDITH

Heu ! les vagabonds, quand on les croit d'un côté, ils sont d'un autre.

COLEMAN

N'importe! toute affaire cessante, notre devoir est de tâcher de rattraper Bob (Aux membres) Venez, Messieurs. (Dick et Rosalie débarrassent la table et enlèvent les) verres). (Tous sortent, excepté Read et mistress Godfrey)

SCÈNE VIII

Mss GODFREY, READ

Mss GODFREY

Et vous, M. Read ?

READ (tranquillement)

Ah ! moi, mistress Godfrey, j'ai autre chose à faire que de courir après un voleur. Je marie ma fille.

Mss GODFREY, étonnée

Vous mariez Déborah, ma filleule ?

READ

Oui, je marie Déborah, votre filleule.

Mss GODFREY

Quand çà ?

READ

Aujourd'hui même !

Mss GODFREY

Mais à qui la mariez-vous ?

READ

A Roger.

M^ss GODFREY

Roger, quoi?...

READ

Roger, le riche coutelier de Manchester ; Roger, qui au lieu d'exiger une dot, en donne une à ma fille.

M^ss GODFREY, se récriant

Roger, de Manchester? Vous laisserez votre fille partir pour l'Angleterre ?

READ

Du tout ! Roger a l'intention d'établir ici une coutellerie, qui sera la succursale de celle de Manchester.

M^ss GODFREY

Très bien ; mais n'aviez-vous pas promis la main de votre fille à Benjamin Franklin ?

READ

Sans doute : mais comme Benjamin Franklin n'est pas revenu à l'époque qu'il avait fixée lui-même pour son retour, ma parole est dégagée.

M^ss GODFREY

Et que dit Déborah ?

READ

Déborah ? elle pleure (Mouvement de M^ss Godfrey) Bah ! le mariage séchera ses larmes.

M^ss GODFREY

A moins qu'il ne les redouble. Vous n'ignorez pas

que votre fille aime Benjamin Franklin. Ils s'adorent, ces pauvres enfants. Y avez-vous pensé, M. Read, quand vous avez donné la main de votre fille à un étranger, à un inconnu ?

READ

J'ai pensé, mistress Godfrey, que je ne devais pas refuser un bon parti pour ma fille.

M^ss^ GODFREY

Et comment savez-vous que Roger sera un bon mari ? Personne ici, ne le connaît. Quelle différence avec Franklin, que nous avons tous suivi, depuis son enfance, des yeux et du cœur ! Notre Benjamin est une de ces natures droites et sincères, qui ne semblent venues sur la terre que pour y apporter l'idée du bien. Cette âme loyale et dévouée fera l'orgueil et le bonheur d'une femme, M. Read... Tandis que votre Roger... Ah ! tenez, ce que j'en ai vu, m'a donné de lui la plus mauvaise opinion.

READ

Et qu'avez-vous vu, mistress Godfrey ?

M^ss^ GODFREY

C'était il y a huit jours. Le brick, *Le Windsor*, venait à peine d'arriver de Manchester, qu'un matelot de ce navire entre précipitamment dans ma taverne, une lettre à la main « C'est de la part d'une jeune dame an- « glaise, me dit-il. » Et sur l'adresse, je lus : « à *M. Roger coutelier de Manchester, à la taverne de Mistress Godfrey, à Philadelphie* ». Ma taverne étant très-fréquentée par les étrangers, je ne fus nullement sur-

prise qu'on adressât cette lettre chez moi. Justement, Roger déjeûnait, comme chaque matin, avec une tranche de jambon et un verre de wisky. « Remettez « cette lettre à Monsieur » dis-je au matelot, en lui montrant Roger. Mais à peine Roger eût-il jeté les yeux sur la lettre, qu'il pâlit « Cette lettre n'est pas « pour moi, s'écria-t-il, vivement. Quand vous retour- « nerez à Manchester, ajouta-t-il, rendez-la à la per- « sonne qui vous l'a remise, en lui disant que ce Roger « là est mort depuis longtemps. » Et à partir de ce jour le coutelier n'est plus revenu dans ma taverne... Si cela ne vous paraît pas louche ?

READ

Et vous dites que cette lettre était d'une femme ?

M^{ss} GODFREY

Oui ; l'écriture était fine, penchée : il n'y avait pas à s'y méprendre.

READ

Eh bien ! ce qui vous semble louche, mistress Godfrey, me paraît fort clair, à moi. Roger a laissé quelque Ariane en Angleterre, et l'Ariane abandonnée le réclame, à travers l'Océan. Mais, voulant rompre tout à fait avec elle, au moment de son mariage, il refuse de lire ses lettres; et moi, son beau père, je ne saurais le blâmer de cette prudence.

M^{ss} GODFREY

La prudence, M. Read, serait de savoir si le brick *Le Windsor* n'est pas reparti.

READ

Pour demander cette lettre au matelot ?

Mss GODFREY, appuyant

Oui, et pour la lire.

READ, se récriant

Ah! mistress Godfrey, quelle indiscrétion!

Mss GODFREY

Le bonheur de votre fille peut bien, je pense, excuser une indiscrétion.

READ, sentencieusement

Mistress Godfrey, Roger est prodigieusement riche; son physique est agréable, son caractère excellent. Je ne pouvais espérer trouver un meilleur parti pour ma fille. Ne troublez donc pas, je vous prie, ma joie, par des craintes chimériques.

Mss GODFREY

Il serait pourtant si facile de s'assurer, en lisant cette lettre...

READ

Ecoutez, mistress Godfrey, vous avez gouverné à votre fantaisie, la barque de votre existence. Vous avez voulu épouser celui que vous aimiez. Mais Godfrey est mort; vous êtes restée veuve, et maintenant, vous dirigez seule cette taverne, sans avoir jamais connu ni le bonheur, ni l'aisance. Eh bien! moi, je veux diriger à mon gré la barque de ma fille. Et je vous prie de croire que je ne la laisserai pas sombrer... Ainsi, plus un mot! Le repas de noces aura lieu ici. Je pense que pour deux dollars par tête, vous pourrez nous faire servir un repas convenable. La bénédiction nuptiale sera donnée à l'église Presbyté-

rienne. Allez vous habiller, et vous me ferez l'amitié d'assister à la cérémonie,.. Moi, je vais chercher ma fille. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX

MISTRESS GODFREY seule, puis DÉBORAH

M^ss GODFREY

Allez vous habiller! allez vous habiller, c'est bientôt dit...C'est que je n'ai pas d'autre robe... Elle n'est pas belle, cette robe, mais, c'est le dernier cadeau de défunt mon mari, et je ne la quitte pas... Déborah!...

DÉBORAH, entrant par la gauche, et pleurant

Oh! marraine, ma chère marraine, si vous saviez!...

M^ss GODFREY

Je sais tout, ma pauvre enfant.

DÉBORAH

Vous savez que mon père me marie?

M^ss GODFREY

Oui, à Roger, le coutelier de Manchester... que tu n'aimes pas... au lieu de te marier à Franklin... que tu aimes.

DÉBORAH

Mais vous parlerez à mon père, vous l'empêcherez de faire mon malheur.

M^{ss} GODFREY

Hélas ! ma chère petite, quand M. Read a une idée, tout ce qu'on peut dire pour l'en détourner, ne sert qu'à la lui enfoncer un peu plus dans la tête.

DÉBORAH

Comment ? Vous refuseriez de me venir en aide ? Vous qui, jusqu'ici, avez remplacé ma pauvre mère par vos soins et votre tendresse, vous laisseriez s'accomplir l'odieux mariage qui me menace !... Vous savez bien que j'aime Franklin de toutes les forces de mon âme, et que si j'épouse M. Roger, j'en mourrai... Marraine, ma chère marraine, vous voulez donc ma mort ?

M^{ss} GODFREY, comptant sur ses doigts, sans l'écouter. (A elle-même.)

Une demi-heure pour aller au port, un quart d'heure pour trouver le matelot et lui demander la lettre, un quart d'heure pour me rendre à l'église. (Vivement.) Allons, il n'y a pas un instant à perdre.

(Elle prend sa mante sur un meuble, et la jette sur ses épaules.)

DÉBORAH, étonnée (à part.)

Elle ne m'écoute pas !

M^{ss} GODFREY

Pourvu que le *Windsor* n'ait pas remis à la voile.

(Elle sort rapidement, par le fond.)

DÉBORAH, seule.

Mistress Godfrey m'abandonne... Elle, ma seule espérance. Ah ! que je suis malheureuse !

(Elle tombe sur une chaise, en pleurant.)

SCÈNE X

DÉBORAH, READ

READ, entrant par le fond

Eh bien ! ma fille, je vous cherche depuis un quart d'heure, et quand je crois vous trouver toute prête pour la cérémonie, on me dit que vous êtes ici.

DÉBORAH, se levant.

Ah ! mon père, il en est temps encore, je vous en supplie, ne me condamnez pas à épouser un homme que je n'aime pas, que je ne pourrai jamais aimer !

READ

Et moi, ma fille, je vous prie de croire que c'est le soin de votre bonheur qui me fait hâter ce mariage. Plus tard, vous me rendrez justice, plus tard vous me remercierez. Séchez donc vos larmes, Déborah. Vos jeunes amies vous attendent, pour vous parer du voile nuptial. (A Dick et Rosalie, qui rentrent par la droite, portant une corbeille, remplie de vaisselle, pour le couvert.) Et vous, Dick et Rosalie, mettez bien vite le couvert sur cette table... Un beau couvert, entendez-vous ! Je veux qu'on parle longtemps, à Philadelphie, des noces de miss Déborah ! (A Deborah.) Allons, ma fille, venez !

(Read et Déborah sortent au fond.

SCÈNE XI

DICK, ROSALIE, ils mettent le couvert.

ROSALIE

Eh bien ! Dick, mettons le couvert pour la noce ?

DICK

Et pour qui le cou... cou ? Pour qui la no... no... ce ?

ROSALIE

Pour miss Déborah ..

DICK

Miss... Dé dé.. bobo... ra... rah... n'épouse pou .. se donc pas mon .. mon .. sieur Fran... Franklin ?

ROSALIE

Ah ! je comprends la cause de ses larmes.

DICK

Si je vous épou... pou... pousais, moi, je ne pleur... pleur... rerais pas. Au contraire, je se... serais ra... ra .. ra...

ROSALIE

Vous seriez rat ?

DICK

Je serais ra... radi...

ROSALIE, riant

Vous seriez radis ?

DICK, frappant du pied

Radi, radi... radieux ?

ROSALIE

Eh bien ! mon pauvre Dick, vous ne le serez jamais, ni radis, ni radieux (mouvement de Dick). Je suis fâchée de vous le dire, mais je ne veux pas épouser un bègue.

DICK, très vite

Le bébé... gai... gai... gaiement, ça n'empêche pas le sentiti... timent (soupirant) Ah ! miss Ro... roro... salie !

ROSALIE

Quoi donc ?

DICK

L'amour, ça me fait enco... coco.. core plus bbbbbé...

ROSALIE, impatientée

...gayer !

DICK, voulant l'embrasser

Merci !

ROSALIE, le repoussant

Non ? faites moi passer cette carafe.

DICK, allant prendre une carafe, et l'offrant à Rosalie, la main sur son cœur.

Et avec la ca... rara... cara... rarafe, je vous dodo... donne mon cœur.

ROSALIE, prenant la carafe

La carafe, c'est bien : je la mets devant le couvert de M. Coleman. Il ne boit que de l'eau, M. Coleman. Mais votre cœur, que voulez-vous que j'en fasse ?

DICK

Ah ! vous êtes cru... vous êtes cru...

ROSALIE, riant

Je suis crue ?

DICK, avec un grand effort

Vous êtes cruelle !

ROSALIE, sérieuse

Non, corrigez-vous, parlez comme tout le monde, et je vous accorderai ma main.

DICK, avec force

Je me coco... je me coco... corrigerai.

ROSALIE

Là ! voilà la table prête ! la noce peut arriver... Mais c'est ce pauvre M. Franklin qui sera affligé, lorsque. à son retour, il trouvera sa fiancée mariée à un autre... Pourquoi aussi a-t-il tant tardé à revenir ?

DICK

Mais c'est aujourd'hui que revient M. Franklin.

ROSALIE

C'est vrai ; il s'est embarqué à Londres, sur le *Washington*, le bâtiment de M. Perkins, et hier, les pêcheurs qui revenaient de l'Océan, ont annoncé que le *Washington* était arrivé à la côte. Il ne lui reste plus qu'à remonter la Delawarre jusqu'ici. D'un moment à l'autre M. Franklin peut arriver.

DICK, allant à la fenêtre

Mlle Ro... ro... Mlle Ro... ro...

ROSALIE

Eh bien ! quoi, Mlle Roro ?...

DICK

Voyez, le *Washington* est dans le po .. po... port... Il débarque les pa... pa... les pa... pa...

ROSALIE, allant à la fenêtre

Les passagers ? et parmi eux, M. Benjamin Franklin... Il traverse le quai .. il se dirige de notre côté... Quel bonheur ! c'est lui.

SCENE XII

LES MÊMES, FRANKLIN

FRANKLIN

Et oui mes amis, c'est moi ! J'arrive d'Angleterre. (Il leur serre la main) Tout le monde va bien ici ?

ROSALIE, soupirant

Très bien !

DICK, baissant la tête

Par... par... parfaitement bien !

FRANKLIN

Comme vous dites cela ?... Où est donc mistress odfrey ?

ROSALIE (avec embarras)

A l'église.

FRANKLIN

Et mes amis de l'Académie des tabliers de cuir ?

ROSALIE

A l'église.

FRANKLIN

Et M. Read ?

ROSALIE

A l'église.

FRANKLIN, *avec émotion, plus bas.*

Et miss Déborah ?

(Rosalie baisse la tête.)

DICK

A l'élé... lé... gligli... glise.

FRANKLIN

Tout le monde est donc à l'église, aujourd'hui ? Cependant, ce n'est pas dimanche. N'importe, je vais aussi me rendre à l'église. J'y trouverai tous les amis.

ROSALIE, *le retenant.*

Oh ! monsieur Franklin, n'y allez pas : restez ici... Dites-nous si vous avez fait un bon voyage ?

FRANKLIN

Excellent.

(Il veut remonter)

ROSALIE, *le forçant à descendre.*

Rapportez-vous d'Angleterre quelque chose d'intéressant ?

FRANKLIN

Oui, je rapporte de quoi devenir le premier impri-

meur de Philadelphie : je rapporte de nouvelles presses et de superbes caractères. M. Read n'aura plus de prétexte pour différer mon mariage avec sa fille.

(Il veut remonter.

ROSALIE, le forçant à rester.

Alors, vous aimez toujours miss Déborah ?

FRANKLIN

Si je l'aime ? Mais je ne suis parti que pour me rendre digne d'elle ; je ne reviens que pour unir mon sort au sien. Ah ! ne me retenez pas plus longtemps ! Laissez-moi aller rejoindre ma chère fiancée. (Apercevant la table dressée.) Je n'avais pas vu, en entrant, cette belle table. C'est pour un dîner de noces ? (Dick et Rosalie font un signe d'assentiment.) Et qui se marie aujourd'hui, dans le quartier ? (Ils baissent la tête, sans répondre.) Vous ne répondez pas ? (Elevant la voix.) Pour qui ce dîner de noces ? Parlez, je vous l'ordonne !

ROSALIE

Pour...

FRANKLIN

Pour ?...

ROSALIE

Pour miss Déborah !

FRANKLIN, vivement.

Mis Déborah Schmidt, la fille de Jonhson, le libraire ?

ROSALIE

Non, miss Déborah, la fille de M. Read.

FRANKLIN.

Celle que j'aime ! mais c'est impossible ! Voyons, voyons, Rosalie, tu te trompes... Miss Read m'est promise en mariage, elle ne peut en épouser un autre.

ROSALIE, tristement.

Miss Read a été forcée d'obéir à son père.

FRANKLIN

Rien ne peut forcer une fiancée à trahir ses serments. Si Déborah ne m'a pas attendu c'est qu'elle ne m'aime plus ! Elle, ma Déborah !... (Changeant de ton) Et qui épouse-t-elle?

ROSALIE

Un Monsieur Roger. . de Manchester.

DICK

Oui, oui, de Man... Man... chester.

(Ils sortent, à reculons, par la droite, avec crainte)

FRANKLIN seul.

Riche, sans doute ? Ah ! mon pauvre Franklin, tu as cru à la tendresse, à la franchise, à la sincérité d'une femme; tu t'es expatrié, tu as travaillé, tu as souffert pour celle que tu aimais; et lorsque tu reviens, heureux de la retrouver, pour lui donner ton nom, tu apprends qu'elle t'a oublié, qu'elle te renie... Ah ! je veux le voir celui qu'elle me préfère ! Je veux être témoin de ce mariage où l'argent a remplacé le cœur ! Je veux être là, lorsque Miss Read prononcera le « *Oui* » qu'elle avait juré de ne dire qu'à moi. (Il s'élance vers le fond.)

SCÈNE XIII

FRANKLIN, DÉBORAH, en costume de mariée, avec un voile blanc, entrant par le fond.

FRANKLIN

Ah ! trop tard !...

DÉBORAH

Oui, trop tard ! je suis mariée ! (Elle s'agenouille.)

FRANKLIN, (avec reproche.)

Ah !

DÉBORAH

Ne m'accablez pas ! On m'assurait que vous m'aviez oubliée, que vous restiez à Londres. Rien n'a pu fléchir mon père, et j'ai dû obéir à ses ordres. Mais je suis plus malheureuse que vous, car vous êtes libre, (avec douleur.) et moi, j'appartiens à un autre.

FRANKLIN (il la relève)

Je vous ai trop aimée, Déborah, je vous aime trop encore pour trouver dans mon cœur un mot de blâme ou de reproche. Laissez-moi, seulement, pleurer mon bonheur perdu... Mon bonheur ?... Pendant qu'il s'envolait à jamais, une douce illusion berçait mon esprit .. Il y a quelques jours, j'étais en mer, et assis sur le pont du navire, n'ayant devant moi que le ciel et les flots, le ciel, qui allait être bientôt celui de ma patrie, et les flots qui me rapprochaient des rivages aimés, je dévorais par la pensée la distance qui me séparait encore de vous. Je me croyais

de retour à Philadelphie; je vous retrouvais aimante et fidèle... Je me voyais, non plus simple apprenti imprimeur, comme j'étais parti, mais le chef d'une belle imprimerie... Nous unissions nos destinées; nous échangions nos serments, sous le regard de Dieu, dans l'Eglise, où, le dimanche, la même prière nous avait si souvent réunis !(Il lui prend la main) Notre fortune modeste s'augmentait peu à peu... La ville me comblait de titres et d'honneurs... De beaux enfants réjouissaient notre foyer !.. Nous traversions la vie, en nous tenant par la main, pendant que notre amour, au lieu de s'amoindrir, grandissait tous les jours !.. Mais ce n'était qu'un rêve (Il abandonne sa main). Vous vous appelez madame Roger. Il ne me reste plus qu'à vous dire un éternel adieu !...

DÉBORAH

Franklin, vous voulez partir ?

FRANKLIN

Oui, je retournerai en Europe, le devoir l'exige... Malgré tout, Déborah, je vous aime encore. Nous sommes malheureux, nous ne devons pas devenir coupables.

DÉBORAH

Ah! Je ne survivrai pas à cette séparation (Elle sort par la gauche) Adieu Franklin !

FRANKLIN

Adieu Déborah !

SCÈNE XIV

FRANKLIN seul

(Il tombe, accablé, sur un siège) Ah ! ma vie est brisée ! Déborah était toute mon espérance, tout mon orgueil ! Et je la perds sans retour ! Ni le temps ni le travail ne pourront apporter de remède à ma douleur. C'était pour elle que j'aimais à travailler. Maintenant, l'étude n'aura plus aucun charme pour moi. Il se lève) Ah ! pourquoi ne suis-je pas resté en Angleterre, pourquoi ne suis-je pas mort pendant la traversée ?.. Tout ce qui m'attachait à la vie est détruit d'un seul coup. Que me reste-t-il, à présent, pour me donner la force de vivre ?

SCÈNE XV

FRANKLIN, MEREDITH, SCOULL, COLEMAN, LES SIX MEMBRES DE L'ACADÉMIE DES TABLIERS DE CUIR. (Ils entrent par le fond)

MÉRÉDITH

Il te reste à faire le bien !...

FRANKLIN

Que veux-tu dire, Mérédith ?

MÉRÉDITH

Je veux dire que tu dois faire trêve à ton chagrin

personnel, pour t'occuper de l'intérêt public ? (Grondement de tonnerre.) Un orage éclate en ce moment sur la ville, et les habitants de Philadelphie, qui ont appris ton arrivée, te supplient de les sauver d'un désastre !

SCOULL

Le tonnerre a déjà fracassé un des gros arbres de la promenade, et frappé une femme et deux enfants, qui s'étaient mis à l'abri sous ses branches. (Eclairs et coup de tonnerre.) J'en tremble encore.

ROBERT

Si la foudre tombait sur la poudrière qui est là, sur la place, la moitié de la ville sauterait; car la poudrière est toute pleine de barils de poudre et de munitions préparées pour la guerre contre les Anglais, guerre qui est imminente.

(Eclairs et tonnerre.)

FRANKLIN,

Vous avez raison, je dois tout tenter pour combattre le danger qui nous menace... Mes amis, je vous ai dit que l'électricité se dirige toujours vers les corps terminés en pointe. Je crois que la foudre n'est que de l'électricité. Si donc, je puis parvenir à placer au haut de la vieille tour, qui est près de la poudrière, quelques tiges de métal pointues, l'électricité, attirée par les pointes, irait frapper la tour, et la poudrière, ainsi que la ville, seraient préservées. Donnez moi donc tout de suite les barres de cuivre que j'ai laissées ici, en partant pour l'Europe.

COLEMAN

Hélas, nous ne les avons plus; elles ont été volées.

FRANKLIN

Volées ?

COLEMAN

Par Bob, le mendiant ; et Bob a dû quitter Philadelphie ou se cacher, car toutes les recherches faites pour le découvrir, ont été inutiles. Personne ne sait où il demeure. On ignore même s'il a un domicile.

(Eclairs et tonnerre).

FRANKLIN amèrement

Vous me demandez de conjurer la foudre, et je n'ai plus le moyen de le faire. Sans ces barres de métal, je ne puis rien, mes amis, rien ! (Eclairs et tonnerre) Et l'orage redouble ! (Cherchant fiévreusement autour de lui) Si j'avais seulement une pique, une lance, une tige de fer ! (Apercevant, à droite, la barre que Bob a laissé tomber.) (Joyeux) Ah ! cette barre ! (Il la ramasse) Je la reconnais, c'est une de celles que j'avais confiées à mistress Godfrey. Cela me suffira.

(Il se dirige vers le fond, en brandissant la barre.)

COLEMAN

Franklin, où vas-tu ?

FRANKLIN (Sur le seuil de la porte du fond.)

Je vais placer sur le haut de la tour cette tige, pour y attirer la foudre, et l'empêcher de tomber sur la poudrière !

COLEMAN

Mais c'est jouer ta vie.

FRANKLIN

Que m'importe ma vie si elle sert à sauver des milliers d'existences !

(Il disparaît à gauche.)

SCOULL

Je tremble de tous mes membres !

MÉRÉDITH regardant par la fenêtre

Mes amis, voilà Franklin au sommet de la tour.

TOUS, regardant par la porte du fond

Hourrah ! (Lueur éblouissante. Très forte détonation.)

SCOULL

Mon Dieu ! Franklin va périr !

ROBERT

Il est perdu ! Courons à son secours !

(Robert Scoull et les six membres de l'Académie sortent rapidement, par le fond.)

COLEMAN (seul)

Fasse le ciel que Franklin ait eu le temps de descendre avant que la foudre ait frappé la vieille tour!... Je n'ose regarder. (Regardant au fond, vers la gauche) La tour n'est qu'un monceau de ruines !

SCÈNE XVI

FRANKLIN, MEREDITH, ROBERT, COLEMAN, SCOULL, LES SIX MEMBRES DE L'ACADÉMIE.

FRANKLIN, (entrant vivement, par le fond.)

Oui, mais la poudrière est sauvée, l'air est dégagé de toute électricité, le danger a disparu.

COLEMAN

Ah ! Franklin, quelle reconnaissance nous vous devons !

FRANKLIN

Mon ami, attirer la foudre sur un édifice, et détruire cet édifice, pour en préserver un autre, cela ne mérite ni remerciement, ni louange. C'est au prix de la ruine de notre vieille tour que j'ai réussi à préserver la poudrière et la ville des effets désastreux du tonnerre qui les menaçait. Je n'aurai droit à votre reconnaissance que lorsque je saurai conduire la foudre là où elle ne peut être nuisible... Mais y parviendrai-je jamais ?... Il faudrait avoir, sur les effets du tonnerre, des observations précises, qui me manquent encore.

ROBERT, il entre par le fond, portant à la main un énorme lingot de cuivre.

Mes amis, on vient de trouver Bob, le mendiant, évanoui dans la salle basse de la tour. Il paraît que c'est là qu'il avait son domicile, à l'insu de tout le monde : et c'est là qu'il cachait les objets qu'il dérobait (montrant le lingot) Voilà ce qu'il tenait encore dans ses mains.

FRANKLIN, prenant le lingot

Mais, bonté divine ! ce sont les tiges de métal que j'avais confiées à mistress Godfrey. Le tonnerre les a fondues et en a fait un lingot.

MÉRÉDITH

Il paraît que le tonnerre est chimiste.

COLEMAN, aux membres

Mes amis, venez m'aider à fouiller dans les décombres de la tour. Nous y trouverons peut-être les couverts d'argent de la taverne et la montre du docteur.

MÉRÉDITH

Allons ! (Coleman, Mérédith, Robert, et les six membres de l'Académie, sortent par le fond)

FRANKLIN, seul, pensif, regardant le lingot

Ainsi, la foudre, attirée au sommet de la tour par la tige de cuivre pointue, est allée fondre et réunir ces métaux au bas de l'édifice !

SCÈNE XVII

FRANKLIN, M^ss GODFREY, (Elle entre par le fond, avec une robe bleue. Elle tient une lettre à la main).

M^ss GODFREY, très agitée, sans voir Franklin

M. Read ! M. Read.

FRANKLIN

M. Read n'est pas là, mistress Godfrey.

M^ss GODFREY, joyeusement

Ah ! c'est vous, Franklin ? Que je suis aise de vous voir ! (Elle lui serre la main).

FRANKLIN, amèrement.

Vous revenez de la noce de Déborah, mistress Godfrey ?

M^{ss} GODFREY étonnée.

Mais pas du tout, je reviens du port. Qu'est-ce qui peut vous faire supposer que je revienne d'une noce ?

FRANKLIN

Votre belle robe.

M^{ss} GODFREY, (très étonnée, regardant sa robe.)

Jésus ! mon doux Jésus ! Ai-je la berlue ! Ma robe était grise ce matin, et maintenant elle est bleue ! La couleur que je préfère !... Qu'est-ce que celà veut dire ?

FRANKLIN

Celà veut dire que vous passiez sur la place, au moment où le tonnerre tombait sur la vieille tour, et que le tonnerre a fait changer la couleur de votre robe. Il a même eu la galanterie de lui donner la nuance que vous aimiez.

M^{ss} GODFREY

Il paraît que le tonnerre est teinturier. (Admirant la robe et soupirant) Ah ! la jolie robe ! Et comme elle serait plus jolie encore, si je pouvais y ajouter ma chaîne d'or, que ce misérable Bob... (Elle met la main dans sa poche) (stupéfaite). Ah ! Jésus ! mon doux Jésus ! je vais me trouver mal de joie. (Elle retire sa chaine de sa poche) Ma chaîne, ma superbe chaîne ! elle est dans la poche de ma robe (Elle porte la chaine à ses lèvres, mais la retire subitement). Mais j'y pense, si c'était le démon qui l'eût mise là ?...

FRANKLIN, souriant

Non, mistress Godfrey, rassurez-vous ! Bob avait

sur lui votre chaîne d'or, et le tonnerre, en frappant Bob, a transporté la chaîne, de sa poche, dans la votre.

M^ss^ GODFREY

Il paraît que le tonnerre est escamoteur! Elle passe la chaîne à son cou). Ah ! mais ma chaîne ne doit pas me faire oublier ma lettre (appelant) M. Read ! M. Read ! il faut que je vous parle !... Où est-il donc passé, M. Read ?... Ah ! dans le jardin, sans doute ! (Elle sort par la gauche).

SCÈNE XVIII

FRANKLIN, DICK, ROSALIE, Ils entrent par le fond.

DICK, une grosse montre à la main

Ah ! M. Franklin, c'est vraiment prodigieux, merveilleux, miraculeux !

FRANKLIN

Quoi donc ?

DICK

Imaginez vous que je viens de trouver la montre du docteur James appliquée contre le cadran de l'horloge de l'Hôtel de ville ! Une montre qui va se régler toute seule, ce n'est pas naturel. Il y a là dessous quelque sortilège.

FRANKLIN

Non, mon ami, il n'y a pas de sortilège, il n'y a que de la physique. La montre se trouvait dans la vieille tour, et la foudre, qui a la propriété de transporter

les corps à distance, l'a lancée contre le cadran de l'horloge, qui est en face.

DICK

Il paraît que le tonnerre est horloger.

ROSALIE, qui a écouté Dick avec surprise

Ah ça! mais, Dieu me pardonne, Dick, tu parles sans bégayer?

DICK étonné.

Tiens! c'est vrai! je ne bégaye plus! .. C'est le résultat de la frayeur. Quand la foudre est tombée sur la vieille tour, ça m'a donné un coup... Et il paraît que ça m'a rendu la parole. (soupirant.) Mais maintenant que je n'ai plus peur, je crois bien que je vais bégayer de nouveau.

FRANKLIN

Non, mon ami, la commotion a délié ta langue paralysée. Le tonnerre t'a guéri pour toujours.

DICK gaiement.

Il paraît que le tonnerre est médecin!... Alors, Mlle Rosalie, sans bégayer, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

ROSALIE.

Monsieur Dick, je n'ai qu'une parole : puisque vous parlez si bien, voilà ma main.

(Elle lui tend la main.)

SCÈNE XIX

ROSALIE, DICK, BOB (entrant par le fond), FRANKLIN

FRANKLIN

Mais si je ne me trompe, voici Bob, que l'on disait à moitié tué par le feu du ciel. Il est revenu de son évanouissement.

BOB

Oui, M. Franklin, je suis revenu de mon évanouissement. Je suis encore un peu étourdi ; je n'y vois pas encore bien clair, mais enfin, j'ai échappé à ce terrible coup de foudre qui a renversé la moitié de la vieille tour.

FRANKLIN

Le bruit a été, en effet, épouvantable.

BOB

Ah ! Monsieur, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête. Et malgré moi, j'ai levé les deux bras en l'air. (Il lève les deux bras) comme pour le retenir.

ROSALIE, s'approchant.

Mais que signifie cela, Bob ? Il me semble que tu n'es plus manchot ?...

BOB

Tiens, c'est vrai ! Je me sers du bras gauche... (Il fait jouer son bras gauche) comme du bras droit, (Il fait jouer son bras droit) et du bras droit... comme du bras gauche. (Il fait jouer, alternativement, les deux bras, et en gesticulant

il donne un soufflet à Dick, qui se retire avec humeur.) C'est un vrai miracle!

FRANKLIN

Non, mon ami, il n'y a là aucun miracle ; il n'y a qu'un effet de l'électricité. En frappant ton bras paralysé, la foudre l'a guéri.

DICK (à part.)

Trop bien ! (haut) Il paraît que le tonnerre est chirurgien.

BOB à Dick.

Tiens ! la langue de Dick est déliée.

DICK

Comme ton bras, et par le même docteur... Mais dis-moi, Bob, (il l'amène sur le devant du théâtre) à présent que tu peux te servir de tes deux mains, je pense que tu vas renoncer à. . (Il fait, avec la main, le geste de voler.)

BOB

Oh! pour cela, j'en réponds (à Franklin.) Je vous assure, M. Franklin, que je ferai bon usage du bras que la foudre m'a rendu. Le coup qui a guéri mon bras, a aussi guéri mon âme, et je serai désormais un honnête homme et un bon ouvrier. J'en lève les deux mains (il lève et agite les bras.)

DICK, s'écartant de lui.

Il paraît que le tonnerre est moraliste.

SCÈNE XX

LES MÊMES, SCOULL, couvert d'un manteau de toile cirée, qui laisse ruisseler l'eau.

FRANKLIN

Mais qui donc nous arrive ? Quel est ce fleuve ambulant ?... Nicolas Scoull !... Et d'où sors-tu, mon pauvre ami ?

SCOULL d'un air piteux

De la rivière !

FRANKLIN

De la rivière ! Qu'est-ce que cela signifie ?

SCOULL

Je vous avais quittés, pour aller au secours de Franklin, au moment où éclatait le dernier et le plus violent coup de tonnerre. La chûte de la moitié de la tour, qui a rempli l'air d'un horrible nuage de poussière et de débris, me cachait la lumière du jour, et m'empêchait de me reconnaître. Heureusement, j'avais dans ma poche une boussole... Vous savez que je construis cet instrument pour nos marins. Je me suis servi de ma boussole pour retrouver mon chemin au milieu des décombres. J'ai marché droit au Nord, dans la direction que m'indiquait l'aiguille aimantée. Je ne sais comment cela est arrivé, mais j'avais à peine fait vingt pas, que je me suis senti tomber à l'eau. Cependant, la rivière n'est pas au nord de la tour, elle est au midi. Il faut donc que la foudre ait fait changer de place la rivière.

DICK

C'est encore un miracle !

FRANKLIN

Non, mon ami, il n'y a point de miracles ici bas. Je vous le disais tout à l'heure, et je vous le dis encore, aucune puissance ne peut empêcher le cours régulier des choses de la nature. Si tu es tombé à la rivière, mon pauvre Scoull, c'est que tu te fiais à ta boussole, et que l'aiguille de ta boussole, affolée, retournée par l'orage, t'a fait prendre la direction inverse à celle que tu voulais suivre. Tu croyais marcher au nord et tu marchais au midi. Voilà pourquoi tu as pris un bain froid, sans le vouloir... Mais je t'en prie, va te sécher. Entre à la cuisine, mets-toi devant le feu, et pendant que tes habits sècheront, tu rumineras, pour l'Académie des tabliers de cuir, un mémoire sur les perturbations de l'aiguille aimantée pendant les orages.

SCOULL

C'est ce que je vais faire tout de suite.

(Il sort par la droite. Dick le suit, en épongeant, par terre, derrière lui).

SCÈNE XXI

LES MÊMES, COLEMAN ET LES SIX MEMBRES DE L'ACADÉMIE arrivant par le fond.

COLEMAN

Mon cher Franklin, les magistrats de la ville

m'envoient pour te féliciter d'avoir préservé Philadelphie du désastre qui la menaçait.

FRANKLIN

Je suis heureux de recevoir les félicitations amicales des magistrats de notre cité, mais je n'accepte qu'à moitié leurs éloges; car je ne suis pas au bout de ma tâche. J'ai sauvé la ville, en détruisant la tour; il me reste à pouvoir préserver un édifice des désastres qu'occasionne le feu du ciel, sans amonceler des ruines autour de moi. Il me reste à conduire silencieusement la foudre, là où elle ne peut nuire à personne.

COLEMAN

Espères-tu donc y parvenir ?

FRANKLIN

Non seulement je l'espère, mais j'en suis sûr, maintenant. Tu as vu, par ce qui s'est passé sous tes yeux, que la foudre est, positivement, un phénomène électrique.

COLEMAN

Oui, tous les caractères qui appartiennent à l'électricité, se sont reproduits pendant l'orage qui vient d'éclater. La foudre, comme l'électricité, a fondu et transporté des métaux, frappé les corps pointus, changé les couleurs, guéri des infirmes et affolé la boussole.

FRANKLIN

Puisque la foudre n'est que de l'électricité, il ne me reste donc plus, pour diriger à mon gré le feu du ciel, qu'à élever en l'air des barres de métal pointues, qui

soutireront l'électricité des nuages orageux. (Pensif.) Au moyen d'un conducteur métallique allant du sommet de la barre au pied de l'édifice, je ferai perdre dans le sol l'électricité des nuages orageux, et je dépouillerai silencieusement ces nuages de l'électricité qu'ils renferment.

COLEMAN

Bravo!... Et tu appelleras cet instrument?

FRANKLIN (avec force)

Le paratonnerre!...

COLEMAN

L'invention est faite et le nom est trouvé; et cela, grâce à un coup de tonnerre venu à propos. Allons, la journée a été bonne pour la science et pour l'humanité!

DICK

Et pour la terminer gaiement, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, M. Coleman, c'est d'aller rejoindre la noce.

COLEMAN

Quelle noce?

DICK

La noce de M. Roger, de Manchester, avec M[lle] Déborah Read. J'y suis invité.... (A Rosalie, bas,) pour laver la vaisselle.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, READ, Mss GODFREY puis DÉBORAH

Mss GODFREY.

La noce de Roger !... mais il n'y a plus de noce ! Le mariage est rompu !...

(Déborah rentre par la gauche.)

TOUS

Que dites-vous ?

READ, à Franklin.

M. Benjamin Franklin, seriez-vous disposé à épouser ma fille ?...

FRANKLIN.

Épouser votre fille ?... votre fille, qui vient de se marier ?

READ, sans lui répondre. (A Déborah.)

Ma fille, seriez-vous disposée à épouser M. Benjamin Franklin ?

DÉBORAH

Mais je me suis mariée à midi, mon père. L'auriez-vous oublié ?

READ

Je n'ai rien oublié ; mais répondez, je vous prie, à la question que je vous adresse, pour la seconde fois : Seriez-vous disposée à épouser M. Benjamin Franklin ?

DÉBORAH

Je ne comprends pas !

FRANKLIN

Ni moi non plus !

READ

Je vais donc m'expliquer. (A Déborah.) Vous venez d'épouser Roger, de Manchester; mais ce mariage est nul.

FRANKLIN

Pas possible !

READ, à Deborah.

Je vous le répète, le mariage entre vous et Roger, est nul, et vous pouvez épouser M. Franklin, si bon vous semble.

FRANKLIN, à mistress Godfrey.

Mais est-ce vrai ! Est-ce bien vrai ?

M^{ss} GODFREY, lui donnant la lettre.

Tenez, lisez la lettre que vient de me remettre le matelot du *Windsor*, et qui était adressée par une femme, à Roger. Cette lettre vous instruira de tout.

FRANKLIN lisant.

« *A M. Roger de Manchester, à la taverne de mistress Godfrey, à Philadelphie.* » Mon cher époux. (Parlé) Son cher époux ?... Roger était donc déjà marié ?

M^{ss} GODFREY

Mais lisez donc !

DÉBORAH

Oh ! lisez vite, je vous en supplie, je meurs d'impatience.

FRANKLIN lisant.

« Mon cher époux, il y a six mois, on bénissait notre « mariage, dans la vieille église de Manchester. Nos

« noms et prénoms ont été inscrits sur le registre de « l'Etat civil, le jour de la Sainte Elisabeth. J'espé« rais que nous ne nous séparerions jamais, mais tu « es parti pour Philadelphie, sans me dire adieu. Veux« tu donc m'abandonner? Je ne puis le croire. Je suis, « du reste, décidée à faire valoir en tout et partout « mes droits de femme légitime.

« *Signé : Anna Palmer, épouse Roger.* »

M. GODFREY

Une coutellerie à Manchester et une coutellerie à Philadelphie, c'est bien : mais une femme à Philadelphie et une femme à Manchester, c'est trop ! M. Roger devra se contenter de la femme qu'il a laissée en Angleterre.

DICK

Le numéro un !

FRANKLIN

Quel bonheur !... (à Déborah.) Vous voulez bien de moi pour votre époux, chère Déborah ?

DÉBORAH mettant sa main dans celle de Franklin

Voici ma réponse.

READ

Mon cher Franklin, le repas de noces préparé pour Roger, sera votre repas de fiançailles avec ma fille.

M. GODFREY

Ah ! monsieur Franklin, quelle belle journée !... Déborah mariée, puis démariée.

FRANKLIN (gaiement)

Et remariée !

DICK

Un repas de noces pour notre taverne.

SCOULL

Notre ville sauvée.

COLEMAN

Et le paratonnerre inventé !

TOUS

Vive Franklin !

FRANKLIN

Et vive la physique !

TOUS

Vive Franklin !

RIDEAU

Paris. — Imp. JULES DELORME, 52, rue de Provence. — 2382

LE JARDIN DE TRIANON

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre des Menus-Plaisirs, le 20 avril 1889

*
* *

Louis XV avait établi, en 1738, dans le parc du Petit Trianon, une *École de Botanique*, et il avait appelé à sa direction Bernard de Jussieu, démonstrateur au Jardin des plantes de Paris.

Tout le monde sait que Bernard de Jussieu est le créateur de la classification des plantes en familles naturelles, entreprise devant laquelle avait échoué le génie de Linné, et qui avait été envisagée jusque là comme la pierre philosophale de la botanique. Personne, cependant, ne peut dire comment Bernard de Jussieu réalisa cette découverte, qui est une des plus belles conceptions de l'esprit humain. Bernard de Jussieu n'a pas laissé une seule ligne sur la manière dont il arriva à discerner et à établir les groupes naturels parmi toutes les plantes du globe. Tout ce qu'on a de lui, c'est un manuscrit de quelques pages, le *Catalogue des plantes du Jardin de Trianon*, qui ne renferme autre chose que les noms des familles végétales et ceux des genres créés par lui, avec les noms des espèces, et qui ne faisait, d'ailleurs, que reproduire l'ordre dans lequel étaient distribuées les plantes, dans le jardin de Louis XV, au Petit Trianon.

Cette particularité intéressante de l'histoire de la botanique, c'est-à dire la découverte des familles végétales par Bernard de Jussieu, est le sujet de la comédie du *Jardin de Trianon*.

* *
*

PERSONNAGES

BERNARD DE JUSSIEU . . . . Mrs VERLAC.
GILBERT . . . . FROMENT.
BARNEVILLE, intendant du
Jardin de Trianon. . . . . DESMONTS.
PLACIDE BUZIQUET, herboriste. VAVASSEUR.

LOUISE, fille de Barneville. . . . Mes SAVELLI.
DOROTHÉE, vieille fille. . . . . . . CLARA LEMONNIER.
SUZETTE, jardinière. . . . . LORIG.

L'action se passe à Trianon, en 1738

LE JARDIN DE TRIANON

Le théâtre représente le jardin du Petit Trianon — A droite un pavillon ; devant le pavillon, une table, avec des outils de fleuriste et des chaises. — A gauche, un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZETTE, chantant à la cantonnade, à gauche

Viens Aurore.
Je t'implore
Je suis gai quand je te vois (1)

DOROTHÉE, sortant du pavillon et appelant

Suzette ! Suzette !

SUZETTE, se rapprochant, (chantant)

La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

SUZETTE, entrant *

Eh ben, mam'zelle, je sommes là !

---

(1) Vilanelle attribuée à Henri IV. — *Voir les Chansons populaires de la France*. Tome 1er, Edition de 1860. Chez Lécrivain et Toubon, N° 27 « *Viens Aurore* ». — On trouvera la musique gravée à la fin de la pièce.

* Suzette, Dorothée.

DOROTHÉE

Je m'égosille à t'appeler, et tu n'entends pas. Que faisais-tu donc ?

SUZETTE

Je faisions de l'herbe pour mes agneaux.

DOROTHÉE

As-tu cueilli, dans le jardin, les fleurs que je t'ai demandées ?

SUZETTE, *tirant un bouquet de fleurs de son tablier*

Oui mam'zelle... c'étiont-y çà ?

DOROTHÉE, *prenant le bouquet*

Parfaitement !

SUZETTE

Et quoi que vous voulions en faire de ce biau bouquet là ?

DOROTHÉE

Le donner à ma nièce, pour lui servir de modèle .. Tu sais que j'ai à Versailles une boutique pour la vente des fleurs artificielles. J'ai reçu la commande d'un grand bouquet, pour la fête que le prince de Polignac donne, ce soir, dans son hôtel à Paris; et il faut que ma nièce se mette tout de suite au travail. Va dire à Louise que je l'attends.

SUZETTE

C'étiont pas la peine... là v'là, vot' nièce !

SCÈNE II

LES MÊMES, LOUISE *

LOUISE

Chère tante, je vous apporte mon ouvrage de la semaine.

DOROTHÉE

Très bien. (Lui montrant le bouquet que Suzette lui a donné.) Louise, voilà un bouquet cueilli dans le jardin de Trianon; il faut en faire un pareil, en fleurs artificielles.

LOUISE

Je vais commencer tout de suite, ma tante. Les fleurs que j'ai terminées, et que je vous apporte, conviendront parfaitement pour ce bouquet. (Elle met le bouquet et la corbeille sur la table, s'assied, et se met à faire un bouquet artificiel, avec les étoffes et les tiges de fer qui sont dans sa corbeille.)

SUZETTE

Quand le bouquet que j'ons cueilli dans le jardin, ne vous servira plus, mam'zelle Louise, vous me le donnerez, n'est-ce pas ?...

LOUISE

Pourquoi faire ?

SUZETTE

Pour le faire manger à not' chèvre.

* Suzette, Dorothée, Louise

DOROTHÉE

Ne voir dans les fleurs qu'une pâture à bestiaux! Ah! fi! Suzette!

SUZETTE

Et quoi qu'on pouviont voir dans les bleuets et les coquelicots, si ce n'étiont le dessert des moutons et des chèvres? (Dorothée hausse les épaules.) (L'imitant.) C'étiont point répondre, çà!

LOUISE

Les fleurs servent de parure, Suzette!

SUZETTE, à Louise

Les belles dames de la ville s'attifiont avec des fleurs des champs! (Elle rit.) Ah! ah! vous vouliont rire.

LOUISE

Non, il n'est pas de bijou qui orne mieux une femme qu'une fleur.

SUZETTE

Faites excuse, mam'zelle, mais les fleurs se faniont vite, et quand la parure n'étiont plus fraîche, la femme ne le paraissiont pas non plus.

LOUISE

Les prés et les bois ne sont-ils pas là, pour renouveler l'écrin de la nature? Les fleurs ne meurent que pour renaître, Suzette. Une rose est fanée, un bouton la remplace. (Elle enlève la rose qui était dans ses cheveux, et la remplace par un bouton de rose naturelle, qu'elle prend dans le bouquet qui est sur la table.)

DOROTHÉE, s'approchant de Louise assise devant la table

Comment, ma nièce, vous que j'ai élevée dans le culte des fleurs artificielles, vous vantez les fleurs naturelles? Vous faites, avec vos doigts, des fleurs impérissables, et vous vous parez de fleurs qui se flétrissent au moindre souffle.

LOUISE

Mes fleurs artificielles ne sont que les pâles reflets des fleurs vivantes. C'est en tâchant d'imiter les fleurs naturelles, que j'ai appris à les admirer et à les aimer. Je vous cède de grand cœur les copies, ma tante... laissez-moi les modèles.

SUZETTE *

Eh! bien mam'zelle Louise, au lieu de faire manger ce bouquet à not'chèvre, quand vous l'aurions copié, je vous prions de le garder, et d'en faire un autre pour moi. Je le mettrions à mon corsage, le dimanche. (A Dorothée.) Vous n'avions plus rien à me commander, mam'zelle Barneville?

DOROTHÉE

Non .. mais ne m'appelle donc pas mademoiselle Barneville!...

SUZETTE

C'étiont pourtant vot'nom, puisque vous étions la sœur de M. Thomas Barneville, l'intendant du jardin.

DOROTHÉE

Oui, mais un nom de famille, ça vieillit... tandis

* Dorothée, Suzette, Louise.

qu'un nom de baptême... Enfin, appelle-moi, je te prie, Mlle Dorothée.

SUZETTE

C'étiont facile. (A part.) Mais ça ne lui enlèveront pas une année. (Haut.) Là-dessus, je vas donner de l'herbe à mes moutons. (Chantant.)

Elle est blonde
Sans seconde
Elle a la taille à la main

(Elle sort par la gauche).

SCÈNE III *

DOROTHÉE, LOUISE

DOROTHÉE

Dépêchez-vous, ma nièce : il faut que ce bouquet soit envoyé, ce soir à Paris. (Elle tire une lettre de sa poche.) Ah ! que je relise la lettre de la comtesse de Mailly, ma meilleure amie. (Lisant) : « Chère demoiselle Barneville, voulez-vous vous marier ? (Parlé.) Si je le veux !...(Lisant.) « Il n'est pas trop tard » (Parlé.) Non ! (Lisant.) « Mais il faut se presser » (Parlé.) Certes ! (Lisant.) » Et je viens vous proposer un mari. Il s'appelle » Placide Buziquet. Il n'est pas jeune, il n'est pas » beau, et il manque d'esprit ; mais il a une boutique » d'herboriste sur le pont de la Tournelle. Vous seriez » madame : vous habiteriez Paris » (Parlé.) Mon rêve !

* Dorothée, Louise, assise à la table.

» (Lisant.) « Et je vous aurais sous la main, pour me » faire mes parures de fleurs. J'ai parlé de vous à » Placide, et sous le prétexte d'acheter des simples, » il se rendra au petit Trianon, jeudi. » (Parlé.) Jeudi, » c'est aujourd'hui, « à midi. » (Elle regarde sa montre.) Il » est midi. (Lisant) : « et s'il vous agrée » (Parlé.) Il » m'agréera ! (Lisant.) « Il demandera votre main à » votre frère. » (Parlé.) Et mon frère l'accordera !... (On entend une cloche.) C'est lui !... (Sautant) c'est mon petit mari !

SCÈNE IV

LES MEMES, SUZETTE, PLACIDE, (entrant par le fond)

SUZETTE, à Placide, qui reste en arrière, pour se brosser, se peigner, s'épousseter, etc.

Par ici, monsieur, par ici. (A Dorothée.) Mam'zelle Dorothée, c'étiont un monsieur qu'arriviont de Paris.

DOROTHÉE, à Placide

M. Placide Buziquet ?

PLACIDE *

Moi-même, en chair et en os... c'est-à-dire en eau... (Il s'éponge le front avec son mouchoir.) Il fait une chaleur ! Et de Paris ici !... Vous permettez. (Il s'assied sur le banc, il respire un flacon de sels, il s'évente, il se brosse, il se peigne.)

* Placide, Suzette, Dorothée, Louise.

DOROTHÉE, à Suzette, qui regarde d'un air moqueur le flacon, le petit miroir, le peigne, la brosse et l'éventail de Placide.

Que faites-vous là, petite sotte ?

SUZETTE

Je regarde Monsieur.

DOROTHÉE

Retirez-vous.

SUZETTE

C'est bon : on s'en va... (Chantant.)

Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

(Elle sort par la gauche.)

PLACIDE *, qui a remis tous les petits objets dans sa poche se lève

Là, me voilà un peu remis. (Apercevant Louise assise à la table, et la saluant.) Mademoiselle Barneville, sans doute ? (Louise salue et fait un signe affirmatif.) (Saluant Dorothée.) Et Mme Barneville ?

DOROTHÉE

Du tout ! du tout ! Je suis demoiselle... Mademoiselle Dorothée. (Elle fait une révérence.)

PLACIDE

Ah ! bah !

* Dorothée, Placide, Louise, assise à la table.

DOROTHÉE

Mon frère est veuf ; et je sers de mère... (Se reprenant,) c'est-à-dire de sœur, à ma nièce. (Elle montre Louise.)

PLACIDE

Vous êtes la tante de Mlle Barneville ; très bien !

DOROTHÉE

Soyez ici le bien venu, M. Placide.

PLACIDE, à Louise

Pourrai-je avoir l'honneur de parler à M. votre père, mademoiselle ?

LOUISE, embarrassée

Monsieur ?...

DOROTHÉE, tirant vivement Placide par la manche

Mon frère est en ce moment fort occupé à l'Orangerie, mais c'est moi qui le remplace... Vous pouvez me dire ce qui vous amène.

PLACIDE

Eh bien ! Mlle Dorothée, je suis herboriste, à Paris, et le but de ma visite, (regardant Louise)... c'est, d'acheter les fleurs du jardin de Trianon.

DOROTHÉE

Eh bien ! moi, je suis fleuriste, et je peux vous montrer les plantes du jardin. (A Louise.) Ma nièce, le bouquet est-il terminé ?

LOUISE *

Oui, ma tante. (Elle se lève, le bouquet à la main.)

PLACIDE, à Louise en lui prenant le bouquet

Ah ! mademoiselle, toutes charmantes que soient ces fleurs, elles le sont encore moins que vous.

DOROTHÉE, prend vivement le bouquet des mains de Placide

M. Placide, c'est moi qui ai commandé ce bouquet à ma nièce, qui est mon ouvrière.

PLACIDE, regardant le bouquet

Mademoiselle Barneville a vraiment des doigts de fée. (A Louise.) Vous êtes fleuriste, mademoiselle, et moi herboriste... Fleurs fraîches et fleurs sèches, ça se donne la main. (Il tend la main à Louise.)

DOROTHÉE, prenant vivement la main de Placide

M. Placide, ma nièce, je vous le répète, n'est qu'une simple ouvrière ! C'est moi qui suis la fleuriste en titre ! Je suis fleuriste de la Cour, et en cette qualité, je touche de la Reine, une pension de 1,200 livres.

PLACIDE

1,200 livres ! (A part.) J'ai trop regardé la nièce !

DOROTHÉE

Sans compter mes bénéfices, qui s'élèvent à plus de 10,000 livres !

* Placide, Louise. Dorothée.

PLACIDE

Par an ?

DOROTHÉE

Par an !

PLACIDE, à part

Je n'ai pas assez regardé la tante. (Il se rapproche de Dorothée.) Alors, vous avez une boutique de fleurs artificielles ?

DOROTHÉE

A Versailles.

PLACIDE

Achalandée ?

DOROTHÉE

Double clientèle : la cour et la ville.

PLACIDE

Vraiment !

DOROTHÉE, mystérieusement

Ma boutique est un arsenal de coquetterie, M. Placide. C'est là que les femmes viennent chercher la jeunesse et la beauté ! La blonde y trouve, en toute saison, des myosotis, des bleuets et de pâles campanules, pour s'harmoniser avec la blancheur de son teint et la douceur de son regard. La brune vient y demander, pour rehausser l'éclat de son minois piquant, des camélias, aux effets de neige, des coquelicots pourprés, ou des boutons d'or, aux disques

brillants. La jeune fille choisit la pâquerette ou l'églantine, la jeune femme la rose, la grenade ou l'œillet, l'aïeule des pensées ou des violettes... (baissant les yeux) et l'épousée... (soupirant et minaudant) des fleurs d'oranger.

PLACIDE, à part, regardant Louise

Des fleurs d'oranger! l'allusion est directe! Elle veut bien me donner sa nièce.

DOROTHÉE

M. Placide, à présent que vous êtes un peu reposé, si vous voulez visiter le jardin de Trianon, un démonstrateur vous accompagnera.

PLACIDE, regardant toujours Louise

Un démonstrateur! Qu'est-ce que ça?

DOROTHÉE

On appelle démonstrateur, au Jardin botanique de Paris, l'employé qui est plus qu'un jardinier et moins qu'un professeur... Notre roi Louis XV a pris en grande affection le Petit Trianon. Il a voulu l'enrichir d'une école de botanique, et il a fait venir du Jardin du Roi, de Paris, deux jeunes démonstrateurs pour arranger et classer les plantes. L'un, Gilbert, est un bon garçon, sans façon, toujours la bêche à la main et la gaieté au cœur... L'autre, Bernard de Jussieu, est un jeune homme distrait et rêveur, dont l'âme n'a pas l'air d'être sur la terre, mais dans quelque monde inconnu.

LOUISE, elle se lève (vivement)

Ce monde auquel M. Bernard de Jussieu semble rêver, c'est le monde de l'intelligence et du génie!

PLACIDE, à Louise

Eh bien ! alors, mademoiselle, c'est M. Bernard de Jussieu que je demande pour m'accompagner.

DOROTHÉE, le tirant par la manche

Laissez-moi donc achever, avant de vous prononcer... Mon frère a partagé le jardin de Trianon entre deux démonstrateurs... La partie dévolue à Gilbert est fort bien tenue. Quant au jardin de Bernard, c'est un fouillis inextricable. Ce n'est pas la peine d'y aller. (Appelant.) Suzette ! Suzette !

SUZETTE, entrant par la gauche *

Quoi qu'il y a ?

DOROTHÉE

Tu vas conduire Monsieur à Gilbert.

SUZETTE, gaiement

A M. Gilbert ? Tout de suite, Mademoiselle, tout de suite.

PLACIDE, à Louise

Cependant si Mademoiselle désirait que ce fut M. Bernard de Jussieu qui me servît de guide...

* Dorothée, Placide, Suzette, Louise.

SUZETTE

Monsieur l'herboriste, j'attendions... Quand vous aurions fini ?

DOROTHÉE, à Suzette

Tu es bien pressée.

SUZETTE

Quand il s'agit de M. Gilbert, j'étions toujours ressée. (Chantant).

Pour entendre
Sa voix tendre
On accourt des environs.

PLACIDE, à part, regardant Louise

Elle ne me regarde pas. (A Louise, haut.) Mademoiselle Barneville. (A part.) Elle ne me répond pas. (Haut, à Suzette.) Eh bien ! conduis-moi à M. Gilbert... Mademoiselle Dorothée, j'ai bien l'honneur de vous saluer ! (Il sort, de mauvaise humeur.)

DOROTHÉE, faisant la révérence

Monsieur Placide.....

SUZETTE, à Placide

Par ici, monsieur, par ici ! (Chantant).

Mais Ramire
Qui soupire
Retourne vers ses moutons.

(Suzette et Placide sortent par la droite).

SCÈNE V

DOROTHÉE, LOUISE.

DOROTHÉE

La comtesse de Mailly a raison ; cet herboriste est un parti fort convenable... Habiter Paris, au pont de la Tournelle, et s'appeler Mme Placide Buziquet!...

LOUISE

Vous voulez vous marier, ma tante ?

DOROTHÉE

Et pourquoi pas ? Est-ce que vous comptez coiffer Sainte-Catherine, ma nièce.

LOUISE

Oh! non!

DOROTHÉE

Eh bien! ni moi non plus!... Je vais faire un bout de toilette, pour le retour de M. Placide. (Elle entre dans le pavillon.)

LOUISE, seule

Pauvre tante ! M. Buziquet est son treizième prétendu ! Dieu veuille que son nouveau mariage ne manque pas, comme les autres !... Il est un peu mûr l'herboriste ! (Riant.) Bah ! ma tante aussi est mûre... les deux feront la paire. Je vais l'aider à s'habiller ! (Elle se dirige vers le pavillon) (fausse sortie.)

SCÈNE VI

LOUISE, BARNEVILLE

BARNEVILLE*, entrant par la gauche

Louise !...

LOUISE

Mon père ?

BARNEVILLE

Restez, je vous prie : j'ai à vous parler. (Louise revient.) En revenant de l'orangerie, je suis entré chez mon notaire... Le contrat de mariage est prêt.

LOUISE

Le contrat de mariage de ma tante ?

BARNEVILLE

Le mariage n'est plus de saison pour ma sœur. Je parle de votre contrat, ma fille, et non de celui d'une autre.

LOUISE

Mais, mon père, rien ne presse pour me marier !

BARNEVILLE

Comment, rien ne presse ! Mais il y a mille et une raisons, au contraire, pour vous marier ! D'abord,

* Barneville, Louise.

c'est aujourd'hui que vous accomplissez votre vingt et unième année : et j'ai promis à défunt votre mère que vous seriez établie à votre majorité. Je suis vieux et je n'aspire plus qu'au moment de confier le jardin botanique à un gendre.

LOUISE

Et ce gendre ?... c'est ?...

BARNEVILLE

Gilbert !

LOUISE, *désappointée*

Ah !

BARNEVILLE

Te donner à un honnête homme, et me retirer à Suresne, pour pêcher le goujon, voilà le projet que je caresse. Que trouves-tu de mauvais à celà ?

LOUISE, *soupirant*

Ce que je trouve mauvais, c'est le mari que vous voulez me donner.

BARNEVILLE

Gilbert ? Mais, c'est le plus charmant garçon du monde !

LOUISE

Oui, charmant avec toutes les femmes.

BARNEVILLE

Et laborieux ! Il bêche, il sème, il arrose, du matin au soir.

LOUISE

Il occupe ses mains, mais non son esprit... Il travaille, il ne pense pas.

BARNEVILLE

Content de tout!

LOUISE

Il n'a pas la moindre ambition, c'est vrai.

BARNEVILLE

Toujours de bonne humeur!

LOUISE

L'insouciance d'un cœur vide.

BARNEVILLE

Et comme il vous classe bien les fleurs de son jardin!.. De mon temps, on se bornait à diviser les plantes en Monopétales ou Polypétales.

LOUISE

Système de Tournefort, qui classe les plantes, par la forme des fleurs.

BARNEVILLE

Je ne sais quel est le système que suit Gilbert; mais son jardin est arrangé, étiqueté, tiré au cordeau, c'est merveilleux!

LOUISE

M. Gilbert n'a pas grand mérite : il ne fait que

mettre en pratique le système de Linné, qui classe les plantes par le nombre des étamines.

BARNEVILLE

Eh ! mais ! ce n'est déjà pas si facile de compter les étamines !... Je n'ai jamais pu en venir à bout, moi ! Mais ce gaillard de Gilbert ! Il vous prend une fleur : une, deux, trois, quatre, cinq étamines !... C'est comme s'il comptait les doigts de la main !... Et crac ! il la met dans la classe à laquelle elle appartient... Là sont les Monandries, les Diandries, les Tétrandries ; ici les Pentandries, les Icosandries .. Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais tous ces mots grecs, écrits par Gilbert, sur de petits carrés de fer blanc, suspendus devant chaque plante, ça fait très bien dans le jardin.

LOUISE

Il vaudrait mieux moins de mots grecs et plus de connaissance de la nature... Et M. Gilbert au lieu de compter passivement les étamines d'une fleur, ferait mieux d'étudier les plantes, pour les classer d'après leurs caractères.

BARNEVILLE

Ouais ! pour perdre son temps, comme le fait ce rêveur de Bernard... Le système de M. Linné est le meilleur, ma fille, et Gilbert fait fort bien de s'y conformer.

LOUISE

Oui, jusqu'à ce qu'une bonne méthode naturelle vienne remplacer le système de Linné, comme le système de Linné a remplacé celui de Tournefort.

BARNEVILLE

En attendant, Gilbert continuera à compter ses étamines et vous, vous serez Mme Gilbert (A Louise, qui pleure.) Voyons, ne pleure pas ma Louise, tu seras heureuse, j'en réponds !

LOUISE

Et moi, je vous réponds du contraire

BARNEVILLE

Or, çà, ma fille, vous faudrait-il un prince, pour mari ?

LOUISE, soupirant

Non, mon père, il me faudrait tout simplement, celui que j'aime.

BARNEVILLE

Parleriez-vous de ce paresseux de Bernard ?

LOUISE

M. Bernard de Jussieu n'est point un paresseux, c'est un chercheur. Il cherche une méthode nouvelle, qui puisse simplifier l'étude des plantes. Cette recherche constante est la cause de ses rêveries, de ses préoccupations. Attendez encore et vous le verrez toucher au but de ses travaux.

BARNEVILLE

Allons donc ! que pourrait-il sortir de cette folle cervelle ?... Voilà un an que Bernard est ici, et ses

plates bandes sont toujours sans dessus dessous !... J'ai vu des pieds-d'allouette les racines en l'air !...

LOUISE

Il faut bien découvrir les racines, pour les étudier !

BARNEVILLE

Etudier les racines ! Et pourquoi faire, grand Dieu? Les plantes de Gilbert n'ont pas les racines en l'air, que je sache, et nulle part on ne peut en trouver de plus belles... Va voir sa collection de pavots : il y en a de rouges, de blancs, de roses, de violets, de panachés. C'est un coup d'œil superbe.

LOUISE

Vous, mon père, vous ne voyez dans les fleurs que l'ornement des jardins ; Gilbert y trouve le pain de chaque jour ; ma tante, un élément de commerce : Suzette les cueille pour régaler ses moutons ; M. Buziquet les range parmi les drogues (souriant, en montrant les fleurs de sa coiffure) et moi, j'en fais ma parure .. Mais pour M. Bernard de Jussieu, la plante est une créature qui respire, qui vit, qui souffre, qui meurt et qui renaît. Or, toute créature appartient à une famille, et M. Bernard de Jussieu veut donner une famille à chaque plante !

BARNEVILLE

Rêves et balivernes, ma fille !

LOUISE

M. Bernard assure que ce n'est qu'une question de temps et d'observation.

BARNEVILLE

Taratata ! Ecoute bien, Louise. Gilbert a toutes les qualités que je désire rencontrer dans mon gendre. Bernard, au contraire, est un utopiste, qui, parmi ses nombreux torts, a celui de t'avoir farci la tête d'idées inutiles et ridicules.

LOUISE

Je vous assure, mon père...

BARNEVILLE

Qu'il ne soit plus question de Bernard, je vous prie. Ne m'en reparlez jamais, jamais, entendez-vous !... Et pour en finir, je vais annoncer à Gilbert qu'il sera mon gendre...

LOUISE, pleurant

Mon père !...

BARNEVILLE

Le beau malheur, vraiment, que d'épouser un jeune homme bien fait de sa personne, gai, aimable, et qui plaît à tout le monde !

LOUISE, pleurant

Excepté à moi !

BARNEVILLE, paternellement

Allons ! ma fille, séchez vos larmes, et tenez-vous prête à nous rendre chez le notaire. (Il sort par la gauche).

SCÈNE VII

LOUISE, seule, puis BERNARD *, arrivant par la droite

LOUISE

Ah ! si mon père pouvait comprendre le génie de Bernard ; s'il connaissait la noblesse et la grandeur de son âme ; s'il savait combien je l'aime !

BERNARD, joyeusement

Mademoiselle Louise !

LOUISE, tristement

Monsieur Bernard.

BERNARD

Vous êtes toute triste : que se passe-t-il donc ?

LOUISE

Mon père vient de me signifier d'avoir à épouser Gilbert.

BERNARD, vivement

Mais vous n'y avez pas consenti ?

LOUISE

Comment résister à la volonté d'un père ?

* Bernard, Louise.

BERNARD

Ce mariage est impossible ! Ne nous sommes-nous pas juré un mutuel amour ?

LOUISE

Sans doute, monsieur Bernard, mais...

BERNARD, la conduisant au banc de gazon, à gauche, et la faisant asseoir près de lui

Avez-vous oublié cette belle matinée où, pour la première fois, nos cœurs se sont compris... Je traversais la prairie, portant une brassée de roses, et vous, vous étiez assise, avec votre corbeille à ouvrage, sous le grand marronnier... « Monsieur « Bernard, me dites-vous, apportez-moi une de vos « roses ; elle me servira de modèle. . Ce ne fut pas une rose, mais toutes les roses du jardin que je jetai à vos pieds... Et pendant que vous faisiez éclore, sous vos doigts, des fleurs nouvelles, moi, immobile et tremblant, je retenais mon souffle, pour mieux vous contempler... Vos petits outils de fleuriste, épars çà et là, brillaient au soleil ; de hautes tiges de lys balançaient au-dessus de votre tête leurs fleurs orgueilleuses ; des violettes discrètes frémissaient dans l'herbe, et une nichée de fauvettes bavardaient sur le chêne voisin.

LOUISE, rêveuse

Oui, je me souviens...

BERNARD

Le soleil était déjà haut ; les lys penchaient sur leurs tiges leurs calices altérés ; les fauvettes

ne chantaient plus, et dans vos mains naissaient encore des roses, qui tombaient une à une sur le sol... Quand votre travail fut achevé, roses naturelles et roses artificielles étaient mêlées sur le gazon : « Monsieur Bernard me dites-vous, ramassons chacun « notre bien. » Je ne sais comment cela se fit, mais votre petite corbeille se trouva remplie de roses naturelles, tandis que j'emportais sur mon cœur les fleurs nées sous vos doigts... Chères roses! les miennes vous ont fait l'aveu de mon amour, les vôtres m'ont dit d'espérer... (Il se lève.) Et à présent, souvenirs et serments, tout serait brisé!... Ah! Louise, le jour où votre douce image ne rayonnera plus sur ma vie, je n'aurai qu'à mourir.

LOUISE, se levant

Mais, Monsieur Bernard, tout n'est peut-être pas désespéré!...

BERNARD, vivement

Que dites-vous?

LOUISE

Votre plus grand tort aux yeux de mon père, c'est le désordre dans lequel vous laissez les plantes de votre jardin. Si vous trouviez le secret de les arranger et des les classer, mon père reviendrait à de meilleurs sentiments pour vous.

BERNARD, chaleureusement

Mais ce secret c'est mon ambition, c'est mon rêve et mon désespoir. Depuis longtemps, je cherche et je ne trouve rien!... rien!...

LOUISE, tristement

Et bien! alors, adieu, Monsieur Bernard!

BERNARD, éperdu

Louise!

LOUISE

Mon père va revenir: il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble. Mais ne vous découragez pas! Cherchez encore! cherchez!... (Elle montre le bouquet, qui est resté sur la table) et espérez!

(Elle entre dans le pavillon).

SCÈNE VIII

BERNARD seul, puis GILBERT

BERNARD, prend sur la table le bouquet de fleurs artificielles qu'a fait Louise

Vous que Louise a regardées, vous qu'ont effleurées ses doigts, vous, les messagères de l'amour, vous, la poésie de la nature, ô chères fleurs, resterez-vous toujours muettes? Ne me direz-vous jamais le mystère qui vous unit ou vous sépare? Ne pourrai-je vous arracher au préjugé qui vous refuse la famille, l'existence et l'amour? (Il place le bouquet sur le banc de gazon).

GILBERT, il entre par le fond à droite, en chantant

D'ambroisie
Bien choisie
Hébé la nourrit à part.

* Bernard, Gilbert.

BERNARD

Tu chantes, Gilbert ?

GILBERT

Oui, la chanson de Suzette... Et toi, mon pauvre Bernard, tu soupires ?

BERNARD, soupirant

Ah ! oui !

GILBERT

Pour une fleur !

BERNARD

Oh ! non !

GILBERT

Pour une femme ? Et moi qui croyais que tu n'aimais que la botanique... Mais, à propos de femme, tu nesais pas, j'épouse Mlle Louise.

BERNARD, protestant

Par exemple !

GILBERT

Son père vient de m'accorder sa main.

BERNARD

Ce n'est pas une raison.

GILBERT

Comment ce n'est pas une raison ? Il n'en est pas de meilleure, il me semble !

BERNARD

Il te semble mal... Es-tu aimé de Louise ?

GILBERT

Je ne l'affirmerais pas.

BERNARD

Lui as-tu déclaré ton amour ?

GILBERT

Ah ! pour çà, non. Je n'ai pas osé !... Elle est si fière !... (Bas.) Entre nous, je préférerais une beauté moins sévère. (Chantant.)

Car sa bouche
Quand j'y touche
Me parfume de nectar.

BERNARD

Encore cette chanson !

GILBERT

C'est Suzette qui me l'a apprise. Elle prétend qu'elle est du bon roi Henri IV... Je l'adore, cette petite Suzette.

BERNARD, scandalisé

Et tu veux épouser Louise ?

GILBERT

Ce n'est pas moi qui le veux, c'est son père.

BERNARD

Eh bien ! il faut la refuser !

GILBERT

Refuser la fille de l'intendant du jardin de Trianon?... Comme tu y vas !... Et puis, une femme en vaut une autre. Suzette me plaît, mais Mlle Louise ne me déplaît pas. Elle n'est ni laide, ni sotte.

BERNARD

Dis donc qu'elle est adorable !... Jeunesse, grâce, vertu, candeur, elle a tout pour elle, c'est un ange ! c'est...

GILBERT, sévèrement

M. Bernard, vous aimez Louise !

BERNARD, confus

Moi ?... (Resolument.) Eh bien ! oui !

GILBERT, gaiement

Alors, tope là. (Il lui tend la main.) Je te la laisse.

BERNARD, joyeusement

Ah ! mon ami !

GILBERT

Mais, dis donc, si tu aimes la fille, le père ne t'aime guère... Ta façon de bouleverser le jardin est peu de son goût .. Voudra-t-il de toi ? (Mouvement désespéré de Bernard.) Mais pourquoi, aussi, t'obstiner à vouloir classer les plantes autrement que tout le monde ?

BERNARD

Tu ne connais donc pas cette fièvre mystérieuse, qui pousse sans cesse vers le progrès? Tu n'as donc jamais entendu une voix te crier : « Cherche, travaille, « dépasse par ton génie ceux qui tont précédé... Fais « grandir la science, pour qu'elle puisse porter ton « nom à la postérité. » Je veux devenir célèbre, pour mettre ma renommée aux pieds de Louise. (Il se dirige vers la droite.)

GILBERT

Où vas-tu?

BERNARD

Je vais chercher, chercher encore, chercher toujours.

GILBERT

Et que cherches-tu donc?

BERNARD

Le secret des familles végétales.

(Il sort lentement, par le fond, à droite.)

SCÈNE IX

GILBERT seul, puis SUZETTE

GILBERT

Pauvre garçon! il cherche la pierre philosophale! (Il s'assied sur le banc de gazon, prend une pipe dans sa poche, et la bourre.) En fait de philosophie, moi, je ne connais que ma pipe, ma chanson et Suzette.

(Chantant.

Les trois grâces
Sur ses traces.
Font naître un essaim d'amours.

SUZETTE, entrant par la gauche

(Chantant.)

La sagesse,
La justesse,
Accompagnent vos discours *.

GILBERT, il se leve (tâchant de l'embrasser)

Suzette, chère petite Suzette !

SUZETTE, se défendant

Nenni ! je voulions, d'abord savoir si ce qu'on dit étiont vrai.

GILBERT

Et que d:-ton ?

SUZETTE

Que vous allez épouser mam'zelle Louise.

GILBERT, riant

Tu es jalouse !..

SUZETTE, tapant du pied

Non ! J' sommes en colère !

GILBERT

Suzette en colère ! Je demande à voir ça ! (Il s'approche d'elle.)

* Gilbert. Suzette.

SUZETTE, se retournant vers lui

Vous m'avez trouvée gentille ?

GILBERT

Je ne m'en dédis pas !

SUZETTE

Vous m'avez fait des propositions..... que j'ons repoussées.

GILBERT, la lutinant

Je te les fais derechef.

SUZETTE, lui tapant sur les doigts

Et moi je les repoussions itou. (Pleurnichant.) Quand un jeune homme a dit à une fille honnête ce que vous m'avez dit, il l'épousiont. Et v'là que vous voulez épouser mam'zelle Louise, à qui vous n'aviont rien dit du tout... C'est pas juste.

GILBERT, d'un air convaincu

Non.

SUZETTE

Je vous plaît-il moins que mam'zelle Louise ?

GILBERT

Tu me plais cent fois davantage.

SUZETTE

Eh ben, alors ! pourquoi que vous ne voulions plus de moi pour femme?

GILBERT

Mais j'en veux toujours, ma gentille Suzette.

SUZETTE

Bien vrai ?

GILBERT

M. Barneville m'a offert la main de sa fille ; mais je la refuse. C'est la tienne que je veux.

SUZETTE, lui donnant les deux mains

Prenez-les toutes les deux, M. Gilbert.

GILBERT

Oui, mais le cœur ?

SUZETTE

Il étiont à vous depuis longtemps.

GILBERT

Mais, j'y pense... Pour que M. Barneville consentît à notre mariage, il faudrait me trouver un remplaçant ; il faudrait un autre mari pour sa fille.

SUZETTE

Ça, c'étiont facile ; je m'en charge.

GILBERT, regardant à droite

C'est M. Barneville ! Je me sauve !..

SUZETTE, le retenant

Nenni, restez, pour pousser à la roue !

GILBERT

Il n'est pas seul, M. Placide l'accompagne.

SCÈNE X

GILBERT et SUZETTE, à l'écart, à gauche, BARNEVILLE, PLACIDE. (Ils entrent par la droite.)

PLACIDE*

Oui, mon cher monsieur Barneville, vos graines oléagineuses, vos racines émollientes, vos fleurs médicinales, vos plantes pharmaceutiques, vos pavots sommifères, tout cela me convient... J'achète, je paie et j'emporte vos fleurs à Paris !... Voilà qui est très bien ; mais ce n'est pas tout .. Je voudrais encore autre chose...

BARNEVILLE

Parlez, mon cher M. Buziquet, que demandez-vous ?

PLACIDE

Eh bien ! mon cher M. Barneville, j'oserai vous demander.... la main de Mademoiselle votre fille.

SUZETTE, à part

Tiens ! l'herboriste qui veniont à notre aide ?

BARNEVILLE, à Placide

La main de ma fille ?

*Gilbert. Suzette. Placide. Barneville.

PLACIDE

La comtesse de Mailly m'a fait espérer que vous voudriez bien me l'accorder.

BARNEVILLE

La comtesse de Mailly ?...

PLACIDE

Voilà la lettre qu'elle m'a remise pour vous.
(Il lui donne une lettre.)

BARNEVILLE, parcourant la lettre des yeux. (A lui-même)

C'est vrai ! La comtesse serait enchantée que ce mariage se fît.

PLACIDE

M. le duc de Noailles est du même avis.

BARNEVILLE

Le duc de Noailles !

PLACIDE

Voilà sa lettre. (Il donne une lettre à Barneville.)

BARNEVILLE, parcourant la lettre des yeux. (A lui-même)

Le duc veut lui-même signer au mariage de ma fille ! (Haut.) Fort bien ! mais...

PLACIDE, reprenant les lettres (criant)

Mon herboristerie est connue de tout Paris, M. Barneville ! La famille Buziquet est la plus ancienne du pont de la Tournelle. Et mon caractère,

ainsi que mes mœurs, assurent à votre fille un bonheur qu'elle ne pourrait rencontrer avec un des freluquets qui prétendent à sa main. (Regardant Gilbert.)

GILBERT, à part

Ceci est à mon adresse.

SUZETTE, bas

Il faisiont très bien nos affaires, l'apothicaire.

PLACIDE

Enfin, je suis l'herboriste de Sa Majesté, Louis XV, et j'ai la spécialité de la racine de chicorée, parfumée à la vanille ; ce qui me donne un revenu de 500 livres par an.... rien que de chicorée !

BARNEVILLE

Rien que de chicorée !... Tout cela est bien séduisant, mon cher M. Placide, mais j'ai promis la main de ma fille.

PLACIDE

Et à qui ?

BARNEVILLE

A Gilbert.

SUZETTE, s'avançant

Faites excuse, not' maître ; mais M. Gilbert m'aviont déjà promis de m'épouser.

BARNEVILLE

Est-ce vrai, Gilbert ?

GILBERT

Parfaitement vrai!

BARNEVILLE, à Gilbert

Et pourquoi, ne m'avoir pas dit que cette petite jardinière vous plaisait au point de vouloir l'épouser?

GILBERT

Parce que je n'osais pas, M. Barneville... Vous êtes si imposant!...

BARNEVILLE, mettant la main dans son gilet

Oui, monsieur, je suis imposant!... Mais il faut toujours oser dire la vérité.

GILBERT

Eh! bien! alors, la vérité, c'est que j'aime Suzette, et que je vais la présenter à nos amis comme ma future femme... Viens tu, Suzette?...

(Ils sortent, en courant, se tenant par la main.)

BARNEVILLE, à Placide

Je n'ai plus de motif, M. Placide, pour vous refuser la main de ma fille... Une boutique au pont de la Tournelle, une clientèle de ducs et de comtesses, un brevet de Sa majesté Louis XV, et cent écus... rien que de chicorée!... Vous serez mon gendre. (Il lui serre la main) (appelant dans le pavillon.) Louise!... Louise!...

SCÈNE XI

BARNEVILLE, PLACIDE, LOUISE, ensuite DOROTHÉE, sortant ensemble du pavillon.

LOUISE *

Vous m'appelez mon père ?

BARNEVILLE

Oui, ma fille, approchez. Vous aviez du chagrin d'épouser Gilbert.

LOUISE

Ah ! beaucoup, mon père !

BARNEVILLE

Eh bien ! soyez satisfaite ; vous ne l'épouserez pas !

LOUISE

Ah ! quel bonheur !

BARNEVILLE, montrant Placide

Vous épouserez monsieur.

LOUISE, stupéfaite

L'herboriste !

DOROTHÉE

M. Placide Buziquet ? (Descendant en scène.)

* Placide. Barneville. Louise. Dorothée.

PLACIDE, se rengorgeant

Moi-même !

DOROTHÉE, à Barneville

Mais, mon frère !...

BARNEVILLE

Or ça, damoiselle ma sœur, permettez-moi de vous faire observer que je ne vous demande pas votre avis. Je trouve que M. Placide Buziquet fera un excellent mari.

DOROTHÉE, vivement

Moi aussi !

BARNEVILLE

Et je le donne à ma fille.

LOUISE

Oh ! j'en mourrai !

DOROTHÉE, à part

Si c'était moi, je n'en mourrais pas.

LOUISE, à Barneville

Mais mon père, je vous en supplie.

BARNEVILLE

De mon temps, les enfants ne raisonnaient pas, ils obéissaient... Votre mère ne fit pas tant de façons pour m'épouser... Je n'étais ni plus beau, ni plus jeune, ni plus bête que monsieur, et votre mère n'en

a pas été plus malheureuse... Je sais mieux que vous, ma fille, ce qui doit assurer votre bonheur !... Oubliez donc votre Bernard, et acceptez de bonne grâce le mari que je vous donne.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERNARD, entrant, en courant, par la droite *

BERNARD

Que m'apprend-on, Monsieur Barneville ! Que vous voulez donner à cet herboriste la main de votre fille ! Mais, j'aime vous le savez, Mademoiselle Louise, de toutes les forces de mon âme, et pour la rendre heureuse, j'ai la jeunesse et l'avenir.

BARNEVILLE

Ouais ! avec tout cela on va à l'hôpital. Vous arrivez du jardin. Avez-vous seulement mis vos plantes en ordre ?

BERNARD

Non ; mais accordez-moi quelques jours encore, et je les arrangerai d'une façon qui vous étonnera.

BARNEVILLE

Voilà plus d'un an que vous me payez de la même chanson ! Vos plantes sont toujours dans le même désordre, et brochant sur le tout, vous vous permettez de faire la cour à ma fille !... J'ai eu trop de patience.

* Buziquet. Dorothée. Barneville. Bernard. Louise.

Je vous signifie donc d'avoir à quitter Trianon, sur le champ. Gilbert prendra la direction du jardin : ma fille partira, avec son mari, pour Paris ; ma sœur retournera à Versailles... et moi, j'irai à Suresnes, pêcher le goujon ! (Il fait le geste de jeter la ligne.)

BERNARD

Quitter Trianon ? moi ? Mais où irais-je ?

BARNEVILLE, brusquement

Où il vous plaira.

BERNARD, pleurant

Ah ! Louise !

LOUISE, pleurant

Ah ! Bernard !

BARNEVILLE

Ma fille, le notaire nous attend. (A Bernard.) M. Bernard, que je ne vous retrouve plus ici, entendez-vous ?... (A Placide.) Et vous, mon gendre, donnez le bras à votre fiancée. (Louise va prendre le bras de Placide en regardant Bernard tendrement.)

DOROTHÉE, à Barneville

Voyez comme ils se regardent !... C'est scandaleux.

BARNEVILLE

Allons ! ma sœur, calmez-vous, et venez ! (Il lui offre le bras. Ils sortent par la gauche, Louise donnant le bras à Buziquet, et Barneville à Dorothée.)

SCÈNE XIII

BERNARD, seul

Chassé !... je suis chassé d'ici ! Il me faut dire adieu à ce jardin, où je l'ai vue pour la première fois, aux arbres qui ont abrité nos serments, à l'air qu'elle respirait, aux fleurs qu'elle admirait ! Le matin, quand cette croisée s'ouvrira, (Il montre la croisée du pavillon,) je ne serai plus là, pour recevoir son premier regard. Et là-bas, sous le grand marronnier, l'écho ne répètera plus l'adieu qu'elle m'adressait, le soir, de sa douce voix. Tout ici me parle d'elle, tout m'attire, tout me retient, et il faut partir !.. Et penser que j'aurais obtenu sa main et réalisé le rêve de ma vie, si j'avais réussi à découvrir le secret des familles végétales !... Ne parviendrai-je donc jamais à saisir les rapports que j'entrevois, que je pressens, que je devine, mais que je ne puis formuler !.. Veilles, fatigues, observations répétées et constantes, rien n'a pu me permettre de soulever le voile qui dérobe à mes yeux ce secret de la nature... Allons ! il faut y renoncer, et quitter à jamais ce séjour charmant, que l'étude et l'amour me faisaient doublement chérir... Mais avant de partir, que mes lèvres déposent un dernier baiser sur le bouquet arrangé par les mains de celle que j'aime. (Il prend le bouquet de fleurs artificielles, resté sur le banc de gazon. Il se place au-devant de la scène, contemple le bouquet, et tout à coup, ses yeux s'éclairent, sa figure s'illumine.) Mais que vois-je ? Dans ce bouquet sont réunis les types de toutes les fleurs que ce jardin renferme, et qui sont comme une représentation abrégée des productions végé-

tales du monde entier; et il me semble que toutes ces fleurs me parlent, illuminent mon esprit, éclairent ma pensée! .. Voyons, voyons, je ne rêve pas, je suis bien éveillé, j'ai toute ma raison! Ce qui se passe en moi est peut-être un miracle, mais c'est le miracle de l'amour. Ce que l'étude, l'attention, la réflexion patiente, n'ont pu me révéler, je l'aperçois dans un subit éclair qui jaillit de mon cœur! Oui, l'amour et le désespoir me découvrent le secret que j'ai tant cherché! La réunion des fleurs de ce bouquet me dévoile tout le mystère des familles végétales. (Il étale le bouquet sur la table, à droite, et en tire des plantes, qu'il réunit en un petit groupe.) En réunissant toutes les fleurs découpées en vasques élégantes, c'est-à-dire les tulipes, les lys, les jacinthes, je crée une famille... la famille des Liliacées!... Ces épis de blé, d'orge, de seigle, de maïs, joints les uns aux autres, formeront la famille... des Graminées!... Ces fleurs multiples, groupées autour d'un même centre, marguerites, bleuets et dahlias, me donneront la famille... des Composées! Ces gentilles plantes, aux parfums aromatiques, je les appellerai... les Labiées! Ces fleurs mignonnes, arrangées en ombelle prendront le nom... d'Ombellifères... Celles-ci, douces et tendres... des Malvacées. (Prenant sur la table une branche de fougère.) Ces humbles plantes, toujours vertes, qui tapissent le sol des forêts de leur feuillage, finement découpé, formeront la famille... des Fougères. (Prenant sur la table un brin de mousse.) Un brin de mousse?... Les mousses ont le privilège d'enrichir ce qui est pauvre, d'égayer ce qui est triste, on ne doit pas les séparer! (Il va à gauche, et prend sur une charmille, des Orchidées, qui y sont suspendues.) Ces fleurs élégantes et bizarres, aux couleurs éclatantes, qui semblent des enfants de l'air,

car elles vivent sans racines et loin du sol, buvant la rosée du matin et recevant les baisers du soleil, je les appellerai... les Orchidées ! (Il se baisse au pied de la coulisse, à gauche, près d'un arbre.) Et dans le ruisseau qui coule aux pieds de cet arbre, ces plantes submergées, qui laissent flotter au gré du courant, leurs lanières flexueuses, j'en ferai la famille... des Algues (Revenant en scène.) Et maintenant que je possède le secret des familles végétales, maintenant que je peux arranger les plantes en groupes naturels, courons au Jardin botanique!... Ce que je viens de concevoir par un éclair de ma pensée, je veux l'inscrire sur le sol ; je veux le traduire à tous les yeux ! Je vais réunir dans les carrés du jardin, les plantes qui composent chaque famille ; puis, je montrerai à M. Barneville les plantes ainsi distribuées, et tout en réalisant une grande découverte dans l'histoire naturelle, je me créerai des droits à la main de celle que j'aime.

(Il sort par le fond, à droite.)

SCÈNE XIV

BARNEVILLE, PLACIDE, DOROTHÉE, LOUISE.

(Ils entrent par la gauche. Barneville et Placide entrent les premiers, en se disputant.)

BARNEVILLE

Refuser ma fille dans le cabinet du notaire, c'est trop fort !

PLACIDE

Refuser de lui donner une dot, c'est encore plus fort !

BARNEVILLE

Ma fille est assez jolie pour qu'on la prenne sans dot !

PLACIDE

Les beaux yeux de votre fille pourraient-ils payer mon herboristerie du pont de la Tournelle ?

BARNEVILLE

L'herboristerie n'est donc pas à vous ?... C'est pour payer une boutique que vous vouliez épouser ma fille ?

PLACIDE

Pas pour autre chose.

BARNEVILLE

C'est indigne !

PLACIDE

Cela se voit tous les jours !

BARNEVILLE

Cela ne se verra pas aujourd'hui.

PLACIDE

J'en tombe d'accord ! Dès que j'ai appris que Mlle Barneville n'avait que ses beaux yeux, j'ai retiré ma demande.

BARNEVILLE

Il ne fallait pas la faire, votre demande !

PLACIDE

Il ne fallait pas me dire que votre fille était unique !

BARNEVILLE

Et je vous le redis, puisque c'est ma seule enfant !

PLACIDE, grommelant

Fille unique, cela veut dire héritière !

BARNEVILLE

Comment, héritière ? Mais, dites donc, je ne suis pas mort !

PLACIDE

C'est bien pour cela que votre fille n'a pas de dot... Et pourtant, le duc de Noailles et la comtesse de Mailly avaient fait briller à mes yeux la dot de Mlle Barneville.

DOROTHÉE, s'avançant*

La dot de Mlle Barneville brille toujours.

PLACIDE

Hein ?

DOROTHÉE

On appelle ma nièce Mlle Louise, et moi Mlle Barneville.

* Placide. Dorothée. Buziquet. Barneville. Louise.

PLACIDE

Vous m'aviez dit, ce matin, Mademoiselle Dorothée ?

DOROTHÉE

Dorothée est mon nom de baptême. La personne dont le duc et la comtesse vous ont parlé, c'est moi.

PLACIDE, surpris

Bah !... (A part.) Au fait, les mille livres d'économies et les 1200 livres de la Reine, ça fait une jolie dot ! (Regardant Dorothée.) Ma foi, assise derrière un comptoir, au milieu des têtes de pavots, des racines de guimauve et des paquets de centaurée, elle figurerait fort bien, pendant que j'irais faire la belle jambe aux Porcherons ! (Il fait un rond de jambe.) (S'adressant à Dorothée.) Eh ! bien, Mlle Barneville, je vous offre mon nom, ma main et mon herboristerie !

DOROTHÉE

Et moi, monsieur Placide, j'accepte le tout.

PLACIDE

Alors, retournons chez le notaire. Il n'y aura qu'un nom à changer sur le contrat.

DOROTHÉE

Je prends votre bras.

(Ils sortent par la gauche.)

BARNEVILLE, à Louise

Ah ! ça, mais te voilà sans mari, ma fille, et mon projet d'aller pêcher le goujon à Suresnes, tombe dans l'eau.

SCÈNE XV

LES MÊMES, GILBERT

GILBERT, entrant vivement par la droite

Mais non, M. Barneville, vous pouvez marier votre fille et aller à Suresnes, pêcher le goujon.

BARNEVILLE

Que dis-tu ?

GILBERT

Si vous saviez !...

BARNEVILLE

Quoi donc ?

GILBERT

Bernard est un grand botaniste, Bernard est un génie ! Vous ne lui refuserez plus la main de Mlle Louise. Vous serez, au contraire, fier de la lui donner !

BARNEVILLE

Ah ! ça, t'expliqueras-tu ?

GILBERT

Je reviens du Jardin botanique. Bernard a classé ses plantes avec un art admirable, merveilleux ! Tenez, voilà la copie des nouvelles étiquettes que j'ai trouvées sur les plantes. (Lisant un papier.) « *Catalogue des plantes du Jardin de Trianon, par*

Bernard de Jussieu : Graminées, Liliacées, Composées, Labiées, Solanées, Algues, Mousses, Rosacées, Orchidées, etc.; puis, les genres et les espèces.

BARNEVILLE

Ah ! mais je comprends mieux cela que les Pentandries et les Icosandries !... Un système qui est basé sur les caractères des plantes, Sa Majesté Louis XV sera enchantée !

GILBERT

Et le monde savant admirera ce trait de génie.

BARNEVILLE

Décidément, c'est à Bernard que je donne la main de ma fille. (Appelant.) Bernard !...

GILBERT appelant

Bernard ! Bernard !...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, SUZETTE, entrant par la droite.

SUZETTE

M. Bernard ne pouviont point vous entendre, not' maître.

BARNEVILLE

Et pourquoi ?

SUZETTE

Parce qu'il étiont parti.

LOUISE

Parti ?

SUZETTE

Ah ! il étiont ben triste ! Il aviont un petit paquet au bout d'un bâton !... (Soupirant.) Et il deviont être loin, à c'te heure !

BARNEVILLE, il s'assied sur le banc de gazon, (de mauvaise humeur)

C'est ma faute ! je l'ai chassé d'ici !

LOUISE, à elle-même

Parti sans me dire adieu !

SUZETTE

Faites excuse mam'zelle; ils m'aviont remis cette lettre pour vous. C'étiont quasiment ses adieux.

LOUISE, prenant la lettre

Donne vite ! (Lisant.) « Mademoiselle Louise, pour » mériter votre main, je cherchais sans cesse le » secret de la science des plantes... Une inspiration » subite a fait jaillir la vérité à mes yeux. Mais » hélas ! vous allez devenir la femme d'un autre, et » ma découverte, au lieu de me donner le bonheur, » ne fait qu'augmenter mon désespoir ! .. Je sais bien » qu'à présent, votre père me confierai la direction » du Jardin botanique; mais je n'ai pas le courage » d'assister à votre mariage avec M. Buziquet... Je » pars, Louise, mais mon âme reste près de vous. Je » n'emporte qu'un trésor, ce sont les roses artificielles » que vous m'avez données sous le grand marron-

» nier... Ah ! comme nous étions heureux ce jour-là !
» Aujourd'hui, je suis si triste que je me sens mourir
» de douleur !... Adieu ! Mademoiselle Louise.
» Adieu pour jamais ! » (Pleurant.) Bernard !... Bernard !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BERNARD, un petit paquet au bout d'un bâton posé sur l'épaule. Il s'arrête au fond du théâtre, et envoie un adieu muet à Louise.

LOUISE, l'apercevant (joyeusement)

Lui !

BERNARD

Pardonnez-moi, Mlle Louise : mais il m'a été impossible d'aller plus loin, sans vous revoir une fois encore, et sans vous dire un dernier adieu.

BARNEVILLE

Allons ! jette ton paquet, et embrasse ma fille !

BERNARD, il laisse tomber derrière lui son paquet et son bâton

Mlle Louise ?

BARNEVILLE

Je te la donne !

ERNARD

Mais M. Buziquet ?...

SCÈNE XVIII

Les mêmes, DOROTHÉE, PLACIDE, entrant par la gauche, se donnant le bras.

DOROTHÉE

Il est mon époux !

BERNARD

Et Gilbert?

SUZETTE, prenant le bras de Gilbert

J' sommes sa petite femme !

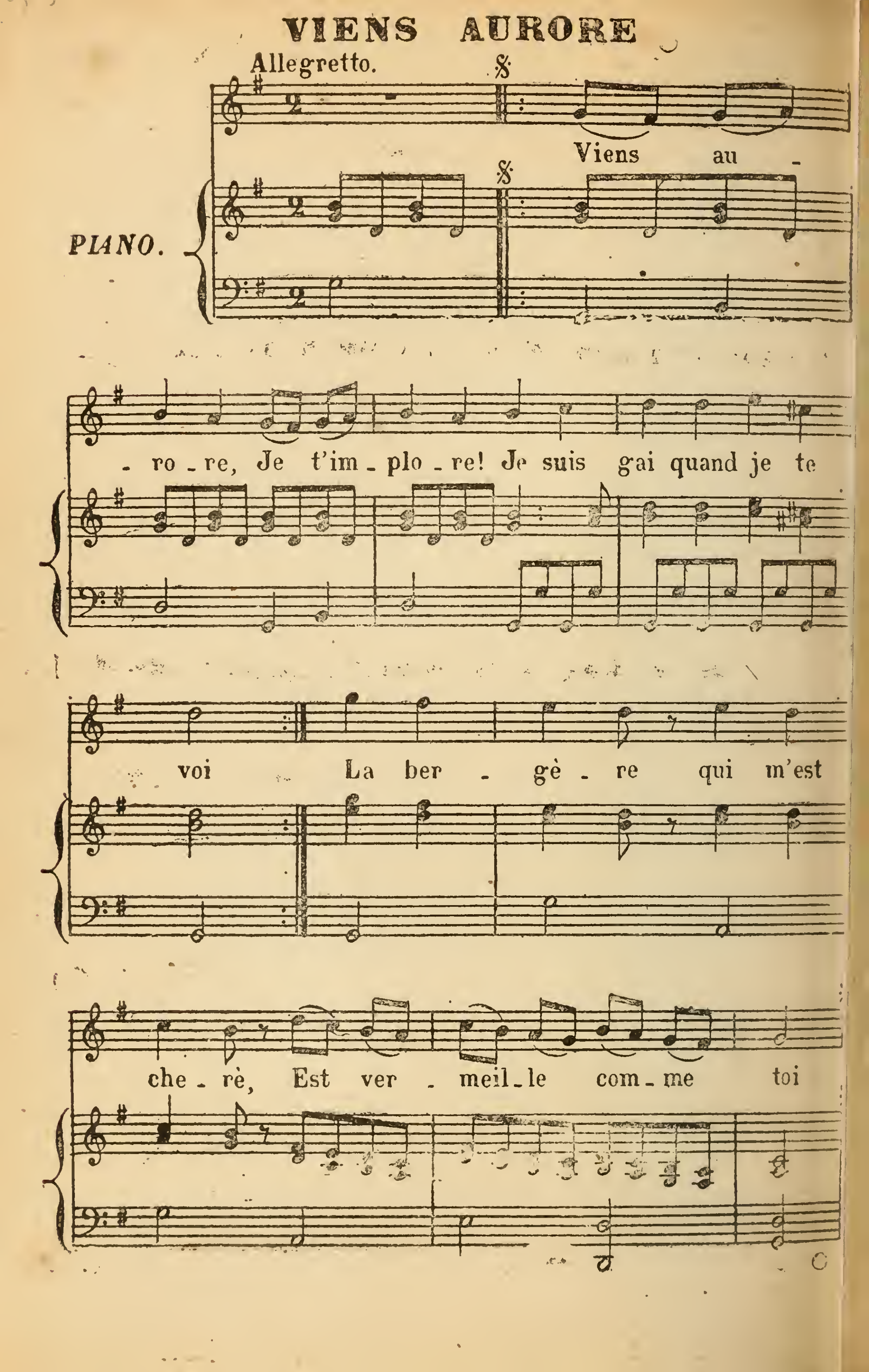
BERNARD

Ah ! ma chère Louise, voilà le plus beau jour de ma vie. (Il embrasse la main de Louise.)

BARNEVILLE, au milieu du théâtre

Le secret des familles végétales est découvert : les plantes du jardin de Trianon sont classées ; ma sœur a trouvé un mari ; ma fille épouse celui qu'elle aime, et Gilbert épouse Suzette !... Allons ! je pourrai aller à Suresnes, pêcher le goujon. (Il fait le geste de jeter la ligne.)

RIDEAU


VIENS AURORE
Allegretto.
PIANO.
Viens au - ro - re, Je t'im - plo - re! Je suis gai quand je te voi
La ber - gè - re qui m'est che - rè, Est ver - meil - le com - me toi

MISS TÉLÉGRAPH

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre des Menus-Plaisirs, le 20 avril 1889

PERSONNAGES

SAMUEL MORSE...........		MM. Ch. Hussy.
ATKINSON	Sénateurs.	Declercq.
JOHN HALIFAX	Sénateurs.	Munier.
ATHANASE	Sénateurs.	Vavasseur.
CYRUS GRIFT	Sénateurs.	Will
COLLINS	Sénateurs.	Verlac.
WILKES	Sénateurs.	Froment.
MAC LEAD, chef des huissiers du Sénat		Sanssini.
UN JOURNALISTE.		Picard.
UN HUISSIER...............		Berthier.
Madame ELLSWORTH......		Mmes Eugénie Petit
JENNY ELLSWORTH (*Miss Télégraph*)...........		Savelli.
SÉNATEURS.		

L'action se passe à Washington (États-Unis) *en 1843*.

***

Une anecdote relative au vote, par le Congrès des Etats-Unis, de la loi accordant à Samuel Morse la concession d'une ligne d'essai de télégraphie électrique, est le sujet de la comédie de *Miss Telegraph*.

Dans les *Merveilles de la Science* (1) j'ai raconté, en les termes suivants, ce curieux fait historique.

« L'année 1843 fut mémorable pour Samuel Morse. Ce fut alors qu'il vit sa persévérance couronnée de succès. Par une décision du 3 mars 1843, le Sénat des Etats-Unis lui accorda une somme de 30,000 dollars (150,000 francs) pour l'essai d'une ligne de télégraphie électrique de Washington à Baltimore. Mais cette solution, depuis longtemps attendue, ne fut obtenue que par miracle, et dans les conditions singulières que nous allons raconter.

» Les États-Unis avait accordé à Samuel Morse l'allocation de 30,000 dollars qu'il sollicitait depuis bien des années; mais l'exécution de l'acte du Congrès était impossible, sans la ratification du Sénat. Or, pendant tout l'hiver de 1843, Samuel Morse avait vainement pressé les membres du Sénat de se prononcer. Toutes ses sollicitations étaient restées inutiles, et bien que ce vote lui eût été solennellement promis par un grand nombre de membres du Sénat, la session était au moment de se terminer sans qu'aucune décision eût été prise. C'était la ruine de notre inventeur, car il était à bout de ressources et de courage.

---

(1) *Les Merveilles de la Science*, tome II. *Le Télégraphe électrique*, pages 109-111.

« Le jour fixé pour la clôture de la session était arrivé et la séance touchait à son terme, sans que l'on eût songé à mettre sur le tapis l'allocation sollicitée par le professeur Morse. Ce dernier quitta donc la séance, et rentra à son hôtel, pour se coucher. Il voulait quitter Washington le jour suivant, et retourner chez lui, sans poursuivre davantage un but qui semblait toujours fuir au moment d'être atteint. En entrant dans le salon de l'hôtel, il demande qu'on lui prépare sa note, parce qu'il veut quitter dès le lendemain, Washington. Et comme le maître d'hôtel manifestait sa surprise et son regret de ce départ :

« Si je restais un jour de plus à Washington, dit Morse, je n'aurais pas le moyen d'y payer mes modestes dépenses; je suis littéralement à bout de ressources.

— Rien n'est pourtant désespéré, répondit le maître d'hôtel, au sujet de l'allocation de 30,000 dollars que vous attendez. La Chambre des représentants ne l'a-t-elle pas votée ?

— Je le sais ; mais il faut que ce vote soit ratifié par le Sénat. Or, la session ne devant plus durer que deux jours, et la haute assemblée ayant cent quarante-trois *bills* à examiner avant d'arriver à celui qui me concerne, je crois que je puis faire mes paquets.

— Ce sera pour l'année prochaine, dit philosophiquement le maître d'hôtel. »

Le professeur, sans rien répondre, fit un geste de découragement.

Cette conversation avait été entendue par une jeune fille, qui traversait le salon de l'hôtel.

« Courage, Monsieur, dit-elle au savant, je vous protégerai. »

— Vous, mon enfant !

— Oui, moi ; je suis miss Ellsworth, la fille du directeur du bureau des brevets.

— En effet, je connais votre père.

— Si vous le connaissez, vous devez savoir que nous recevons à la maison beaucoup de sénateurs.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je verrai ces messieurs, je leur dirai : « Siégez jour et nuit, s'il le faut, mais ne vous séparez pas avant d'avoir accordé au professeur Morse les 30,000 dollars dont il a besoin pour doter le pays d'une découverte qui fera le pendant de celle de Fulton. »

— Merci, mademoiselle ; mais je crains bien que tous vos efforts ne soient inutiles.

— Ne me découragez pas, et promettez-moi de ne pas quitter Washington avant après-demain matin. Vous savez, ce que femme veut. . les sénateurs doivent le vouloir aussi.

— Soit, je resterai. »

« Aussitôt, miss Ellsworth se met en campagne, et elle fait si bien que le Sénat consent à retarder la session d'un jour, pour s'occuper de la ratification du vote du Congrès relatif aux expériences de télégraphie électrique.

« Le surlendemain, miss Ellsworth prenait le chemin de l'hôtel de Samuel Morse, et montant quatre à quatre les marches de l'escalier, elle s'élançait dans la chambre du professeur, tout surpris d'une visite aussi matinale :

« Le vote de votre bill a été ratifié, s'écrie-t-elle, cette nuit à quatre heures, quelques minutes avant la clôture de la session. Nos pères conscrits dormaient bien un peu ; mais j'étais là, dans une tribune

rappelant d'un tel regard la promesse qu'ils m'avaient faite, qu' aucun d'eux n'a osé aller se coucher avant de l'avoir accomplie. Du reste, voici le *Globe officiel* de ce matin; lisez : »

Le professeur Morse saisit la main de la jeune fille, et y déposa un baiser respectueux. Une larme tomba sur les doigts de miss Ellsworth : c'était le remerciement de l'âme attendrie de l'inventeur.

« En exécution de cette décision du Congrès, le gouvernement américain adopta l'appareil télégraphique de Morse, qui s'occupa aussitôt d'établir une igne télégraphique de Washington à Baltimore.

« Le télégraphe électrique devait bientôt se répandre de là, dans le monde entier. »

***

MISS TÉLÉGRAPH

Le théâtre représente la buvette du Sénat de Washington. — Un comptoir au fond. — A droite, un casier à clefs. — Un appareil télégraphique Morse, au premier plan, à droite. — A gauche, une grande porte à deux vantaux, donnant dans la salle du Sénat, avec cette inscription : SÉNAT. — A droite, une porte, avec l'inscription : « VESTIAIRE » — Sièges, bancs. — Une fenêtre à droite, et près de la fenêtre, un dressoir. — A gauche, une table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme ELLSWORTH, MISS JENNY

Au lever du rideau, Mme Ellsworth est assise au comptoir ; Miss Jenny est debout devant le dressoir, essuyant des verres, et allant, de temps en temps, regarder par la fenêtre.

Mme ELLSWORTH

8 et 7 font 15, et 7, 22, et 9, 31... (à Miss Jenny.) Quand tu auras fini, ma fille, de mettre en ordre ce dressoir, tu viendras ici. J'ai besoin de toi.

JENNY, tenant à la main un verre, qu'elle essuie, et s'approchant de la fenêtre, pour mieux regarder...

Oui, oui, ma mère...

Mme ELLSWORTH

8 et 7 font 15, et 6, 21, et 9, 30, et 8, 38... (à Miss Jenny.) Eh bien ! as-tu fini d'arranger ce dressoir ?

JENNY, *regardant toujours à la cantonade*

Oui, ... oui, ma mère...

Mme ELLSWORTH

Mais, qu'est-ce que tu fais donc à cette fenêtre ?... Ah ! tu regardes dans la chambre de M. Samuel Morse, qui est en face.

JENNY

Oui... oui, ma mère... Et je vois M. Samuel Morse aller et venir dans sa chambre. (*Mettant la main sur ses yeux pour mieux regarder.*) Il me semble qu'il fait sa malle !... Aurait-il le projet de partir, de nous quitter ?

Mme ELLSWORTH

Je n'en sais rien, il ne m'a rien dit. Nous pourrons le lui demander quand il descendra... Mais au nom du ciel, quitte cette fenêtre, et viens ici. J'ai besoin de toi, je te le répète.

JENNY, *allant à sa mère*

Voilà, voilà, ma mère, je suis à vous.

Mme ELLSWORTH

C'est aujourd'hui samedi, et c'est le dernier jour de la session du Sénat. Nous avons à faire les comptes de nos clients pour la semaine... Quand on tient, tout à la fois, la buvette du Sénat et un hôtel meublé en face du Palais du Sénat, on a fort à faire, et on ne doit pas perdre une minute. Heureusement, ton père, feu Ellsworth .. Dieu veuille avoir son âme .. m'a donné des habitudes d'ordre et de ponctualité, dont je reconnais maintenant tout le prix... Ainsi, ma fille,

à nos comptes. Ecris les notes que je vais te dicter. (Elle prend son livre.) M. Atkinson, sénateur. Qu'est-ce qu'il a sur son compte, le sénateur Atkinson ? Sa table, son logement, bon !... Et puis le vin... Ah ! c'est que le sénateur Atkinson est un grand consommateur de liquides.

JENNY

Oui, il s'occupe beaucoup de la question des vins, et il aime à se pénétrer de son sujet.

Mme ELLSWORTH

Il en est toujours rempli... Voyons sa note de la semaine : 25 bouteilles de Bordeaux Château-Yquem —; 15 bouteilles de champagne Moët —; 40 bouteilles de porter et stout : Total, pour la semaine : 60 dollars. C'est assez joli !... (Elle donne un papier à sa fille.) Voilà la note de M. Atkinson... Maintenant, le sénateur Athanase.

JENNY

Ah ! celui-ci ne boit que de l'eau : son compte sera bientôt fait.

Mme ELLSWORTH

Oui ; je ne vois que des journées de calèches ; car il est malade, et ne sort guère à pied. Voilà sa note. (Elle donne un papier à Miss Jenny.) Passons au sénateur Wilkes.

JENNY

La note ne sera pas longue. M. Wilkes ne se nourrit que de radis.

Mme ELLSWORTH

C'est un radical. (Donnant un papier à Miss Jenny. M. Collins. Encore un petit compte. M. Collins a le tempérament sanguin ; il est colère, emporté. Sa dépense est à la salle d'armes, plutôt qu'à l'hôtel; il ne prend que des boissons glacées. Voici sa note. (Elle donne un papier à Miss Jenny.) Le sénateur Halifax.

JENNY

Ce n'est pas la peine de faire sa note : il ne paye jamais.

Mme ELLSWORTH, lui donnant un papier

Tu la lui remettras tout de même... M. Samuel Morse. Son compte, cette semaine, est bien modeste : 15 dollars. Le voilà. (Elle remet un papier à Miss Jenny.) Eh bien : ma chère fille, il me semble que ta main tremble, en prenant ce papier. Tu ne peux cacher ton émotion, au seul nom de M. Samuel Morse. (Elle quitte le comptoir, et va au milieu du théâtre, avec sa fille, dont elle a pris la main.) Et pourquoi, mon enfant, rougir et trembler ?... Tu aimes ce jeune homme, tu n'a pas à t'en cacher. Il n'y a qu'une voix, ici pour proclamer son mérite. Peintre, et peintre distingué, professeur de dessin à l'Athénée de New-York, il a jeté son crayon et ses pinceaux, pour s'adonner aux études de la mécanique et de la physique, vers lesquelles ses goûts l'entraînaient, et il a fait une invention, le télégraphe électrique, qui ajoutera à l'honneur de l'Amérique, comme l'invention de Fulton a ajouté à la gloire de sa patrie.

JENNY

Oh ! oui, ma mère, l'invention du télégraphe électrique illustrera M. Samuel Morse, et sa renommée traversera les siècles. Mais, ce qu'on ne saura jamais, et ce que je sais, moi, la confidente de ses pensées, le témoin de ses travaux, c'est l'ardeur qu'il a mise à réaliser sa découverte, à la perfectionner, à l'appliquer à l'usage public. Non, personne ne connaîtra jamais son courage au travail, la noblesse de son caractère et les vertus de sa vie !...

Mme ELLSWORTH

Comme tu t'animes, ma chère Jenny, en parlant de M. Samuel Morse. Tu mérites bien le surnom que t'ont donné nos amis.

JENNY

Oui, on m'appelle *Miss Télégraph*, parce que je vante sans cesse l'invention et l'inventeur du télégraphe électrique ; parce que je prône en tous lieux cette admirable découverte ; parce que je déclare qu'aucune autre ne saurait honorer davantage l'humanité... Mes amis peuvent railler mon enthousiasme, mon exaltation sur ce point. Laissons-les dire. L'avenir prouvera si mes prévisions étaient justes, si mon enthousiasme était légitime... En attendant, je n'épargnerai rien pour seconder M. Samuel Morse dans sa noble entreprise.

Mme ELLSWORTH

D'autant plus que votre mariage dépend de sa réussite... Mais, plus un mot, le voici.

SCÈNE II

Mme ELLSWORTH, JENNY, SAMUEL MORSE

Mme ELLSWORTH

Nous nous occupions de vous, M. Samuel Morse.

SAMUEL MORSE

Vous faisiez ma note de la semaine?

JENNY

Justement, et la voici.

SAMUEL MORSE, il jette un regard anxieux sur la note

Quinze dollars ! (Il ouvre son porte-monnaie avec inquiétude.) Dieu soit loué ! j'ai la somme !... Voilà quinze dollars. (Il remet l'argent à Mme Ellsworth.) Et maintenant, Madame, prenez ceci. (Il lui présente une clef.)

JENNY

La clef de votre chambre ! Vous voulez partir ?... En effet, je vous voyais d'ici, tout à l'heure, faire votre malle... Mais, pourquoi ce départ ?

Mme ELLSWORTH, à Samuel Morse

Gardez cette clef, je vous prie, et restez chez nous tant qu'il vous plaira. Dans les termes où nous sommes (Elle regarde sa fille,) puis-je m'inquiéter de quelques jours de crédit, pour votre table et votre logement ? Restez chez moi, M. Morse, restez, je vous en supplie. Je suis certaine que le succès ne

peut manquer de couronner bientôt votre courage et vos efforts.

SAMUEL MORSE

Voyez, Mme Ellsworth (Il ouvre son porte-monnaie, et lui montre, en le renversant, qu'il est vide.) l'état de mes finances. Si je restais un jour de plus à Washington, je ne pourrais acquitter mes dépenses dans votre hôtel. Je suis touché de votre offre généreuse, mais je suis décidé à n'en pas profiter; car j'ai eu, toute ma vie, la sainte horreur des dettes.

JENNY

Cependant, si je ne me trompe, le Congrès des Etats-Unis, vous a accordé trente mille dollars, pour établir, de Washington à Baltimore, une ligne d'essai de votre télégraphe électrique ?

SAMUEL MORSE

Oui, après six ans d'expériences, de démarches, d'examens, de rapports, de commissions de toute espèce, le Congrès des Etats-Unis a voté cette somme; mais le Sénat n'a pas encore ratifié le vote du Congrès. Depuis six mois, je passe mon temps à solliciter les sénateurs les plus influents, pour obtenir le bill qui ratifiera les décisions du Congrès; mais, je n'ai obtenu jusqu'ici, que des promesses. C'est aujourd'hui le dernier jour de la session du Sénat; dans quelques heures, elle sera close, et je ne puis me flatter que le Sénat votera la loi que je sollicite... Vous voyez donc Mme Ellsworth (Il lui prend la main,) vous voyez donc, chère miss Jenny (Il lui prend la main,) qu'il faut que je quitte Washington aujourd'hui même. Je suis à bout de ressources et de courage.

Mme ELLSWORTH

Il ne faut pas vous désespérer à ce point, M. Morse. Il vous reste un jour; c'est quelque chose, quand on sait mettre le temps à profit. Nous allons, d'ailleurs, savoir toute de suite, les intentions du Sénat au sujet de votre loi ; car voici le chef des huissiers, M. Mac Lead, qui nous mettra au courant.

SCÈNE III

Mme ELLSWORTH, MISS JENNY, SAMUEL MORSE, MAC LEAD. (Mac Lead traverse la scène, l'air grave et important, ayant sous le bras un énorme paquet de papiers.)

Mme ELLSWORTH

Comme vous passez fier, M. le chef des huissiers ! La séance n'est pas encore commencée. Ne nous ferez-vous pas l'honneur, à M. Morse et à moi, d'accepter un verre de bonne India pale ale, toute fraîche arrivée ? Vous devez avoir besoin d'un peu de calme et de repos, après une session aussi chargée.

MAC LEAD

Vous êtes, comme toujours, aimable et bonne, Mme Ellsworth, et il est impossible de résister à votre politesse et à vos flatteuses paroles. (Ils s'asseyent tous les trois à la table, à gauche, Mme Ellsworth verse de la bière dans les trois verres.) Nous sommes, en effet, accablés de besogne. Dix commissions ont passé la nuit dans les bureaux, et tous les huissiers sont sur les dents. Je ne sais comment le Sénat arrivera à terminer tout ce qu'il se

propose de faire aujourd'hui... Deux minutes de repos ne sont pas de trop, je vous assure... surtout en si bonne et si aimable compagnie... A votre santé, Mme Ellsworth..., à la vôtre, M. Samuel Morse !

(Ils boivent.)

Mme ELLSWORTH

Vous dites que le Sénat a pour aujourd'hui une séance très chargée? Et M. Samuel Morse qui espérait que le bill qui le concerne, serait voté aujourd'hui, avant la clôture de la session !

MAC LEAD

Aujourd'hui ? Vous voulez rire ! Regardez la masse de rapports et de projets de loi que je vais porter sur le bureau du président. (Il montre les papiers qu'il a déposés sur la table.) Il y a, pour cette séance de clôture, douze rapports à lire, et douze bills à voter, à la suite de ces rapports. C'est donc folie de croire que la loi qui intéresse M. Samuel Morse, sera votée aujourd'hui. C'est un malheur pour vous, M. Morse, et je vous assure que je le regrette autant que vos amis... Mais, permettez que je vous quitte, belle dame ! (Il baise la main de Mme Ellsworth.) Je vais où le devoir m'appelle ! (Il reprend ses papiers, et sort par la gauche.)

(On entend à la cantonade : « Mistress Ellsworth ! mistress Ellsworth ! »

JENNY, allant à la fenêtre, et regardant

Ma mère, c'est une lettre !

Mme ELLSWORTH

C'est bien !... Je vais où le facteur m'appelle.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

SAMUEL MORSE, JENNY

SAMUEL MORSE

Vous l'avez entendu, mademoiselle. Il y a, pour cette séance de clôture, douze rapports à lire et douze bills à voter. Il est donc impossible que la loi qui me concerne soit présentée... Ainsi, plus d'espoir ; je n'ai plus qu'à partir... Recevez mes adieux !

JENNY

Et où allez-vous, M. Morse ?

SAMUEL MORSE

Je vais rejoindre ma vieille mère, dans notre pauvre village de Dixbury. Je vais rentrer dans notre petite maison des champs, au bord de la Delavarre. Je reprendrai mes pinceaux. La science ne veut pas de moi, mais il me reste la nature. Avec mon ancien métier de peintre, nous vivrons, ma mère et moi, et je tâcherai d'oublier les tristesses et les déceptions de ma vie.

JENNY, tombant sur une chaise

Ah ! votre départ me brise le cœur !

SAMUEL MORSE, se mettant à genoux près d'elle

Et moi, chère Jenny, croyez-vous que je résisterai longtemps au chagrin de vous avoir perdue ? La vie ne me sera plus qu'un insupportable fardeau, puisque

je suis condamné à la passer loin de vous .. de vous, qui, pendant quatre années, avez été mon guide et mon soutien ; de vous, qui n'avez cessé d'encourager par vos bonnes paroles, de dissiper, par votre doux sourire, mes impatiences et mes tristesses : de vous, dont les conseils et la tendresse, ont si bien dirigé mes pas dans la voie difficile où je suis engagé ; de vous, enfin, qui avez été, véritablement, l'ange gardien du pauvre travailleur !

JENNY, se levant et faisant relever Samuel Morse

Oui. « *Miss Télégraph* », comme on m'appelle, a rempli près de vous, une mission bien douce à son cœur. Elle comprenait et votre génie et vos souffrances, et elle aurait donné sa vie pour assurer votre victoire. Mais le succès n'a guère couronné ses efforts, puisque vous voilà vaincu, désespéré, abandonné de tous, n'emportant d'ici que des regrets, et pas une espérance.

SAMUEL MORSE

Une espérance !... Il m'en reste une encore, mais elle est bien incertaine. Vous connaissez ce généreux et intelligent citoyen de New-York, dont l'appui moral et le secours est acquis à tout homme et à toute cause qui lui apparaît avec le caractère d'une utilité générale.. ?

JENNY

M. Peabody ?

SAMUEL MORSE

J'ai chargé un de mes amis de New-York de lui recommander ma découverte, et de solliciter son concours.

Mais, je ne sais pourquoi, je n'ai aucune nouvelle de la demande que mon ami a dû adresser à notre Mécène américain.

SCÈNE V

JENNY, SAMUEL MORSE, Mme ELLSWORTH

Mme ELLSWORTH, apportant une lettre

La lettre était pour vous, M. Morse.

(Elle lui remet la lettre.)

SAMUEL MORSE, prenant la lettre

Ah ! donnez, donnez vite ! (A Jenny.) C'est la réponse que j'attendais de mon ami de New-York.

(Il parcourt la lettre rapidement.)

JENNY, anxieuse

Eh bien ?...

SAMUEL MORSE, jetant la lettre

C'est le dernier coup ! M. Peabody est en Europe, et pour six mois encore ! Allons, tout est bien perdu ! Il faut partir ! (A Mme Ellsworth.) J'ai déjà fait mes adieux à ma chère Jenny; il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous, mistress Ellsworth. Je vais prendre tout de suite le bateau à vapeur, qui me conduira dans deux heures à Stilton. . Vous savez que Stilton est la station à laquelle aboutit le fil conducteur du télégraphe électrique qui sert à mes essais, depuis cinq ou six ans, et que j'ai installé ici, aux portes du

Sénat. De Stilton, je gagnerai, à pied, mon pauvre village de Dixbury.

JENNY

Je suppose, M. Morse, que vous ferez un certain séjour à Stilton, dans cette station télégraphique où vous avez passé tant d'heures de travail et de recueillement ?

SAMUEL MORSE

Travail et recueillement qui devaient aboutir à une déception bien cruelle, miss Jenny... Mais mon séjour à la station de Stilton ne sera pas long, je vous assure. Le temps de démonter tous mes appareils, et de les jeter à la rivière, pour n'avoir plus même le souvenir de tant d'espérances perdues !

(Il sort.)

SCÈNE VI

Mme ELLSWORTH, Miss JENNY

JENNY

Jeter ses appareils à la rivière ! Est-ce bien possible ? Et peut-on désespérer ainsi de soi-même ?

Mme ELLSWORTH

Je ne vois pas ce que pourrait attendre notre pauvre ami. On vient de nous dire que le Sénat a aujourd'hui douze rapports à écouter et douze lois à voter, avant de pouvoir s'occuper de lui.

JENNY

Ne pourrait-on essayer d'amener le Sénat à voter la loi, malgré les douze rapports qui la précèdent ?

Mme ELLSWORTH

On peut essayer. Tout est permis dans la situation désespérée où nous nous trouvons... Mais que faire ? que tenter ?

JENNY, *pensive*

Si l'on pouvait supprimer, écarter, les douze rapports ?...

Mme ELLSWORTH

Sans doute : mais comment supprimer, comment écarter, les douze rapports ?

JENNY, *gaiement*

En écartant les douze rapporteurs !

Mme ELLSWORTH

C'est facile à dire, mais moins facile à exécuter... Cependant, que risquons-nous ?... Bah ! tentons l'aventure !.. Voici justement le sénateur John Halifax, l'un des douze rapporteurs Je vais commencer par lui.

SCÈNE VII

Les mêmes, JOHN HALIFAX

Mme ELLSWORTH

Vous voilà, M. Halifax ! Voulez-vous, en passant, prendre votre note de la semaine ?

HALIFAX, embarrassé

Ma note ?.. Je la prendrai, si vous le voulez bien, au sortir de la séance... J'ai un rapport à lire.

Mme ELLSWORTH, à part

C'est ce que nous allons voir. (Haut.) Je ne crois pas que vous ayez le temps de lire votre rapport, M. Halifax ; car, en ce moment, on fait une saisie chez vous.

HALIFAX, surpris

Une saisie chez moi ?

Mme ELLSWORTH

Tout à l'heure, il est venu ici un huissier, porteur d'un arrêt de saisie. Il voulait vous le communiquer ; mais, ne vous ayant pas rencontré, il a annoncé qu'il se rendait à votre domicile, pour y opérer la saisie de vos meubles et valeurs.

HALIFAX

Mais cet husssier est un ignare, un homme étranger aux premiers éléments de sa profession ! Ne sait-il pas qu'en ma qualité de Sénateur, je suis inviolable et insaisissable ?

MISS JENNY

Assurément vous êtes inviolable et insaisissable, M. Halifax ; mais, demain la session sera close, et vous serez alors parfaitement violable et saisissable. L'huissier considère, sans doute, la session comme déjà close. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en ce moment, il instrumente à votre domicile.

Mme ELLSWORTH

Le plus simple, M. Halifax, serait de courir chez vous tout de suite, et d'expliquer sa méprise à ce malencontreux officier public.

HALIFAX

Courir chez moi, c'est bientôt dit. Mais je demeure de l'autre côté de la rivière, sur la grande côte. Il faut quatre heures. pour aller et venir. Et mon rapport, que j'ai à lire au Sénat ?...

Mme ELLSWORTH

Comme vous voudrez, M. Halifax... Restez, et lisez votre rapport ; mais, pendant ce temps, on saisira vos meubles.

HALIFAX

Vous avez raison, ma chère madame Ellsworth. Je vous remercie de votre bon avis, et je cours chez moi. (Il sort, en courant.)

SCÈNE VIII

JENNY, Mme ELLSWORTH, QUATRE SÉNATEURS dont ATKINSON. (Les quatre sénateurs sont heurtés, en entrant par le fond, par Halifax, qui sort en courant.)

ATKINSON

Peste, soit du collègue ! Qu'a-t-il donc à courir ainsi, comme un fou ?

Mme ELLSWORTH

Quelque affaire pressée... Mais, vous êtes en avance, Messieurs, la séance n'est pas encore ouverte.

ATKINSON

Non, mais nous avons, chacun, un rapport à lire. Nous allons entrer dans la salle des séances, pour nous concerter un peu.

Mme ELLSWORTH

On se concerte aussi bien à la buvette que sur les bancs de la Chambre... Prenez donc, Messieurs, la peine de vous asseoir. Et si je l'osais, je vous prierais de déguster, en attendant l'ouverture de la séance, une liqueur tout à fait hors ligne, un produit nouveau, que je viens de recevoir... du vin d'oranges... de la Californie !...

ATKINSON

Du vin d'oranges ?..

Mme ELLSWORTH

De la Californie !... Un amateur comme vous, M. Atkinson, se doit à lui-même d'apprécier, de déguster au plus tôt, cette nouvelle production du sol américain.

ATKINSON, *aux trois Sénateurs*

Que dites-vous de cela, collègues ?... Si, pour prendre des forces, nous goûtions un peu à ce vin d'oranges... de la Californie ?... Est-ce accepté ?

LES TROIS SÉNATEURS

C'est accepté !

Mme ELLSWORTH

Mais, on ne peut guère déguster un vin d'extra, sans l'accompagner de quelques victuailles. J'ai envie de vous faire servir une bonne viande froide, escortée d'un pâté d'alouettes, qui m'arrive tout chaud de la pâtisserie de John Balmette.

ATKINSON

L'idée est bonne, madame Ellsworth, mais, nous serions mal ici ; faites-nous servir ce lunch dans votre petite salle.

Mme ELLSWORTH

Rien de plus facile.

ATKINSON

Et pour ne pas être dérangés pendant notre dégustation, nous nous enfermerons à double tour... quand vous nous aurez servis, bien entendu.

Mme ELLSWORTH

Entrez donc, Messieurs, on va s'occuper de vous.
(Les quatre sénateurs sortent par la gauche, premier plan.)

Mme ELLSWORTH, rapidement, à Jenny

Donne-moi les carafes du vin d'oranges. (Jenny porte les carafes; Mme Ellsworth vide la moitié du contenu de chacune, et remplace le liquide vidé par de l'eau-de-vie.)

MISS JENNY

Que faites-vous, ma mère ?

Mme ELLSWORTH

J'ajoute au vin d'oranges de la Californie, une forte dose d'eau-de-vie, premier choix. Tu vas porter aux quatre gentlemen le flacon de vin d'oranges ainsi corsé, et, sois tranquille, voilà quatre rapporteurs qui ne rapporteront pas. (Jenny place le flacon sur un plateau et sort par la gauche, premier plan.) (Montrant la gauche.) Quatre ici, un de parti ; ça nous fait déjà cinq !

SCÈNE IX

LES MÊMES, puis un DOMESTIQUE (à la cantonade.)

Mme ELLSWORTH

Qu'est-ce que c'est, William ?

VOIX, (à la cantonade)

Une lettre.

JENNY, rentrant par la gauche, sans le plateau

Dieu veuille que ma mère réussisse dans son projet.

Mme ELLSWORTH, à Jenny, lui remettant la lettre

Veux-tu lire, Jenny?

JENNY, prend la lettre et l'ouvre

C'est le sénateur Athanase qui t'écrit. Il ne se sent pas très bien, le sénateur Athanase; et comme il voudrait assister à la séance, il te prie de lui envoyer le docteur espagnol que tu lui as recommandé, et qui ne manque jamais son malade.

Mme ELLSWORTH

Le docteur Sangradino, membre de toutes les académies d'Espagne et du Canada ?... En effet, il ne manque jamais son homme... Tu vas envoyer tout de suite chez lui. Il demeure dans la quatrième rue de la grande avenue. On le priera de passer tout de suite, chez le sénateur Athanase.

JENNY

Bien, ma mère.

Mme ELLSWORTH

En voilà encore un qui ne lira pas son rapport. Il est sûr de son fait, avec le docteur de toutes les Espagnes !... Va vite, Jenny, expédier le docteur Sangradino à l'honorable malade. (Jenny sort par la droite.) (Comptant sur ses doigts.) Et de six !

SCÈNE X

Mme ELLSWORTH, puis le sénateur GRIFT

Mme ELLSWORTH, regardant à gauche

Voilà encore un autre rapporteur, le sénateur Grift. Attention, et jouons serré. Heureusement, je connais son côté faible.

GRIFT, entrant, avec des poses ridicules et prétentieuses

Ah ! quel bonheur pour moi, Mme Ellsworth, de vous trouver seule. Votre charmante fille, l'aimable

Miss Télégraph, comme on l'appelle, n'est donc pas là ?

Mme ELLSWORTH

Non, mais elle va rentrer. Si vous voulez l'attendre, M. Cyrus Grift, vous n'avez qu'à prendre un siège.

(Elle avance un siege, que Grift repousse.

GRIFT

Vous savez bien, ma chère madame Ellsworth, que ce n'est pas ce jeune tendron qui fait battre mon cœur. Il est ailleurs, mon cœur, et pas bien loin. (Il roule des yeux, en regardant Mme Ellsworth.) Vous n'ignorez pas, cruelle, à qui s'adressent mes hommages. Depuis six ans, depuis que vous avez eu le bonheur... (Mouvement de Mme Ellsworth)... je veux dire le malheur... la tristesse... de perdre votre honorable époux, l'excellent M. Ellsworth, je vous ai déclaré mes sentiments ; et ces sentiments n'ont fait que grandir avec votre résistance. Combien de temps refuserez-vous encore de faire le bonheur de celui qui vous aime ? de celui qui voudrait mettre à vos pieds son dévouement et sa fortune ? Depuis longtemps je vous presse de m'accorder la faveur d'un entretien particulier ; mais, je ne sais comment, vous vous dérobez toujours à mes instances.

Mme ELLSWORTH

Un entretien, dites-vous, un entretien particulier, M. Grift ? Mais, c'est un rendez-vous que vous demandez-là, et je n'ai pas l'habitude d'écouter un tel langage.

GRIFT

Entretien, rendez-vous, comme vous l'entendrez,

dame de mes pensées, pourvu qu'il me soit permis de vous dire, sans témoins, combien je vous adore !

Mme ELLSWORTH

Pour un rendez-vous, je vous le répète, M. Grift, jamais ! jamais ! Seulement, je dois être à quatre heures, chez mon amie, mistress Paterson, la femme du banquier, qui loge là-bas, là-bas, tout au bout de la ville. J'ignore si mon amie sera chez elle ; mais, j'y serai certainement, moi, à quatre heures Par conséquent, si vous ne craignez pas de me sacrifier la séance du Sénat...

GRIFT, embarrassé

J'ai à lire, à quatre heures, un rapport...

Mme ELLSWORTH, à part

Je le sais bien !

GRIFT, avec feu

Mais, aurais-je dix rapports, dix commissions, dix audiences de ministres ou d'ambassadeurs, j'abandonnerais tout, pour un regard de vous.

Mme ELLSWORTH

Et vous partez ?

GRIFT

Tout de suite... (A part, au-devant de la scène. Heureux Sénateur, personne ne te résiste !...

(Il sort par le fond, avec des airs ridicules de contentement.)

SCÈNE XI

Mme ELLSWORTH, JENNY, entrant par la gauche

Mme ELLSWORTH

Ah ! te voilà, Jenny. Tu viens d'envoyer le docteur Sangradino chez son nouveau client ?

JENNY

Oui, ma mère; et je suis un peu troublée, parce que, en revenant, j'ai vu dans le vestibule, deux de nos jeunes sénateurs, se disputer, et échanger des propos assez vifs !

Mme ELLSWORTH

Tu les connais?

JENNY

Oui, c'est M. Wilkes et M. Collins.

Mme ELLSWORTH

Précisément, deux de nos rapporteurs... S'ils pouvaient se battre ! Quelle bénédiction du ciel !

SCÈNE XII

Les mêmes, WILKES et COLLINS. (Ils entrent très animés, en se disputant.)

COLLINS, avec chaleur

Je soutiens que c'est faux !...

WILKES

J'affirme que c'est vrai !

COLLINS

Qui a pu vous fournir un aussi absurde renseignement ?

WILKES

Quelqu'un qui vous a vu. Du reste, nous allons en faire juge l'honorable Mme Ellsworth.

Mme ELLSWORTH

De quoi s'agit-il donc, messieurs, et quelle est la cause d'une aussi furieuse dispute?... Vous êtes rouge comme une pivoine, M Wilkes, et vous, M. Collins, pourpre comme un pavot !

WILKES

Vous savez, ma chère madame Ellsworth, que je suis du dernier bien avec Miss Elisa, du théâtre des Délassements plastiques.

Mme ELLSWORTH

Tout le monde sait cela.

WILKES

Eh bien ! j'ai su, de bonne part, qu'on avait vu Miss Elisa sortir, avant-hier, du théâtre des Délassements plastiques, au bras de Monsieur !

COLLINS

Je prétends, moi, que c'est là une calomnie ridicule, et j'en fournirai les preuves.

WILKES, élevant la voix

Fournissez donc, monsieur, fournissez !

Mme ELLSWORTH

Voyons, messieurs, ne vous échauffez pas tant. J'ai précisément une lettre à remettre à chacun de vous, et je pense que tout s'expliquera, grâce à ces deux missives, parfumées à l'ambre et au patchouli. (Elle va prendre dans le casier deux lettres.) Voyons, ne nous trompons pas (à part), c'est-à-dire, trompons nous. (Lisant la suscription de l'une des deux lettres.) « A Monsieur le sénateur Wilkes » donnant la lettre à Collins.) Voilà pour vous, M. Collins.

COLLINS

Merci, aimable dame !

Mme ELLSWORTH, lisant la suscription de l'autre lettre

« A Monsieur le sénateur Collins. » (Elle remet la lettre à M. Wilkes.) Voilà pour vous, M. Wilkes.

WILKES

Mille grâces, Madame Ellsworth. (Wilkes et Collins continuent de se jetter des regards furieux, et sans regarder la suscription de la lettre, ils l'ouvrent, en gardant l'enveloppe à la main.) Voyons, ce qu'on m'écrit !... Ah ! c'est de la charmante Elisa ! (Il lit) : « Mille et un remerciements, mille et un bai-
« sers, mille et une tendresses, pour le magnifique
« collier d'émeraudes que vous m'avez envoyé. Soyez
« persuadé, très cher et très bon, que je n'oublierai
« jamais la matinée du 5 juin dernier. Signé : Elisa,
« étoile de votre cœur. » Un collier d'émeraudes ! Mais je ne lui ai pas envoyé de collier d'émeraudes !...

Et qu'est-ce que c'est que la matinée du 5 juin dernier ? C'était la soirée, que diable ! D'où vient ce fâcheux quiproquo ?

COLLINS, lisant la lettre

C'est de la séduisante Elisa ! Je m'en doutais au parfum du papier... Vite, lisons ! (Il lit.) « Mille et un « remerciements, mille et un baisers, mille et une « tendresses, pour le charmant petit hôtel que vous « m'avez acheté aux portes de la ville. Soyez per- « suadé, très cher et très bon, que je n'oublierai « jamais la soirée du 5 juin dernier. Signé, Elisa « étoile de votre cœur. » Un petit hôtel, aux portes de la ville? Mais, je ne lui ai pas acheté d'hôtel, que je sache. Je lui ai envoyé un collier d'émeraudes. Et que veut-elle dire avec sa soirée du 5 juin dernier ? C'était le matin, je suppose... Quel est ce mystère ? On s'est trompé d'adresse (Regardant l'adresse.) « A monsieur le sénateur Wilkes. » (Stupéfait.) Ah !

WILKES

Il faut qu'on se soit trompé, en me remettant cette lettre, ou que j'aie mal lu l'adresse. (Regardant l'enveloppe.) « A monsieur le sénateur Collins. » (Avec fureur.) Est-il possible ! (A Collins.) Reprenez votre lettre, Monsieur. (Lui donnant la lettre.)

COLLINS

Et vous, Monsieur, reprenez vos pattes de mouche. (Il lui rend sa lettre.)

Mme ELLSWORTH

Eh bien ! messieurs, tout est expliqué, n'est-ce pas ? Vous voilà d'accord !

COLLINS

Oui, madame, nous savons parfaitement à quoi nous en tenir, tous les deux. (A Wilkes.) Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que cette affaire n'en restera pas là.

WILKES

C'est tout à fait mon avis, Monsieur.

COLLINS

Nous allons nous battre, Monsieur.

WILKES

Tout de suite, Monsieur.

COLLINS

Vous avez votre revolver, Monsieur ?

WILKES

Je ne le quitte jamais, Monsieur !

COLLINS

J'ai le mien, Monsieur. Il y a au bout du parc du Sénat, un terrain planté d'arbres, qui fera parfaitement notre affaire. Nous prendrons, en passant, des témoins parmi nos collègues.

WILKES

Et j'aurai le plaisir de vous occire.

COLLINS

C'est ce que nous allons voir.

(Ils sortent, en continuant de se défier des yeux.)

Mme ELLSWORTH, comptant sur ses doigts

Et de neuf... Ils sont tous les deux furieux, et tous les deux maladroits ; ils vont s'estropier, et bonsoir leurs rapports ? Décidément, Dieu sourit à mes desseins.

SCÈNE XIII

Mme ELLSWORTH, Miss JENNY, MAC LEAD

JENNY

Il est deux heures, la séance du Sénat va commencer. (Regardant à droite.) Voilà M. Mac Lead qui va porter les dossiers au président.

MAC LEAD, entrant

Serviteur à la charmante *miss Télégraph*, et à sa mère, plus charmante encore, du moins à mes yeux.

Mme ELLSWORTH

Vous pensez donc toujours à moi, M. le chef des huissiers ?

MAC LEAD

Je ne vous ai pas laissé ignorer les sentiments que je nourris à votre sujet, aimable Mme Ellsworth : et ce n'est pas ma faute si je n'ai pas déjà remplacé auprès de vous, feu votre époux. Mon vœu le plus cher est toujours de vous faire acepter ma main, et d'échanger ma chaîne d'huissier pour celle de l'hymen.

Mme ELLSWORTH

Nous reparlerons de cela plus tard, M. Mac Lead. Il y a pour le moment, une affaire plus urgente.

MAC LEAD

Ah !... j'attendrai, Mme Ellsworth, j'attendrai. La patience et l'amour : voilà ma devise.

JENNY

Mais comme vous êtes chargé, M. Mac Lead. Quels sont donc tous ces papiers ?

MAC LEAD

Ce sont les documents qui accompagnent les trois derniers rapports qui doivent être lus aujourd'hui au Sénat, avant le vote des trois lois à l'appui.

JENNY

Vraiment, monsieur Mac Lead ! De quoi s'agit il donc dans ces paperasses ?

MAC LEAD

Ah ! je n'en sais rien. Je sais seulement qu'ils sont fort lourds à porter. (A Miss Jenny.) Vous seriez bien aimable, *miss Télégraph*, de me les garder, pendant que je vais aller au vestiaire, prendre ma chaîne d'ordonnance.

JENNY

Avec le plus grand plaisir, M. Mac Lead.

Mac Lead entre dans le vestiaire qui est à droite. Aussitôt Mme Ellsworth fait un bond, ferme la porte à clef, et met la clef dans sa poche.

Mme ELLSWORTH, triomphante

Et de douze !...

JENNY

Que faites-vous, ma mère ?

Mme ELLSWORTH

C'est peut-être un peu leste, mais il n'y avait pas d'autre moyen. Dans une heure j'ouvrirai la porte de la prison, et M. Mac Lead me pardonnera, en faveur du motif. Quant à ces papiers, cachons-les dans le buffet, pour les rendre quand il en sera temps. On dira au président du Sénat que l'imprimeur ne les a pas apportés... Je continue à croire que Dieu est avec nous !... Mais la séance du Sénat est commencée, et je brûle de savoir ce qui va advenir, et comment on va s'arranger de l'absence des douze rapporteurs.

JENNY

Nous n'avons qu'à ouvrir la grande porte qui donne accès d'ici dans l'assemblée : nous entendrons parfaitement tout ce qui s'y dira.

Mme ELLSWORTH

Mais, ma fille, c'est tout à fait contraire au règlement.

JENNY

Bah ! les règlements sont faits pour être violés !

(Elle ouvre la porte.) (écoutant.)

Le président donne la parole à M. John Halifax !

Mme ELLSWORTH, *en scène*

La mauvaise paye ?... Il court après son huissier.

JENNY, *écoutant*

Un sénateur répond que M. John Halifax est absent, qu'il s'occupe du projet de loi sur les saisies mobilières... Le président donne la parole à M. John Patterson, — à M. Pierre Karle, — à M. Joseph Alabama, — à Jacques Crenix. Un sénateur répond que ses quatre collègues se sont enfermés, pour rédiger les statuts de la société de tempérance de Washington.

Mme ELLSWORTH, *en scène*

Oui, c'est là, (*montrant la porte du cabinet, où les quatre sénateurs sont occupés à boire,*) qu'ils vident la question..., et les bouteilles...

JENNY, *écoutant*

La parole est au sénateur Athanase ; mais l'honorable M. Athanase écrit qu'il ne pourra se rendre que fort tard à la séance, étant obligé de préparer le projet de loi sur l'exercice de la médecine par les docteurs étrangers... On donne la parole à M. Cyrus Grift ; mais M. Cyrus Grift écrit qu'il prie le Sénat de l'excuser pour aujourd'hui. Il est à l'autre bout de la ville, en train de travailler au projet de loi sur le divorce.

Mme ELLSWORTH, *en scène*

Oui, je crois qu'il s'apprête, en ce moment, à traiter ce sujet.

JENNY, écoutant

La parole est à M. Wilkes et à M. Collins.

Mme ELLSWORTH, en scène

Oui, mais les deux honorables s'étant pris de bec, à propos d'une étoile des Folies plastiques, se battent, en ce moment, au revolver, entre les arbres du parc.

JENNY, écoutant

Il restait trois rapports à lire. Les rapporteurs sont présents. Malheureusement, l'imprimeur n'a pas encore envoyé les pièces relatives à ces trois projets; de façon qu'il faut en renvoyer l'examen à la prochaine législature... Ah ! quel ennui ! Le président ordonne de fermer la porte. Je ne pourrai plus rien entendre. (La porte se ferme.) Enfin, les journalistes et les huissiers nous donneront des nouvelles de la fin de la séance.

SCÈNE XIV

Mme ELLSWORTH, JENNY, UN JOURNALISTE

Mme ELLSWORTH, au journaliste, qui passe rapidement et effaré

C'est le rédacteur du *Petit Courrier de Washington*... M. le journaliste, pourriez-vous me dire si l'on va s'occuper du bill du télégraphe électrique de M. Samuel Morse !

LE JOURNALISTE

Je n'ai pas le temps; je n'ai pas le temps ! Je cours à mon journal; ma copie est attendue.

Mme ELLSWORTH

Tous les mêmes, ces journalistes !... impossible de les saisir ! (A un huissier qui traverse le théâtre.) Mais, voici un huissier qui me donnera des nouvelles. Monsieur l'huissier, pourriez vous me dire ?...

L'HUISSIER

Je n'ai pas le temps, je n'ai pas le temps ! On m'attend dans la salle des Pas-Perdus.

JENNY, le prenant par le bras

Nous ne vous laisserons pas partir que vous ne nous ayez donné des nouvelles.

L'HUISSIER

Parlez vite, alors. Que voulez-vous savoir ?

JENNY

Nous voudrions savoir si on discute le bill de M. Samuel Morse !

L'HUISSIER

Ah ! c'est vous, *miss Télégraph*; vous allez me faire gronder, car je suis attendu, mais je vais vous dire la chose en deux mots... On a commencé la discussion du projet de loi voté par le Congrès en faveur de M. Samuel Morse : mais, un incident inattendu arrête la discussion. Un concurrent de M. Morse a envoyé au Sénat une protestation, dans laquelle il affirme qu'il existe un brevet d'invention du télégraphe électrique antérieur à celui de M. Morse. Il faudrait que M. Morse fût là, pour produire son brevet, et que l'on pût comparer sa dat

à celle du brevet de son adversaire. Mais comme il est absent on va probablement lever la séance... Et maintenant, vous allez me laisser passer, n'est-ce pas ?

(Jenny lâche le bras de l'huissier, qui sort.

Mme ELLSWORTH

Je suis atterrée ! Echouer ainsi, au moment du succès !... M. Samuel Morse est parti, il est déjà bien loin, et nous n'avons aucun moyen de le prévenir de ce qui se passe.

JENNY

Nous avons peut-être un moyen de le prévenir, ma chère mère.

Mme ELLSWORTH

Un moyen ?.. Es-tu folle ?. M. Morse est parti, il y a deux heures, par le bateau à vapeur.

JENNY

Sans doute, M. Morse est parti par le bateau à vapeur, mais il m'a dit qu'il s'arrêterait à Stilton, à cinq heures. Il est cinq heures ; M. Morse est à Stilton.

Mme ELLSWORTH

C'est possible, mais nous n'avons aucun moyen de l'avertir. Nous n'avons pas de messager à lui envoyer. Il faudrait que le messager fût aussi prompt que l'éclair.

JENNY

Un messager aussi prompt que l'éclair, ma chère mère ; mais nous avons cela sous la main. (Montrant l'appareil de télégraphie électrique de Morse.) Il est là, ce

courrier aussi rapide que la pensée. Voilà l'appareil, et M. Morse est à la station où aboutit le fil conducteur.

Mme ELLSWORTH

Mais comment se servir de l'appareil, pour faire savoir à M. Morse ce qui se passe en ce moment ?... Personne ici ne sait manœuvrer le télégraphe électrique, personne ne connaît son mystérieux alphabet.

JENNY

Vous vous trompez, ma mère. Quelqu'un ici connaît le mécanisme de cet appareil et le secret de son alphabet.

Mme ELLSWORTH

Quelqu'un ?.. toi peut-être ?

JENNY

Eh bien! oui, ma mère. Témoin des longs travaux, des patients essais de l'inventeur, je connais les signes de convention qui composent son merveilleux alphabet.

Mme ELLSWORTH

Mais alors, nous sommes sauvées !.. Assieds-toi là, devant l'appareil, et télégraphie à M. Morse, pour lui apprendre ce qui se passe.

(Jenny s'assied devant l'appareil, et frappe des coups sur le transmetteur, pendant que la bande de papier se déroule.)

Mme ELLSWORTH

Qu'as-tu écrit, ma fille ?

JENNY

J'ai écrit : « Etes-vous là » ?... M. Morse m'a répondu, de la station de Stilton, qu'il était prêt à

m'entendre... Laissez-moi continuer (Elle frappe des coups sur le transmetteur.) Je lui demande s'il a son brevet et s'il peut l'apporter ici.

Mme ELLSWORTH

Et que te répond-il ?

JENNY, lisant sur la bande de papier du récepteur

Il me répond qu'il a bien le brevet, mais qu'il lui faudrait deux heures pour l'apporter.

Mme ELLSWORTH

Et que vas-tu lui répondre ?

JENNY

Ce que je vais lui répondre ? Ecoutez, ma mère. . (Elle tape des coups sur le transmetteur.) Prenez un cheval... (Elle tape des coups sur le transmetteur.) Montez à cheval ! Crevez le cheval. (Même jeu.) Mais soyez dans une heure au Sénat, avec votre brevet.

Mme ELLSWORTH

Et sa réponse ?

JENNY, coupant la bande du récepteur, et venant la lire, au milieu du théâtre

Sa réponse, la voici ! « Dans une heure je serai au Sénat, avec mon brevet. »

Mme ELLSWORTH

Allons, que la providence nous aide encore un peu, et tout sera sauvé !... Mais que se passe-t-il donc à l'Assemblée ? Il me semble que la séance est levée ?

Ce serait jouer de malheur, au moment de toucher au but ! (A l'huissier qui traverse le théâtre.) Qu'y a-t-il encore, Monsieur l'huissier ? Je suis dans une inquiétude mortelle.

L'HUISSIER

Ne vous alarmez pas, Madame, la séance n'est que suspendue : elle est suspendue pour une heure. C'est le temps qui est accordé à M. Morse pour produire son brevet. Mais si dans une heure la pièce demandée n'est pas arrivée, la séance sera levée, et définitivement, car l'heure du dîner s'approche, et nos honorables n'ont pas d'oreilles après sept heures du soir. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE XV

HALIFAX, Mme ELLSWORTH, puis ATKINSON et les TROIS SÉNATEURS

HALIFAX, à Mme Ellsworth

Savez-vous, madame, que je suis fort en colère ! J'ai fait quatre lieues de chemin, aller et venir, et je n'ai trouvé à mon domicile aucun huissier occupé à saisir.

Mme ELLSWORTH

Oh ! que je suis désolée, M. Halifax ! c'est une erreur de nom. Il s'agissait de votre collègue, M. Halphax. Un I de plus ou de moins, voilà la cause de l'erreur.



HALIFAX

Bah ! Mme Ellsworth, je suis si heureux d'avoir échappé à ce danger, même imaginaire, que j'oublie de me fâcher.

(Il sort par le fond.) (Bruit à gauche.

Mme ELLSWORTH

Ah ! ce sont ces messieurs !

(A Atkinson, qui vient de rentrer, avec les trois sénateurs.)

Eh bien, M. Atkinson, êtes-vous fâché, ainsi que vos trois collègues, d'avoir manqué la séance du Sénat ?

ATKINSON, un peu gris

Ma foi, le vin d'oranges... de la Californie était si bon, le pâté si chaud, le jambon si frais, que nous ne regrettons rien... Nous n'avons pas lu nos rapports, mais nous avons fait la connaissance d'une liqueur tout à fait hors ligne. Cela diminue nos regrets... Nous lirons nos rapports à la prochaine législature, voilà tout...

JENNY

Alors, messieurs, vous voterez la loi en faveur du télégraphe électrique de M. Morse ?

ATKINSON

Avec enthousiasme, *miss Telegraph*, avec enthousiasme !

(Ils sortent tous les quatre par le fond, Halifax les suit.)

SCÈNE XVI

MISS JENNY, Mme ELLSWORTH, le sénateur ATHANASE

JENNY

Quel est donc le malheureux qui nous arrive ? Je ne le reconnais pas !

(Athanase, entre, pâle et défait ; il s'appuie sur une canne.)

Mme ELLSWORTH

Mais, je ne me trompe pas, c'est le sénateur Athanase.

ATHANASE

Moi même, Mme Ellsworth, moi-même. Vous voyez les prodiges du docteur Sangradino.

Mme ELLSWORTH

C'est le docteur Espagnol qui vous a mis dans cet état ?

ATHANASE

Oui, c'est le docteur Sangradino qui m'a mis dans cet état... qui m'a guéri, comme vous voyez... le docteur Sangradino, membre de toutes les académies d'Espagne et du Canada !... Comme je vous remercie, Madame Ellsworth, de me l'avoir envoyé... Quel homme ! quel médecin ! Il m'a saigné trois fois. (Il fléchit sur ses jambes.) Soutenez-moi ! Il m'a fait prendre six fois de l'émétique... Soutenez moi. (Il fléchit sur ses jambes.) Aussi, voyez comme je suis bien rétabli... Soutenez-moi. (Il fléchit encore.) Je voterai avec enthousiasme pour

votre protégé, Mme Ellsworth, puisque vous m'avez procuré un si bon médecin... Soutenez-moi. (Il fléchit) Je cours prendre une place pour voter. . Soutenez-moi, soutenez-moi toujours !...

(Il sort par la gauche.)

Mme ELLSWORTH, à la cantonade

Huissier, voulez-vous prendre Monsieur ? (A part. Pourvu qu'il puisse arriver jusqu'à son banc !..

SCÈNE XVII

MISS JENNY, Mme ELLSWORTH, le sénateur GRIFT

Mme ELLSWORTH

Au tour de M. Grift, à présent ! Où me cacher ?...

GRIFT, entrant

C'est donc ainsi, Madame, que vous tenez parole à vos amis ? J'ai manqué la séance du Sénat, et vous n'étiez point au rendez-vous !

Mme ELLSWORTH

Croyez-vous donc, M. Grift, que j'aurais été assez imprudente pour m'y trouver!

GRIFT

C'était, je le vois maintenant, trop de fatuité de ma part. Seulement, expliquez-moi, je vous prie, comment au lieu de vous, c'est ma propre femme que j'ai trouvée chez mistress Paterson ?

Mme ELLSWORTH

Je savais que Madame votre épouse devait se rendre, à quatre heures, chez mistress Paterson, et c'est pour vous réconcilier avec elle que je vous ai donné ce prétendu rendez-vous. Excusez, mon cher M. Grift, la légèreté du moyen, en considération de la moralité du but.

GRIFT

Je vous remercie, Mme Ellsworth, je vous remercie ! Le but est complètement atteint !... Nous nous sommes, en effet, ma femme et moi, réconciliés, et pour toujours. Aussi, est-ce avec le plus grand bonheur que je voterai la loi qui concerne votre protégé.

(Il salue Mme Ellsworth, et sort par la gauche.

SCÈNE XVIII

Les mêmes, WILKES et COLLINS, (Wilkes et Collins ont chacun un bras en écharpe et un bandeau sur les yeux. Ils entrent en se donnant la main.)

JENNY

Quels sont ces pauvres éclopés !

WILKES

Deux amis !

COLLINS, d'une voix étranglée

Amis jusqu'à la mort !...

WILKES

Nous nous sommes battus pendant deux heures ; nous avons échangé plus de quarante balles de carabine et de revolver, en nous tenant derrière les arbres... et nous portons les marques de notre courage.

COLLINS

Nous avons renoncé à la perfide Elisa et à ses délassements... plastiques, et nous vivrons dans l'intimité la plus complète, comme deux champions qui ont appris, sur le champ de bataille, à s'estimer et à s'aimer.

WILKES

Oui, nous n'avons tous deux qu'une même pensée; nous verrons tout du même œil.

(Ils mettent chacun la main sur leur œil, couvert d'un bandeau.

COLLINS

Et pour commencer, nous allons voter ensemble la loi télégraphique.

WILKES

Et nous voterons du même bras.

(Ils sortent par la gauche, en élevant le bras.)

SCÈNE XIX

Mme ELLSWORTH. JENNY. SAMUEL MORSE.

(Samuel Morse entre, épuisé, les bottes couvertes de poussière et une cravache à la main.)

SAMUEL MORSE

Enfin, me voilà arrivé ! Mon cheval s'est abattu, en arrivant dans la cour du palais, et je suis exté-

nué, épuisé. Mais (il tend un papier à Mme Ellsworth,) voilà, Madame, le brevet qui coupera court à toute incertitude, quant à la date contestée. Veuillez le faire remettre au président du Sénat, s'il en est temps encore ! (Il tombe sur une chaise.)

JENNY

Oui, grâce à Dieu, l'heure n'est pas encore écoulée ; la séance va être reprise.

Mme ELLSWORTH, donnant le papier à l'huissier

Veuillez, monsieur, allez remettre au président, cette pièce, qui est attendue.

(L'huissier sort par le fond.)

JENNY

Encore une petite infraction au règlement et tout sera fini. (Elle va ouvrir la porte de gauche donnant dans l'Assemblée.) Nous entendrons la fin de la séance, comme nous en avons entendu le commencement.

VOIX DU PRÉSIDENT, à la cantonade

Messieurs les Sénateurs, la loi votée par le Congrès des Etats-Unis, accordant à M. Samuel Morse, une subvention de trente mille dollars, pour construire une ligne d'essai de télégraphie électrique de Washington à Baltimore, est ratifiée par le Sénat. (Hourra et applaudissements.) La loi est votée à l'unanimité. (Nouveaux cris et applaudissements.) La séance est levée.

(La porte se referme.)

SCÈNE XX

TOUT LE MONDE EN SCÈNE, sauf MAC LEAD

ATHANASE, entrant, soutenu par Atkinson et Halifax, à Samuel Morse, en lui serrant les mains

Recevez mes félicitations, mon cher M. Morse.

HALIFAX et GRIFT, en lui serrant la main

Ainsi que les nôtres.

WILKES et COLLINS, même jeu

Sans oublier les deux combattants.

SAMUEL MORSE

Merci, mes amis, merci à tous ! Mais celle qu'il faut remercier surtout, celle qu'il faut féliciter, c'est cette excellente et adroite auxiliaire. (Il serre la main de Mme Ellsworth.) J'ai également à remercier *Miss Telegraph*. Je le ferai en un seul mot. (Prenant la main de Jenny.) Messieurs et amis, *Miss Telegraph* sera Mme Samuel Morse !

Mme ELLSWORTH

Moralité : Ce que femme veut... le Sénat le veut. (On entend frapper des coups à la porte du vestiaire.) Mais quel est ce bruit ? Ah ! mon Dieu !... c'est mon prisonnier que j'oubliais... (Elle court ouvrir la porte, Mac Lead en sort, tout défait.)

MAC LEAD, à Mme Ellsworth

Quelle ridicule comédie vous avez jouée, Madame? Depuis une heure, je suis enfermé dans ce vestiaire, à contempler les habits de cérémonie de messieurs les sénateurs,et à me creuser la tête, pour comprendre ce qui se passe.

Mme ELLSWORTH

Vous avez raison, M. Mac Lead, ma conduite est inqualifiable, et je ne vois qu'un moyen de la faire excuser. (Montrant sa main.) La voilà cette main perfide qui a fait tout le mal ! La voilà cette main traîtresse qui vous a mystifié ! Maintenant elle implore sa grâce ; lui pardonnerez-vous ?

MAC LEAD, baisant la main de Mme Ellsworth

Elle est pardonnée !... Mais, cela ne suffit pas. Madame... l'appétit vient en... embrassant... Si vous voulez que tout soit oublié, accordez-moi cette main charmante, que je vous demande depuis si longtemps, et tous mes vœux seront comblés.

Mme ELLSWORTH, lui tendant la main

Elle est à vous !... (A Miss Jenny.) Tu seras mistress Samuel Morse. (gaiement) et je serai mistress Mac Lead !

SAMUEL MORSE

Les deux noces se feront le même jour, à la buvette du Sénat.

Mme ELLSWORTH

Et nous chanterons au dessert, une chanson avec ce refrain : *Vive le télégraphe électrique* !

TOUS

Vive le télégraphe électrique !

ATHANASE.

Vive le télégraphe... (Il s'affaisse.)

RIDEAU

PARIS. — IMPRIMERIE JULES DELORME, RUE DE PROVENCE, 52.

LE PREMIER VOYAGE AÉRIEN

PIÈCE HISTORIQUE EN UN ACTE

PERSONNAGES

ÉTIENNE MONTGOLFIER (50 ans)..
PILATRE DE ROZIER (25 ans)....
LE MARQUIS D'ARLANDES (25 ans).
COLOMBET, apprenti.....................
LE BARON DE VERSAC (60 ans).....

JOSIANE, nièce de Montgolfier.........
CLOTILDE, fille du baron de Versac....
MICHELINE, vieille servante ....

L'action se passe au château de la Muette, à Paris,
le 21 novembre 1783.

*
* *

Le sujet de cette comédie, c'est le premier voyage aérien accompli dans une montgolfière le 21 novembre 1783, cinq mois après la découverte des ballons. Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes furent les héros de cette courageuse aventure, qui les exposait à mille dangers, en raison de l'existence d'un foyer près d'une frêle enveloppe de toile et de papier.

L'intérêt de cette pièce réside dans la reproduction exacte, au point de vue historique, des caractères des trois personnages mis en scène : Étienne Montgolfier, esprit un peu timide et n'appréciant point suffisamment l'importance de sa découverte des ballons — Pilâtre de Rozier, avec sa témérité, qui devait lui coûter la vie dans sa fatale ascension de Boulogne, le 15 juin 1785 ; — et le marquis d'Arlandes, qui avait obtenu de Louis XVI, la permission de laisser partir le ballon monté par deux voyageurs.

L'extrait suivant de notre ouvrage, *Les Merveilles de la science* (1) prouvera que la pièce que l'on va lire reproduit assez fidèlement, sous une forme parfaitement scénique, ce curieux épisode de l'histoire de l'aérostation.

« Le 21 novembre 1783, à une heure de l'après-midi, en présence du Dauphin et de sa suite, réunis dans les beaux jardins de la Muette, Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes exécutèrent ensemble le premier voyage aérien.

---

1. Tome 2e, *Les Aérostats,* pages 436-440.

« Malgré un vent violent et un ciel orageux, la ma-
chine s'éleva avec rapidité. Arrivés à la hauteur de 1(
mètres, les voyageurs ôtèrent leurs chapeaux, pou
saluer la multitude qui s'agitait au-dessous d'eu:
partagée entre l'admiration et la crainte. L'aérosta
continua de s'élever majestueusement, et bientôt il r
fut plus possible de distinguer les nouveaux Argonau
tes. On le vit longer l'île des Cygnes, et filer audessu
de la Seine, jusqu'à la barrière de la Conférence, où
traversa la rivière.

«... Le marquis d'Arlandes, trouvant que l'expérienc
était complète, et pensant qu'il était inutile d'aller plu
loin dans un premier essai, cria à son compagnon
« Pied à terre! »

« Ils cessèrent le feu, la montgolfière s'abattit lent
ment, et se reposa sur la *Butte aux cailles*.

« Elle fut repliée, mise dans une voiture, et ram
née dans les ateliers du faubourg Saint-Antoine. L
voyageurs n'avaient ressenti durant le trajet aérie
aucune impression pénible ; ils étaient tout entiers
l'orgueil et à la joie de leur triomphe. Le marqu
d'Arlandes monta aussitôt à cheval, et vint rejoind
ses amis au château de la Muette. On l'accueillit av
des pleurs de joie et d'ivresse ».

*
* *

LE

PREMIER VOYAGE AÉRIEN

Une salle basse du château de la Muette. — Grande porte, au fond, ouvrant sur les jardins. — Portes latérales. — Au premier plan, à droite, une montgolfière bleue.

SCÈNE PREMIÈRE

COLOMBET, avec un bonnet de papier. Tenue d'ouvrier papetier. Il travaille à la montgolfière bleue, puis MICHELINE.

COLOMBET, chantant.

AIR *du Premier jour de janvier.*

L'autre jour, quittant mon manoir,
Je fis rencontre, sur le soir,
D'un globiste de haut parage.
Il s'en allait tout bonnement,
Chercher un lit au firmament.
Et moi je lui dis : Bon voyage !

MICHELINE, elle entre par la gauche; elle tient un fauteuil. Posant le fauteuil à droite.

Là !... non !... (Elle le reprend et le pose au milieu.)

Ici !... non !... (Elle le reprend.) Dans la papeterie d'Annonay, je mettais chaque jour le fauteuil de M. Montgolfier près de la fenêtre. Mais ici, il n'y a pas de fenêtre... Ça va changer toutes les habitudes de Monsieur... Ah ! jamais, non jamais, je ne me ferai au séjour de Paris... Vous, Colombet, vous pouvez coller ici, les ballons de M. Montgolfier, comme vous le faisiez à la papeterie... et vous êtes content.

COLOMBET.

Non, Micheline, je ne serai content que lorsque j'aurai trouvé le moyen de diriger les ballons.

MICHELINE.

Vous feriez mieux de trouver une place pour le fauteuil de Monsieur.

COLOMBET, faisant monter, et suspendant en l'air, au moyen d'une corde et d'une poulie, la montgolfière bleue, qu'il a achevée.

Tenez, mettez-le là, votre fauteuil.

MICHELINE, posant le fauteuil à droite, à la place où était la montgolfière bleue.

Oui, il sera bien là. Je vais chercher la table.

Elle sort par la gauche.

COLOMBET, il va prendre dans la coulisse, une carcasse de fil de fer, et se met à arranger dessus du papier rose, pour faire une montgolfière rose. (Chantant.)

Dans sa poche, un bonnet de nuit,
Pour la lune, un mot de crédit,
C'était, hélas ! tout son bagage !
Mais avec l'électricité,

Dont on l'avait très bien lesté,
Il pouvait dissoudre un orage.

MICHELINE, elle rentre par la gauche, portant un guéridon.

Oui, mais, où la mettre, la table?... A la papeterie, je la plaçais à gauche du fauteuil; ça allait tout seul. Mais, ici, il y a une porte, et je ne peux pas mettre la table devant... Où pourrais-je bien la mettre?...

COLOMBET, se frappant le front.

Ah! j'ai trouvé!

MICHELINE.

La place de la table?

COLOMBET.

Non! le moyen de diriger les ballons!... J'attellerai de gros oiseaux aux ballons.

MICHELINE, haussant les épaules.

Et vous mettrez des hommes à cheval sur les oiseaux?... Ah! elle est bonne, votre idée!... Tenez, j'aime mieux la mienne... (Elle place le fauteuil le dos contre la porte de droite, et met la table devant le fauteuil.) Et maintenant, vite, le chocolat de Monsieur!

Elle sort par la gauche.

COLOMBET, chantant et travaillant.

Le vent devient son pavillon,
Un nuage son postillon.
Chacun le comblait de louanges.
D'après ce secret merveilleux,
On s'en va dîner chez les dieux,
Prendre son café chez les anges.

MICHELINE, elle rentre, tenant un plateau, sur lequel sont une tasse et un pain. Mettant le plateau sur le guéridon.

Là !... (Elle tire de sa poche un journal et des lunettes.) Il ne s'agit plus que de trouver la place de la *Gazette de France*, et des lunettes de M. Montgolfier. (Elle soupire.) A Annonay, ça allait tout seul ; je mettais sur la cheminée la *Gazette* et les lunettes ; mais ici, il n'y a pas de cheminée.

COLOMBET.

Naturellement ! Nous sommes dans une ancienne remise du château de la Muette, et dans les remises, il n'y a pas de cheminée, que je sache.

MICHELINE.

Monseigneur le Dauphin habite le château, et il a eu la bonté d'y donner à M. Montgolfier un logement, avec cette grande pièce, pour fabriquer ses ballons... C'est très bien ; mais, voilà M. Montgolfier qui fait de cette pièce son quartier général, et qui reçoit ici tout le monde... Ça n'est plus dans l'ordre... (Soupirant.) Ah ! à Annonay, le quartier général de Monsieur, c'était la papeterie.

COLOMBET, se frappant le front.

Ah ! je la tiens !

MICHELINE.

Quoi donc ?

COLOMBET.

La direction des ballons... Je soufflerai sur les ballons... avec un grand soufflet... comme ça.

Il souffle, et son souffle fait tomber le journal des mains de Micheline.

MICHELINE.

La *Gazette de France* par terre ! Non seulement vous dites des bêtises, Colombet, mais vous en faites... (Elle ramasse le journal et l'essuie.) Mais que vois-je?... Le nom de Monsieur dans la *Gazette de France?...* Lisez-moi ça, Colombet; vos yeux sont plus jeunes que les miens...

COLOMBET, prenant le journal, et lisant.

« Monsieur Étienne Montgolfier, l'inventeur de ces « charmants petits ballons qui s'élèvent dans les « airs, au moyen de l'air chaud, vient de construire, « sur l'ordre de Sa Majesté, le roi Louis XVI, un « immense globe... »

MICHELINE.

Oui, il est là, dans le jardin.

COLOMBET, lisant.

« ... Qui sera lancé dans les airs, le 21 novembre, « à quatre heures de l'après-midi, dans les jardins « de la Muette, au Bois de Boulogne... »

MICHELINE.

Le 21 novembre, mais c'est aujourd'hui !

COLOMBET.

Attendez, je n'ai pas fini ! (Lisant.) « Monseigneur le « Dauphin, et sa suite, l'illustre Franklin, de passage « à Paris, l'élite de nos savants, et les dames de la « Cour, assisteront au départ de ce superbe ballon, « qui ne mesure pas moins de soixante pieds de « hauteur... »

MICHELINE.

Eh bien! vous ne dites rien?

COLOMBET.

Pardon! je dis qu'on a oublié de mettre mon nom, dans la *Gazette de France*, à côté de celui de M. Montgolfier; car ce superbe ballon, c'est moi qui l'ai collé... Et qui sait?... peut-être, trouverai-je moyen de le diriger?...

MICHELINE.

Ah! vous êtes fou!... Et Monsieur est aussi fou que vous!... Nous étions si calmes, si heureux, à la papeterie! C'était à ses moments perdus, avec de vieux papiers de rebut, que Monsieur faisait ses ballons, pour amuser sa petite nièce, mademoiselle Josiane. Ils s'élevaient dans les airs, sans préoccuper personne. Mais voilà qu'un beau jour, Monsieur nous amène à Paris, et depuis qu'il est ici, il fait des ballons de plus en plus grands... Le dernier est si grand que la Cour et la ville vont venir le voir partir, comme s'il s'agissait d'un miracle. Et cela, à l'heure de la sieste de Monsieur!... A la papeterie, nous faisions tous la sieste!... Monsieur avait son temps bien réglé, ses heures de repas bien fixées... Pendant trente ans, Colombet, j'ai servi le chocolat de M. Montgolfier, chaque matin, à huit heures moins cinq minutes. A huit heures précises, Monsieur soufflait sur sa première cuillerée. Ici, Monsieur ne souffle jamais sur sa première cuillerée; car le chocolat est toujours froid, quand il se met à table!... Je vous prie de me dire à quoi ça conduira M. Montgolfier de faire des ballons grands

comme des cathédrales, et de voir son nom dans les gazettes?

COLOMBET.

A quoi ça le conduira?... Écoutez ceci, madame Micheline.

Il chante.

Mais j'abjure ici les chansons,
Et dans nos transports nous disons :
« Montgolfier ta gloire est complète,
« Non de maîtriser les hasards,
« Mais d'avoir fixé les regards,
« Et de Louis et d'Antoinette. »

MICHELINE.

Tout ce que vous voudrez, mais les regards du roi Louis et de la reine Antoinette, n'empêcheront pas qu'à la papeterie tout fût à sa place, tandis qu'ici, tout est sens dessus dessous... (Prenant, sur le guéridon, un miroir.) Tenez, le miroir de Monsieur qui n'est pas à sa place! A Annonay, il était suspendu à la fenêtre. Mais ici où le suspendre ?

COLOMBET.

Là! à cette montgolfière ! (Il montre la montgolfière bleue.) J'en profiterai pour reconnaître mes avantages! (Il fait des mines, en se regardant dans le miroir, qu'il accroche à la montgolfière.)

MICHELINE.

L'existence de M. Montgolfier est complétement bouleversée depuis qu'il est à Paris. Pour vous en donner une idée, là-bas, il ne mettait son jabot et son habit que le dimanche. Eh bien ! ici, il les

met chaque jour !... Enfin, il n'y a pas jusqu'à mademoiselle Josiane que Paris n'ait changée... Insouciante et joyeuse chez nous, elle est ici, triste et rêveuse... Ah! Colombet, quand repartirons-nous pour Annonay ?

COLOMBET, *se frappant le front.*

Ah! je le sais, je le sais !...

MICHELINE.

Vous savez le jour où nous retournerons à la papeterie ?

COLOMBET.

Mieux que cela !... Je sais diriger les ballons !.... Oui, j'attacherai au ballon une corde longue... longue... et des hommes la tireront ici ou là... selon le côté où l'on voudra aller...

SCÈNE II

LES MÊMES, MONTGOLFIER.

MONTGOLFIER.

Ton ballon, mon brave Colombet, serait un cerf-volant !

COLOMBET.

Ah! M. Mongolfier!... vous détruisez toujours mes illusions!

MICHELINE.

Je préviens Monsieur que son chocolat se refroidit. (Bas, en grommelant.) Il sera détestable !

MONTGOLFIER, s'asseyant.

Bah ! du chocolat froid, c'est une crème, ma bonne Micheline !... (Il mange.) Et une crème excellente !... (A Colombet.) Maintenant, un conseil, Colombet ! Ne cherche pas à lutter contre le vent, avec un ballon... Tu t'y casserais la tête... et le nez !

MICHELINE, lui présentant la *Gazette* et les lunettes.

Monsieur, la *Gazette*.

MONTGOLFIER, prenant le journal et les lunettes.

Après mon chocolat, ma *Gazette ?* C'est comme à Annonay !

MICHELINE.

Oh ! non, Monsieur, ce n'est pas comme à Annonay. A Annonay, Monsieur prenait son chocolat au lait, et le lait venait de sa belle vache noire. Il mangeait des tartines, Monsieur ; et sur les tartines, il y avait du beurre, battu exprès pour Monsieur... Monsieur avait sa bonne robe de chambre, et posait ses pieds sur les chenêts !... Tandis qu'ici, Monsieur prend son chocolat à l'eau, avec du pain... Et Monsieur est déjà sorti !... Et Monsieur a crotté ses souliers à boucles !... Oh ! pourquoi Monsieur a-t-il quitté la papeterie, où nous étions si heureux ?

MONTGOLFIER.

Il me tarde autant qu'à toi de retourner à la papeterie, ma bonne Micheline ; mais c'est l'Académie des Sciences qui m'a invité à me rendre à Paris, pour lui montrer mes petites expériences d'Annonay, et j'ai dû me conformer à son désir. J'espère, cependant. que mon séjour ici ne sera pas trop long. Je l'abrègerai, d'ailleurs, le plus possible, je t'assure.

COLOMBET, se frappant le front.

Ah ! patron !... patron !... cette fois, j'ai trouvé !

MONTGOLFIER.

Quoi donc ?

COLOMBET.

La direction des ballons !... J'attacherai au ballon de grandes rames, qui, au lieu de s'agiter dans l'eau, s'agiteront dans l'air... comme çà !...

Il lui fait le geste de ramer.

MONTGOLFIER, haussant les épaules.

Ah ! mon pauvre Colombet !...

COLOMBET.

Vous haussez les épaules ?

MONTGOLFIER, fait un signe affirmatif.

Oui, oui, mon ami, je hausse les épaules.

COLOMBET, soupirant.

Ah !

MONTGOLFIER, (il se lève).

Mais pourquoi diable t'obstiner à vouloir diriger

nos petits globes? En inventant les ballons, j'ai voulu donner à l'homme, non une force, mais un simple jouet... N'aie donc pas plus d'ambition que moi-même.

COLOMBET.

Qu'est-ce qui empêcherait d'attacher à vos ballons des ailes, des nageoires, ou des roues, pour les diriger à volonté ?

MONTGOLFIER.

Mes ballons n'ont rien à démêler avec la mécanique! Ce sont les hochets de ma vieillesse.. Lorsqu'ils s'élèvent et disparaissent dans les airs, au gré du vent qui souffle, il me semble voir renaître, pour disparaître aussi, les rêves de ma jeunesse!

COLOMBET.

Oui, mais si je trouvais le moyen de les diriger, les ballons ne disparaîtraient pas au gré du vent qui souffle.

MONTGOLFIER.

Tu ne dirigeras rien du tout!... Je t'en prie, Colombet, ne détruis pas, par d'horribles machines, la poésie de mes ballons bien-aimés!... Laisse-les, comme les bulles de savon qui brillent au soleil, suivre le chemin de la fantaisie et du hasard... Mais je ne dois pas oublier que la Cour doit venir cette après-midi, au jardin de la Muette!... (A Micheline, qui, pendant cette scène, a desservi, plié la serviette, enlevé la table, etc.) Micheline, donne-moi mes manchettes et mon jabot de dentelles.

MICHELINE, embarrassée.

Vos manchettes?... votre jabot?...

MONTGOLFIER.

Sans doute, l'heure approche... il faut que je me fasse beau!...

MICHELINE.

Mon pauvre maître, c'est qu'elles sont déchirées vos manchettes, et que votre jabot est tout fripé!

MONTGOLFIER, tristement.

Et je n'en ai pas d'autres?

SCÈNE III

LES MÊMES, JOSIANE.

JOSIANE, elle a des manchettes et un jabot à la main.

En dentelle, non, mais en broderie, mon cher oncle, vous avez des manchettes et un jabot tout neufs!... Voyez!...

MONTGOLFIER.

Brodés par toi, ma petite Josiane?

JOSIANE, fait un signe affirmatif.

Eh! bien, vous ne me remerciez pas?...

Elle lui tend la joue.

MONTGOLFIER, il l'embrasse.

Tiens!... (Il lui prend la tête, et l'embrasse plusieurs fois.) tiens, encore!...

JOSIANE.

Maintenant, allez vite vous habiller. J'ai déjà vu, au balcon du château, les dames de Polignac et de Breteuil en grande parure!

MONTGOLFIER, regardant gaiement son habit.

M'habiller?... Ton jabot et tes manchettes feront tous les frais de ma toilete, mon enfant!...

Il sort par la gauche.

MICHELINE.

Bah! avec un coup de brosse sur les souliers et de la poudre à la maréchale sur la perruque, vous serez superbe.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IV

JOSIANE, COLOMBET.

COLOMBET, soupirant, en regardant Josiane, qui s'est assise dans le fauteuil, et qui s'est mise à broder.

Ah!... ah!... ah!...

JOSIANE.

Eh! mon Dieu! M. Colombet, qu'avez-vous? (Riant.) Voudriez-vous remplacer le vent, pour faire marcher vos ballons?

COLOMBET.

Dans ce moment, je ne pense guère aux ballons, Mademoiselle!... Je voudrais vous parler... et je n'ose pas!... (Il soupire.) Ah!... ah!... ah!...

JOSIANE.

Il faut toujours pouvoir dire tout haut, ce que l'on pense tout bas, M. Colombet.

COLOMBET.

Eh! bien, mademoiselle Josiane, puisqu'il faut pouvoir dire tout-haut ce que l'on pense tout bas, je dirai donc que je vous...

JOSIANE, sévèrement, avec un regard hautain.

Monsieur Colombet!...

COLOMBET.

Je dirai que j'aime une jeune fille charmante... Elle est aussi bonne que belle; elle brode comme une fée; elle a tous les mérites et toutes les vertus... Seulement, elle ne fait aucune attention à moi, et j'ai peur qu'elle ne rie de mon amour... Voilà pourquoi, au lieu de parler, je soupire... Ah!... (Il soupire.) Voyons, une supposition, mademoiselle Josiane: si vous aimiez quelqu'un, et qu'on ne vous payât pas de retour, que feriez-vous?

JOSIANE.

Je ne saurais répondre à votre question, M. Colombet; car si j'aimais, je voudrais être payée de retour, et ma fierté ne s'abaisserait pas à solliciter un cœur qui se détournerait du mien.

COLOMBET, vivement.

Ah! Mademoiselle, vous aimez! (A part.) Et ce n'est pas moi!

JOSIANE.

Je ne sais si j'aime et si je suis aimée; j'ignore

s'il existe un cœur qui réponde au mien ; car au sentiment secret de vive sympathie qui s'éveille en mon âme, et que j'essaie en vain de combattre, on ne répond que par l'indifférence et la froideur... Vous vous plaignez, Colombet, que je ne fasse aucune attention à vos déclarations, ni à vos soupirs. Ah! vous êtes bien vengé !... (Changeant de ton.) Savez-vous si M. Pilâtre de Rozier doit venir aujourd'hui à la Muette?

COLOMBET, à part, avec regret.

C'est Pilâtre qu'elle aime! Ah! pauvre Colombet, renfonce tes soupirs!

JOSIANE.

Je vous ai adressé une question; vous n'y répondez pas, M. Colombet?

COLOMBET, d'un air grognon.

Pardienne, oui, il viendra, M. Pilâtre, et plutôt deux fois qu'une... Il est toujours fourré ici... Le patron ne peut pas faire un ballon grand comme la main, que M. Pilâtre ne vienne le voir. Jugez donc pour l'immense globe qui doit partir aujourd'hui. Je suis sûr qu'il est déjà dans le jardin, à tourner autour.

JOSIANE, joyeusement.

Vous croyez?

COLOMBET, toujours de mauvaise humeur.

C'est la passion de Pilâtre, les ballons !...

JOSIANE.

Il me semble, que vous pourriez dire M. Pilâtre de Rozier, et non Pilâtre tout court.

COLOMBET, bourru.

Je ne croyais pas devoir autant d'égards à un jeune homme qui n'est rien et ne fait rien.

JOSIANE, vivement.

Ce jeune homme qui n'est rien, dites-vous, est pourtant de famille noble ! Il a le droit de porter l'épée. Son cœur est généreux, son âme loyale et brave. Il mérite tout votre respect.

COLOMBET, à part.

Bonté divine ! quel feu pour l'amateur de ballons !...

SCÈNE V

LES MÊMES, PILATRE, MICHELINE. Ils entrent par le fond.

MICHELINE, à Pilâtre.

Vous pouvez entrer, M. Pilâtre, Mon maître est dans sa chambre ; je vais l'avertir.

Elle sort par la gauche.

JOSIANE, à part.

Lui !

COLOMBET, à part.

Mon rival !... (Il soupire.) Ah !...

PILATRE, saluant Josiane.

En attendant l'oncle, j'aurai l'honneur de présenter mes hommages à la nièce !

COLOMBET, à part.

Il trouve toujours des mots agréables, pour lui parler !... et moi je ne trouve que des soupirs. (Il soupire.) Ah !... ah !...

PILATRE, à Josiane.

Je viens de voir le nouveau ballon dans le jardin. Il est vraiment superbe !... A l'idée qu'il va bientôt fendre l'espace, et planer dans les cieux, comme un astre nouveau, je sens battre mon cœur de la plus vive émotion... Je suis heureux, Mademoiselle, de pouvoir vous exprimer mon enthousiasme ; car, mieux que personne, vous devez comprendre et admirer la merveilleuse invention de M. Montgolfier.

JOSIANE.

Vous ne vous trompez pas. Les ballons que mon oncle s'amusait à lancer à Annonay, furent mes premiers jouets. Mes regards se plaisaient à suivre leur vol dans les airs, et je restais des heures entières, les yeux attachés sur ces globes légers, qui s'élevaient et disparaissaient, pour ne plus revenir. Compagnons de mon enfance, les ballons m'ont toujours intéressée, et ceux qui les aiment ont toutes mes sympathies.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONTGOLFIER.

Il entre par la gauche ; il a des manchettes et un jabot.

MONTGOLFIER, à Pilâtre.

Vous êtes déjà arrivé, mon cher Pilâtre ?... Le ballon ne partira qu'à quatre heures.

PILATRE.

Je le sais, et si je suis venu plus tôt, c'est que j'ai à vous faire part d'une résolution que j'ai prise.

MONTGOLFIER.

Une résolution ?... Que voulez-vous dire ?

PILATRE.

Eh bien ! je veux partir dans votre ballon !

MONTGOLFIER.

Miséricorde !

PILATRE.

Ne vous récriez pas, mon cher maître !... Rien ne me fera renoncer à ce projet...

MONTGOLFIER.

Mais, c'est insensé ! vous courez à la mort !

PILATRE.

Vous êtes l'inventeur, le créateur de l'aérostation, mon cher maître, mais vous avez dans votre œuvre une foi trop timide. Laissez-moi ajouter mon audace à votre génie, et votre invention, stérile jusqu'ici, deviendra glorieuse et féconde.

MONTGOLFIER, avec désespoir.

Ah ! qui m'eût dit, quand j'inventais mes petits globes de papier, qu'ils transporteraient un jour, un homme dans les airs ! (A Pilâtre.) Mais, s'il vous arrivait malheur, c'est moi qui en serais cause... Si vous succombiez, je ne m'en consolerais ja-

mais ! Renoncez, je vous en supplie, à ce projet funeste !

PILATRE.

Autrefois, la foule acclamait les gladiateurs combattant dans les cirques. Eh bien ! allez dire aux princes, aux grandes dames, aux savants, qui attendent là, le départ de votre ballon, qu'un homme va se mesurer avec l'espace, avec l'ouragan, avec les tempêtes du ciel !... Allez leur dire que Pilâtre de Rozier va s'élever, dans un globe de toile et de papier, n'ayant, pour traverser les airs, qu'une botte de paille et un réchaud ! Et, comme autrefois, la foule applaudira !

MONTGOLFIER.

Puisque rien ne peut vous arrêter dans cette dangereuse entreprise, je vais achever les derniers préparatifs... Viens, Colombet.

Montgolfier et Colombet sortent.

SCÈNE VII

PILATRE, JOSIANE.

JOSIANE.

Braver tant de dangers!... Ah! c'est beau! c'est noble, M. de Rozier!

PILATRE.

Alors, vous, Mademoiselle, vous n'avez pas peur pour moi ?

JOSIANE.

Je n'ai jamais peur pour qui fait son devoir !

PILATRE.

Avec une âme aussi élevée que la vôtre, Mademoiselle, on doit parler en toute franchise... Je vous avouerai donc ce qu'en toute autre circonstance, je vous aurais toujours laissé ignorer.

JOSIANE.

Que voulez-vous dire ?

PILATRE.

Je vous aime, Mademoiselle. (Mouvement de Josiane.) Je n'ai pu rester insensible à votre grâce ingénue, à votre esprit charmant, à la noblesse de vos sentiments et de vos idées. J'avais osé faire cet aveu à M. Montgolfier, qui dispose de votre main, puisque vous êtes orpheline, fille de la sœur qu'il a perdue. Je sollicitais l'honneur insigne d'entrer dans sa famille. Mais, pauvre, inconnu, sans situation déterminée dans le monde, j'avais peu de chances d'être bien accueilli. Votre oncle, en effet, n'a point répondu favorablement à ma demande. Bien plus, il m'a fait promettre de ne point chercher à vous plaire, de ne jamais vous parler d'amour... Voilà pourquoi, Mademoiselle, j'ai observé envers vous jusqu'ici, une réserve, qui coûtait cruellement à mon cœur, mais qui n'était que l'accomplissement d'une promesse donnée... Cependant, je vais, tout à l'heure, tenter la plus téméraire entreprise, et il y a toute probabilité que je succomberai dans le dangereux voyage que je vais tenter au sein des airs. Je ne veux pas que celle

que j'ose aimer juge faussement de mes sentiments, ni de mes actions. Je veux qu'elle sache que si j'ai bravé la mort, c'était pour avoir le droit de proclamer mon amour pour elle, et de demander, comme récompense de mon audace, le bonheur d'unir ma destinée à la sienne.... Voilà, Mademoiselle, ce que j'avais à vous dire. Me pardonnerez-vous?

JOSIANE.

Ce que vous venez de dire, M. de Rozier, me touche jusqu'au fond de l'âme. Mais ce qui en ressort, permettez-moi de vous le faire remarquer, c'est que mon oncle vous refuse ma main. Je dois m'incliner devant une volonté si formellement exprimée, et tout en vous remerciant de l'affection que vous me portez, je dois vous dire qu'il n'y a encore aucun engagement entre nous. Sortez vainqueur de l'entreprise où vous entraîne votre courage. Si vous triomphez, mon oncle, j'en suis sûre, ne verra plus d'obstacle à notre union ; et de mon côté, je serai heureuse de devenir votre femme.

PILATRE.

Vous serez l'ange tutélaire qui veillera sur moi, et qui protègera mes jours, dans ma course aérienne. Permettez que mes lèvres scellent sur votre main l'espérance du succès et du bonheur.

Il lui baise la main.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, COLOMBET.

COLOMBET, les surprenant, à-part.

Heu!... je suis arrivé trop tôt!... Non, trop tard!... Si .. trop tôt?... (Haut.) Monsieur Pilâtre de Rozier, la montgolfière est chauffée: on n'attend plus que vous, pour la faire partir.

PILATRE.

Je suis prêt.

COLOMBET, à Josiane.

Mademoiselle Josiane, je vous ai préparé la plus belle place sur l'estrade. Venez!.. vous verrez comme vous verrez bien!...

Ils sortent.

PILATRE.

Et maintenant, en route pour les airs!...

SCÈNE IX

PILATRE, D'ARLANDES, en costume de capitaine d'infanterie. Il entre par la seconde porte de droite.

D'ARLANDES, arrêtant Pilâtre.

Pardon, Monsieur; c'est vous qui vous appelez Pilatre de Rozier; c'est vous qui devez partir en ballon, tout à l'heure?

PILATRE.

Oui, Monsieur!

D'ARLANDES.

Eh bien! je viens vous demander un signalé service.

PILATRE.

Lequel, Monsieur?

D'ARLANDES.

Je désire partir avec vous, être votre compagnon de route à travers les airs.

PILATRE.

J'en suis fâché, Monsieur, mais c'est impossible.

D'ARLANDES.

Impossible! et pourquoi?

PILATRE.

Parce que je ne veux partager avec personne la gloire d'accomplir le premier voyage aérien.

D'ARLANDES, *avec insistance.*

Il faut pourtant, Monsieur, quevous cédiez à mon désir.

PILATRE, *avec ironie.*

Vraiment?... Mais qui êtes-vous, Monsieur, pour me parler sur ce ton?

D'ARLANDES.

Le marquis d'Arlandes, capitaine au régiment de Flandres, en garnison à Saint-Germain..

PILATRE.

Seriez-vous général, ambassadeur, ou prince, je ne vous accorderais pas de place auprès de moi !

D'ARLANDES.

Même si je vous achetais cette place ?... Voyons, Monsieur, vous êtes sans fortune, je le sais. (Il tire sa bourse.) Je reconnaîtrai généreusement le service que je vous demande.

PILATRE.

Je suis gentilhomme, comme vous, Monsieur. Avec moi, l'argent ne compte pas.

Bruit dans la coulisse.

VOIX, au dehors.

Pilâtre de Rozier!

PILATRE.

Finissons-en, je vous prie... C'est le moment du départ. Laissez-moi passer, car la foule s'impatiente, et l'on croirait que j'ai peur.

D'ARLANDES.

Vous partirez, mais avec moi !

PILATRE.

Ah ! c'est trop fort !

D'ARLANDES, tirant son épée.

Eh bien ! les armes en décideront !

PILATRE.

Soit !

Il tire son épee.

SCÈNE X

LES MÊMES, MONTGOLFIER.

MONTGOLFIER, *arrivant par le fond, en courant.*

Monsieur Pilâtre, venez donc... le public vous appelle à grands cris... (*Apercevant d'Arlandes et Pilâtre qui se battent.*) Que vois-je?... un duel chez moi!... Arrêtez! arrêtez, Messieurs!... (*D'Arlandes et Pilâtre mettent bas les armes.*) Mais, au nom du ciel, pourquoi vous battez-vous?

PILATRE.

Monsieur le marquis d'Arlandes veut absolumen que je le laisse partir en ballon, avec moi.

MONTGOLFIER.

Et pourquoi, monsieur le Marquis, tenez-vous tant à partir en ballon?...

D'ARLANDES.

Je vais vous le dire... Je suis amoureux d'une personne de qualité, mademoiselle Clotilde de Versac.

MONTGOLFIER.

La fille du baron de Versac? Mais c'est un vieil ami de ma famille!... Et sa fille vous aime?

D'ARLANDES.

Oui, Monsieur. Seulement, le baron, lui, ne m'aime pas; et il refuse de donner sa fille à un simple capitaine d'infanterie. Il veut un gendre haut placé, qui

lui procure ses entrées à la cour, la grande ambition, ou plutôt la grande déception de sa vie.

PILATRE.

Et comment pourrez-vous contenter l'ambition de M. de Versac? Parlez vite; le temps nous presse.

D'ARLANDES.

Le roi, vous le savez, est très enthousiaste des ballons. Il croit qu'on pourrait en tirer un grand parti à la guerre; et il voudrait qu'un de ses officiers accompagnât M. Pilâtre de Rozier dans le premier voyage aérien qui va s'accomplir. A ma vive sollicitation, le Roi a daigné me désigner pour cet office, ajoutant que si je réussis, je serai nommé colonel au régiment des gardes. Mon union avec mademoiselle Clotilde de Versac serait assurée; car un colonel au régiment des gardes a le droit d'entrer à la cour, lui et sa famille... Vous comprenez maintenant, pourquoi je tiens tant à être votre compagnon de route.

PILATRE.

Marquis d'Arlandes, donnez-moi votre main. Nous partirons ensemble!

MONTGOLFIER.

Deux hommes monter dans un ballon de toile et de papier! Mais il se déchirera, et vous serez précipités ensemble!

PILATRE.

Eh bien! le premier ballon sera le char funèbre

de deux hommes de cœur!... (A d'Arlandes.) Allons, ami, venez, et partons!

Ils s'enlacent, et sortent ensemble, par le fond.

CRIS, à la cantonade.

Vive Pilâtre de Rozier!...

MONTGOLFIER.

Les malheureux!... ils vont périr!..

SCÈNE XI

MONTGOLFIER, JOSIANE.

JOSIANE, entrant par le fond.

Pourquoi donc, mon cher oncle, ne voulez-vous pas voir votre belle montgolfière s'élever dans les airs, emportant nos hardis voyageurs?

MONTGOLFIER, avec tristesse.

Parce qu'ils ne reviendront pas! Parce que je n'ai pas la force d'assister à la catastrophe qui se prépare!... La foule ne voit dans le départ de ce ballon, qu'un spectacle qui l'amuse! Moi, j'y vois deux hommes qui jouent leur existence... Quand je pense qu'ils ont à leurs pieds l'abîme, et sur leurs têtes une flamme qui menace sans cesse le frêle globe qui les emporte, je ne peux que redouter pour eux, le plus affreux trépas!... Ah! Josiane! où est le temps où, pour charmer tes regards d'enfant, je faisais ces jolis petits nuages aux milles couleurs, qui, inoffensifs et coquets,

s'en allaient par les airs, comme de grands papillons, sous le souffle joyeux du printemps!... Maintenant, hélas! ce ne sont plus des jouets : ce sont des instruments de mort!... (On entend frapper à la porte de droite, premier plan.) Josiane... as-tu entendu ?

JOSIANE.

Oui, mon oncle; on a frappé à la porte des appartements du château...

CLOTILDE, à la cantonade.

Au nom du ciel!... ouvrez!... ouvrez-moi, je vous en supplie!

Montgolfier ouvre la porte de droite.

SCÈNE XII

CLOTILDE DE VERSAC, MONTGOLFIER, JOSIANE.

CLOTILDE, entrant.

Ah! merci, merci mille fois, Monsieur!... je suis sauvée!

MONTGOLFIER, la regardant.

Mais, c'est mademoiselle Clotilde de Versac! la fille du vieux baron!... Que signifie?...

CLOTILDE.

Puisque vous me connaissez, Monsieur, vous allez comprendre ce qui m'amène ici... Un jeune officier que j'aime, M. le marquis d'Arlandes, a demandé ma main à mon père; mais le baron veut abso-

lument me faire épouser un vieux gentilhomme du Marais, reçu, il est vrai, à la cour, mais ridicule, laid, et de tous points, insupportable. J'ai refusé de consentir à cette union. Alors, mon père m'a déclaré que j'entrerai au couvent, jusqu'au moment où ma résistance serait vaincue. L'exécution a suivi de près la menace. Ce matin, mon père m'a fait monter avec lui, dans un carrosse, et nous avons pris la route de Versailles. On allait m'enfermer aux Ursulines!... Heureusement, comme nous passions près du château de la Muette, un embarras de voitures, occasionné par la foule qui remplissait en ce moment tous les environs du château, a arrêté notre carrosse. J'en ai profité pour sauter sur la route, et m'enfuir. Ayant trouvé ouverte la porte du château, je m'y suis élancée.... Et maintenant, je vous en supplie, cachez-moi quelque part. Mon père m'a suivie, il est sur mes traces. S'il me retrouve, il me conduira au couvent, et tout sera fini pour moi, car j'aimerais mieux la mort que le mariage odieux que l'on prétend m'imposer.

JOSIANE.

Tranquillisez-vous, Mademoiselle, nous ne vous abandonnerons pas.

Bruit de portes, et voix de Versac à la cantonade.

CLOTILDE.

La voix de mon père ! Il me cherche ! il va venir ! Ah! par grâce, cachez-moi !

MONTGOLFIER.

Mais où vous cacher ? Il n'y a aucune issue dans cette salle !

CLOTILDE.

Ah ! je suis perdue !

JOSIANE.

Non ! Entrez dans cette montgolfière, je réponds de tout. (Elle fait entrer Clotilde dans la mongolfière rose qui n'est pas terminée, et peut donner passage à une personne) (A Montgolfier.) Vous n'aurez qu'à lâcher cette corde, pour faire tomber la montgolfière que vous voyez au plafond, (Montrant la corde qui retient la montgolfière bleue), et vous escamoterez Mademoiselle, comme une muscade... ou plutôt, comme deux muscades, car il faut que j'entre avec vous, sous cet abri tutélaire, fabriqué par les mains du cher Colombet !

Josiane fait entrer Clotilde dans la montgolfière rose, et elle-même reste devant la montgolfière rose, mais sans y entrer.

MONTGOLFIER.

Je comprends !

Il lâche la corde qui est appliquée à la poulie, et la mongolfière bleue, qui était hissée en l'air, descend, et couvre la montgolfière rose, qui est plus petite, et devant laquelle se tient Josiane. Clotilde reste à l'intérieur de la montgolfière bleue.

SCÈNE XIII

MONTGOLFIER, DE VERSAC, il entre par la droite

MONTGOLFIER, à part.

M. de Versac !.... il était temps !...

DE VERSAC.

Pardon, M. Montgolfier; mais, ma fille ne vient-elle pas d'entrer ici ?

MONTGOLFIER, troublé.

Mademoiselle Clotilde ?... (Vivement.) Toutes les dames du château sont passées par ici, ce matin, pour aller voir mon ballon... mais, en ce moment, elles sont au jardin, où elles l'ont vu partir. Nous pouvons aller les rejoindre.

Il se dirige vers le fond, en invitant, du geste, Versac à sortir avec lui.

DE VERSAC.

Je ne parle pas des dames du château, M. Montgolfier, je parle de ma fille, de ma fille Clotilde... Je l'ai suivie, et l'ai vue entrer ici. Elle ne peut être que dans cette salle; car j'ai visité inutilement toutes les autres pièces.

Il cherche autour de lui.

MONTGOLFIER.

Mon cher baron, personne n'est entré ici.

DE VERSAC.

Pardon ; j'ai vu Clotilde se diriger de ce côté...

MONTGOLFIER.

Vous voyez, pourtant, que ces portes donnent dans des pièces sans issue. Regardez plutôt.

Il engage le baron à regarder par les deux portes latérales.

DE VERSAC, revenant.

Alors, je ne vois que cette montgolfière (Montrant la

montgolfière bleue) pour servir de cachette à une fugitive... que je saurai bien découvrir !... Oui, je gage qu'elle est cachée dans ce ballon.

MONTGOLFIER, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

DE VERSAC, parlant à travers la montgolfière.

Sortez, Clotilde, sortez !... Je sais que vous êtes là!... Vous ne voulez pas sortir ? Ah! ventrebleu! je saurai bien vous en tirer! (Il tire son épée et fend, avec la pointe, la montgolfière bleue, qui, déchirée, découvre la montgolfière rose, contre laquelle est suspendu un miroir. Josiane, qui a mis le costume de Clotilde, s'attiffe devant le miroir). (Prenant Josiane par la main, et la conduisant sur le devant de la scène.) Je vous trouve enfin, Clotilde! (Regardant Josiane.) Ce n'est pas ma fille !

MONTGOLFIER, joyeusement.

C'est ma nièce!...

JOSIANE, à de Versac.

Ah! Monsieur, je croyais mon cabinet de toilette fermé à tous les regards ; et voilà que vous m'y avez surprise en flagrant délit de coquetterie!

DE VERSAC.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, mais vous avez une toilette pareille à celle de Clotilde, et, tout à l'heure, en vous suivant dans le jardin, je vous avais pris pour elle.

JOSIANE.

Il y a tant de désordre aujourd'hui, au château, que je ne savais où m'habiller, pour le dîner de ce

soir... J'ai pris cette montgolfière pour mon cabinet de toilette!... Et vous le mettez en pièces !... Voyez, mon oncle, en quel état est réduit votre pauvre ballon !

MONTGOLFIER.

Oui ; ce qu'il y a de mieux à faire c'est de l'enlever. (Appelant.) Colombet ! Colombet !...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, COLOMBET, il a une lettre à la main.

COLOMBET, entrant par le fond. (Chantant).

De tous les voyages divers,
Celui qui se fait dans les airs,
Est la plus plaisante aventure.
Conduit par les simples hasards,
De Saturne on passe dans Mars,
Et de Mars enfin dans Mercure !

Monsieur m'appelait ?

MONTGOLFIER.

Oui, pour que tu enlèves cette machine détériorée.

Colombet tire la corde, et la montgolfière bleue, déchirée, disparaît dans le cintre. La montgolfière rose reste sur la scène.

COLOMBET.

Voilà qui est fait !... Mais je ne venais pas pour cela, M. Montgolfier. Je venais vous apporter

une lettre, qui vient d'arriver pour vous... et que voilà !

Il donne la lettre à Montgolfier. (Fredonnant).

De Saturne on passe dans Mars
Et de Mars enfin dans Mercure.

Il sort.

MONTGOLFIER, regardant l'adresse.

C'est de mon frère Joseph... (Il donne la lettre à Josiane.) Tiens, mon enfant, lis... Je fermerai les yeux, et en t'écoutant, je me croirai encore dans ma chère papeterie... Vous permettez, M. de Versac!

DE VERSAC.

Comment donc ! Que je ne vous dérange pas!...

Montgolfier s'assied à droite; de Versac, s'écarte à gauche, et Josiane se penche sur le fauteuil de Montgolfier.

JOSIANE, lisant.

« Annonay, ce 18 novembre 1784. — Mon bon « frère, je t'écris de la terrasse où nous aimions « autrefois à voir les nuages se former sur le « sommet des montagnes, puis descendre rapide- « ment dans la vallée, comme un troupeau de mou- « tons chassés par le vent d'orage... Les grands « noyers répandent toujours leurs ombres sur le « banc de pierre où tu lisais chaque matin la « *Gazette de France* Les pervenches fleurissent « toujours dans la prairie, et l'alouette fait son nid « sur le buisson du chemin creux. On entend, au « loin, le battoir des laveuses, le pas alourdi des « bœufs attelés à la charrue, et la voix du petit « pâtre, dont les chèvres bondissent de rocher en « rocher. La roue de la papeterie tourne, sans

« s'arrêter, dans la rivière frissonnante. Le vieux « Tom, notre chien fidèle, veille, d'un œil jaloux, « sur les hautes piles de papier, qui, du matin au « soir, s'élèvent en pyramides... Et moi, je cher- « che vainement celui qui était l'âme de cette mai- « son bénie. Ah ! frère, tu n'aimes donc plus ton « pays, que tu n'y reviennes pas?... Et ces heures « tranquilles du travail accoutumé, qui, sans ennui, « ni regret, disparaissent la veille, pour renaître le « lendemain, les as-tu oubliées?... »

MONTGOLFIER, il se lève.

Moi, oublier ma paisible demeure, et le bonheur d'autrefois?... Non! rien ne saurait les effacer de mon cœur! Quelle que soit l'issue de l'expédition de Pilâtre, je partirai demain ; j'irai retrouver ma chère retraite du Vivarais!... M. de Versac, je vous fais mes adieux.

DE VERSAC.

Eh! quoi! vous voulez partir au moment où tout Paris s'occupe de vous ; quand chacun parle avec enthousiasme de votre invention, et vous décerne un brevet de génie!

MONTGOLFIER.

Je ne prétends à rien de semblable, M. le baron ; et j'étais loin de penser que ce qui n'était pour moi qu'un simple amusement, ferait un jour tant de bruit dans le monde.

DE VERSAC.

Un simple amusement ?... Ce n'est point par un grand effort de science et d'étude que vous est venue l'idée des ballons, M. Montgolfier ?...

MONTGOLFIER.

Mon Dieu non, mon cher baron ; c'est dans un moment de rêverie et de repos que cette idée m'est venue. J'étais, un matin, sur la grande terrasse de ma fabrique, et je m'amusais à voir courir les nuages sur le ciel. J'admirais leurs formes bizarres, leurs évolutions rapides, leurs brillantes couleurs ; et il me vint tout à coup la pensée de fabriquer des nuages factices, qui, à l'imitation des nuages naturels, s'éléveraient dans les plus hautes régions de l'air. D'un autre côté, je voyais la fumée des cheminées de notre usine s'élever et flotter dans les airs, tout comme les nuages. Rapprochant ces deux faits, il ne me parut pas impossible de composer des nuages artificiels, pareils à ceux de la nature. Je fis de petits globes de papier, et je les remplis de fumée, en y faisant brûler de la paille humide La fumée, comme la vapeur d'eau qui compose les nuages, est plus légère que l'air. Elle devait donc s'élever au-dessus de la terre, en entraînant mes légers globes de papier... L'expérience réussit... Dès lors je m'amusai souvent à fabriquer de petits globes de papiers blancs, roses, argentés; et emmenant avec moi Josiane dans la campagne, je me plaisais à la voir faire avec ses petites mains d'enfant, ce que la nature fait avec sa grandeur et sa majesté... Les gens du pays, témoins de nos jeux, appelèrent mes petits globes des montgolfières... Cependant mon frère Joseph, la forte tête de la famille, qui avait étudié les sciences à Paris, rectifia mon explication. Il substitua une théorie scientifique à la poésie de mes nuages bien-aimés. Il me montra que si mes petits globes s'élevaient, c'était parce que je les remplissais d'air

chaud, plus léger que l'air extérieur. Pour me le prouver, il chauffa mes petits globes de papier avec un réchaud de charbon, qui ne produisait aucune fumée, et les ballons chauffés de cette manière, s'envolaient tout aussi bien que ceux que je remplissais de fumée... Je m'étais trompé dans l'explication du phénomène, mais j'avais créé un art nouveau, l'art de l'aérostation

DE VERSAC.

C'est alors que l'Académie des Sciences vous appela à Paris ?

MONTGOLFIER.

Oui ; sur le bruit que mon invention faisait dans le Vivarais, l'Académie des Sciences me pria de venir répéter mes expériences à Paris. Mon ami Réveillon, le grand fabricant de papiers du faubourg Saint-Antoine, que vous connaissez, car il occupe plus de 500 ouvriers, et il est très aimé par la population du faubourg... bien que l'agitation révolutionnaire.... mais il ne s'agit pas de cela... mon ami Réveillon m'ouvrit ses ateliers, et je me mis à fabriquer des montgolfières, que tout Paris voulut voir.

DE VERSAC.

Le roi lui-même a voulu les connaître.

MONTGOLFIER.

Oui, Sa Majesté Louis XVI s'est intéressée à mon invention, et c'est sur son désir que le Dauphin m'a donné asile dans les jardins de la Muette, pour lancer la montgolfière énorme, sur laquelle deux hommes imprudents, mais animés d'un zèle admirable,

viennent tout à l'heure de s'embarquer pour les sommets de l'air.

DE VERSAC.

Vous dites, mon cher maître, que vos globes de papier s'élèvent parce qu'ils sont plus légers que l'air... Expliquez-moi donc ça!...

MONTGOLFIER.

Rien de plus facile; regardez! (Il prend un petit globe de papier.) Vous voyez ce petit globe de papier. Si j'en approche une étoupe enflammée, (Il enflamme une étoupe.) qu'arrivera-t-il ?

DE VERSAC, s'approchant.

Je me brûlerai les doigts.

MONTGOLFIER.

Non! Si vous êtes adroit, vous ne vous brûlerez pas les doigts. Seulement, vous échaufferez l'air qui remplit l'intérieur du globe; cet air, étant échauffé, deviendra plus léger que l'air environnant, et le globe s'élèvera... Jugez plutôt.

Il approche l'étoupe enflammée du bas du petit globe, et le globe disparaît dans le cintre.

DE VERSAC, regardant en l'air.

Tiens! c'est vrai! Il s'est sauvé!.... Il s'est sauvé, le petit drôle, parce qu'il est léger!.... C'est un très léger personnage que votre globe de papier!

MONTGOLFIER.

Mon cher baron, vous n'entendez rien à la physique. Mais je n'ai pas le loisir d'achever votre ins-

truction; car j'entends, dans le jardin, un bruit, un tumulte, qui annoncent un événement.

DE VERSAC.

Le retour de vos voyageurs, peut-être?

MONTGOLFIER.

Ah! s'il était vrai!...Si la Providence avait préservé les jours de ces jeunes téméraires! (Regardant au fond.) Mais oui! C'est bien Pilâtre et le Marquis qui reviennent! leur visage exprime le triomphe et le bonheur!

SCÈNE XV

LES MÊMES, PILATRE, D'ARLANDES. Ils entrent enlacés l'un à l'autre.

PILATRE.

Eh! oui! cher maître, c'est nous, c'est bien nous! Le temps de descendre de notre ballon, d'enfourcher deux chevaux, qu'on a bien voulu nous prêter, et nous voilà!

MONTGOLFIER.

Ah! contez-moi bien vite votre course à travers les airs.

PILATRE.

Nous nous sommes majestueusement élevés de la pelouse du jardin, et après avoir traversé la Seine, nous avons passé sur l'hôtel des Invalides. Nous

effleurons ensuite les tours de Saint-Sulpice, et nous allons planer doucement au-dessus d'une plaine verdoyante, près de la barrière d'Italie. Là, nous prenons terre un moment. Mais bientôt, ravivant le feu, nous nous élançons de nouveau dans l'espace... Vous n'avez jamais perdu de vue la terre, mon cher maître, vous ne pouvez donc connaître le sentiment suprême qu'on éprouve en planant dans les airs. Nous avions hâte, mon compagnon et moi, de dépasser les nues, de dominer, comme des aigles, tout l'horizon terrestre. Alimentant sans cesse la flamme du réchaud, nous montons, nous montons toujours... Plus je m'élevais, et plus je prenais en pitié les passions mesquines et les tristes désirs qui agitent la fourmilière humaine. Perdu dans l'espace infini, livré au hasard des vents, noyé dans un océan de vapeurs, l'immensité sur ma tête et la terre sous mes pieds, je respirais à pleins poumons l'air libre et pur de ces vertigineuses hauteurs. Plus je m'élevais, et plus il me semblait me rapprocher de Dieu. « Ah ! mon ami, dis-je à mon « compagnon, que l'immensité des cieux est impo- « sante et solennelle, et comme mon cœur s'épure « à ce spectacle sans pareil ! ». Je n'avais jamais pleuré. Eh bien ! là, suspendu sur l'abîme, n'ayant, pour assurer ma vie, qu'un globe de toile et de papier, balloté, secoué par les vents, et contenant une flamme qui pouvait à tout instant embraser notre fragile appareil, j'ai pleuré; j'ai pleuré non de crainte, mais d'admiration, d'enthousiasme et d'orgueil !

MONTGOLFIER.

Braves jeunes gens ! mais vous pouviez périr !

D'ARLANDES.

Mourir pour la science, c'est entrer de plain-pied dans l'immortalité.

PILATRE.

Si nous sommes descendus, c'est que nous n'avions plus de combustible. (A Colombet.) C'est ta faute, Colombet.

COLOMBET.

C'est vrai. Si je vous avais donné quelques bottes de paille de plus, vous alliez dans la lune. (A part.) Et j'étais débarrassé de mon rival. Ah ! mon pauvre Colombet, ni amour ni ballons, tu ne sais rien diriger !

PILATRE, à Montgolfier.

Et maintenant, après la victoire qui vient de couronner mon entreprise, puis-je espérer, M. Montgolfier, que vous m'accorderez le bonheur auquel mon cœur aspire ? Ne suis-je pas trop hardi en osant vous demander la main de votre aimable nièce ?

MONTGOLFIER.

La main de ma nièce ? Je vous l'accorde avec bonheur, mon cher élève, mais à une condition : c'est que vous n'emmènerez pas Josiane dans les nuages.

PILATRE, regardant Josiane.

Non ! le bonheur est ici !

Il serre la main de Josiane.

D'ARLANDES, à de Versac.

Eh bien! Monsieur le baron, vous voyez que le premier voyage aérien vient de se terminer par un mariage. Ne voudriez-vous pas qu'il en fît un second ?

DE VERSAC.

Monsieur d'Arlandes, vous vous moquez, sans doute. Je conduisais ce matin ma fille au couvent des Ursulines, pour l'arracher à vos obsessions. Elle m'a échappé, mais elle est ici, et je saurai bien la conduire au couvent

D'ARLANDES.

Je crois, M. le baron, que ce n'est pas au couvent que vous la conduirez, mais à l'autel...

DE VERSAC.

Jeune homme, vous êtes fou !

D'ARLANDES.

Ne vous avancez pas trop, M. le baron; vous en auriez des regrets tout à l'heure... Votre plus cher désir, votre ambition en ce monde, c'est, n'est-ce pas, d'avoir vos entrées à la cour ; et vous cherchez un gendre assez haut placé pour vous procurer cet insigne honneur ?

DE VERSAC, embarrassé.

Heu !...

D'ARLANDES.

Ah ! vous me l'avez dit !... Eh bien ! M. le baron, je peux réaliser le rêve de votre vie !... Ce soir, le roi, selon sa promesse, m'accordera le bre-

vet de colonel au régiment des Gardes ; et comme je suis de vieille noblesse, j'aurai le droit de présenter à la cour et ma femme et mon beau-père.

DE VERSAC.

Serait-il vrai ?... Noble, riche, avec le plus beau grade militaire, et me procurant mes grandes entrées à l'Œil-de-bœuf !... (Il lui prend la main.) Touchez là ! vous serez mon gendre. (Regardant autour de lui.) Seulement, ma fille est égarée, et je ne sais où la trouver, pour lui annoncer mon consentement à votre mariage.

JOSIANE.

Bah ! en cherchant bien ! (Elle va à la montgolfière rose, (A Clotilde.) Venez Mademoiselle, M. le baron, votre père, veut vous apprendre que vous êtes rentrée en grâce, et qu'il consent à couronner vos feux, comme on dit à la comédie Italienne.

CLOTILDE, sortant de la montgolfière rose, avec le costume de Josiane, à de Versac.

Est-ce possible, mon père ?

DE VERSAC.

Assurément, Clotilde. Je n'ai jamais mis en doute les mérites du colonel... c'est-à-dire du capitaine... non je dis bien du colonel... Et malgré les apparences, c'est bien à lui que je te destinais !...

CLOTILDE, à d'Arlandes.

On vous appelle colonel, M. d'Arlandes ?... Comment se fait-il ?...

D'ARLANDES.

Je vous expliquerai cela.

JOSIANE.

La grande montgolfière de M. Pilâtre de Rozier a fait mon mariage, et ce joli ballon rose a fait le vôtre, chère Clotilde. Permettez-moi de vous l'offrir, comme cadeau de noce.... Colombet le conduira chez vous.

COLOMBET, prenant le ballon par une corde.

Oui, Mademoiselle, je vais diriger ce ballon vers le jardin, et de là, chez M. de Versac. La direction des ballons, cela n'offre aucune difficulté pour moi... Voilà comment il faut s'y prendre... (Il tire le ballon par la corde et se dirige vers la droite.) Je vais demander un brevet d'invention.

Il sort.

PILATRE, à Josiane.

Mais pardon, je n'avais pas remarqué votre changement de costume. D'où vient qu'avant mon départ, vous étiez en robe de tulle, et en cheveux, et que je vous retrouve avec cette belle robe de soie et les cheveux poudrés?

CLOTILDE.

Et que le costume que Josiane portait ce matin, ce soit moi qui le porte à présent ?... Je vais vous expliquer cela.... Pendant votre absence, et pour nous désennuyer, nous avons joué une petite comédie.

PILATRE.

Et cette comédie s'appelle?...

CLOTILDE.

Un Mariage sous une montgolfière.

PILATRE.

Et comme, chère Josiane, (Il lui prend la main.) c'est aussi une montgolfière qui a fait notre mariage, vous pourriez intituler votre comédie : *Deux mariages en montgolfière.*

JOSIANE.

Parfaitement.

MONTGOLFIER.

Ce matin, je tremblais à l'idée de voir mes ballons causer la mort de deux hommes; on m'apprend maintenant, qu'ils ont fait deux mariages. A quatre heures, la tragédie, à huit heures, la comédie. Et tout cela au moyen de mes ballons !... Décidément mes idées s'embrouillent, et si je restais encore quelque temps à Paris, j'y perdrais le bon sens. (A Micheline, qui entre.) Micheline, nous partirons demain pour le Vivarais.

RIDEAU

LA
RÉPUBLIQUE DES ABEILLES
COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

FRANÇOIS HUBER, naturaliste (50 ans).
HONORÉ, frère de François Huber.
BURNENS, élève de François Huber.
CARSALA, Sicilien.
ALMANZOR, valet de Carsala.
VAN BRECK, savant hollandais.

JENNY, fille d'Honoré.

L'action se passe à Genève, en 1795.

* * *

La République des abeilles, met en scène l'aveugle François Huber, qui nous a révélé les mœurs merveilleuses des abeilles, et le jeune Vaudois, François Burnens, qui lui prêta le secours de ses yeux, pour ses longues et patientes observations.

Une idée philosophique sert de base à cette comédie. Vous qui avez été frappés par les coups de l'adversité, vous pouvez trouver les plus douces consolations dans l'étude de la nature. Hommes qui avez été victimes de l'injustice ou de l'ingratitude de vos semblables, vous pouvez obtenir des plus humbles animaux la réparation des maux que vous avez endurés. François Huber se console de la cécité qui l'a atteint dès sa jeunesse, en faisant, dans l'étude des mœurs du peuple des abeilles, des découvertes d'un inestimable prix, et en tirant parti, au profit de l'industrie humaine, du travail de ces humbles insectes.

Moralité : Les abeilles peuvent donner aux hommes des leçons de sagesse, de conduite politique et d'économie La république des abeilles, qui est vieille comme la nature, peut servir de modèle aux républiques du jour.

Dans mon ouvrage, *Les Insectes*, qui fait partie du *Tableau de la nature*, j'ai donné quelques renseignements biographiques sur François Huber et le jeune Vaudois Burnens. Je crois devoir transcrire ici cette page, qui peut servir d'introduction historique à la comédie de la *République des abeilles*.

« Grâce à l'invention des ruches de verre, Réaumur. John Hunter, Schirach et François Huber, nous ont dévoilé, par leurs admirables recherches, les mœurs étonnantes des abeilles.

« Les découvertes de François Huber semblent tenir

du miracle, quand on considère que cet observateur était aveugle depuis l'âge de dix-sept ans !

« Privé du spectacle du monde extérieur, François Huber n'en voulut pas moins consacrer sa vie à l'observation et à l'étude de la nature. Il se faisait lire les meilleurs ouvrages de son temps sur l'histoire naturelle et la physique.

« Son lecteur habituel était son domestique, François Burnens, natif du pays de Vaud.

« Le jeune Burnens s'intéressait singulièrement à tout ce qu'il lisait, et il révélait, par ses réflexions judicieuses, un véritable talent d'observateur. Huber résolut de cultiver ce talent. Bientôt, il put accorder toute confiance à son compagnon, et voir par ses yeux, comme par les siens propres.

« Les deux naturalistes (nous n'hésitons pas à donner ce titre au pauvre paysan du canton de Vaud, qui seconda si bien son maître, dans ses longues heures d'étude), imaginèrent une foule d'expériences originales, qui leur firent découvrir des vérités que personne n'avait soupçonnées jusque-là. Les résultats de leurs recherches furent publiés, en 1789, dans un volume intitulé : *Nouvelles observations sur les abeilles* qui produisit, parmi les naturalistes, une sensation profonde.

« Burnens fut, plus tard, rappelé dans sa famille, et investi, par ses concitoyens, de fonctions importantes. François Huber continua alors ses observations par les yeux de l'excellente femme qu'il avait épousée. Un second volume fut ainsi composé par lui, à vingt ans de distance du premier.

« Ce volume fut publié par son fils, Pierre Huber, à qui l'on doit les remarquables recherches sur les fourmis, qui sont connues de tous les naturalistes. »

*
* *

LA
RÉPUBLIQUE DES ABEILLES

Le cabinet d'histoire naturelle de François Huber. — Les murs sont recouverts de cadres remplis de papillons. — Porte au fond. — A droite, deux portes, l'une conduisant aux appartements, l'autre, au premier plan, ouvrant sur un jardin. — Près de cette porte, une table, sur laquelle est une ruche de paille garnie de verres. — A gauche une croisée, bahut, bureau, guéridon, fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS HUBER, BURNENS. Il est assis devant la table, à droite, et regarde dans la ruche.

BURNENS.

Maître, toutes les abeilles sont rentrées... Je les vois à travers la cloison de verre de la ruche.

FRANÇOIS HUBER.

Eh bien! observe-les pour moi, puisque le sort m'a privé de la vue. (Il s'assied dans le fauteuil.) Allons, Burnens, dis-moi ce que fait notre cher petit peuple.

BURNENS.

Il se prépare à changer de gouvernement.

FRANÇOIS HUBER.

Comment, encore! Il n'y a pas un mois qu'il a élu sa dernière reine.

BURNENS.

C'est vrai, mon cher maître, mais à l'agitation qui règne dans la ruche, je vois bien qu'il y a conspiration et complot contre le pouvoir... Une révolution est imminente.

FRANÇOIS HUBER, souriant.

Une révolution ? Nous ne sommes pourtant pas en France.

BURNENS.

Non, nous sommes à Genève ; mais on dirait que le vent révolutionnaire a franchi les Alpes, pour venir souffler sur nos chères abeilles.

FRANÇOIS HUBER.

Ce n'est pas une révolution politique qui les occupe, mon ami, c'est une révolution sociale. La moitié des abeilles est forcée d'émigrer ; et cette mesure, toute nécessaire qu'elle soit, ne peut s'accomplir sans amener une certaine perturbation.

BURNENS.

La ruche se dédoublerait... et pourquoi ?

FRANÇOIS HUBER.

Je vais te le dire... La température ordinaire d'une ruche est de vingt-huit degrés, n'est-ce pas ? Eh bien, regarde au thermomètre, qui est dans la ruche, combien il y a de degrés en ce moment.

BURNENS, retirant un thermomètre de la ruche.

Trente-cinq !

FRANÇOIS HUBER.

Cette chaleur insolite est causée par un excédant de population. Depuis le dernier recensement, la population de la ruche a doublé ! Or, les abeilles, qui connaissent fort bien les lois de l'hygiène, ont pris un grand parti. La moitié du peuple se rendra dans la campagne, sous la direction de la reine, pour fonder une colonie nouvelle, et l'une des jeunes abeilles élevées pour le trône, sera appelée à régner sur la moitié qui restera dans la vieille ruche.

BURNENS.

Peupler un pays désert avec l'excédant des maisons trop remplies; éviter l'agglomération malsaine des grands centres de population, et donner à chaque habitant la quantité d'air qui est nécessaire à son bien-être... voilà une mesure de salubrité publique que nos édiles genèvois feraient bien de méditer.

FRANÇOIS HUBER.

Oui, mais la difficulté est de décider la reine à partir... Elle n'obéira qu'à la dernière extrémité.

BURNENS, regardant de nouveau dans la ruche.

Voilà, en effet, de vieilles abeilles qui entourent la reine, comme pour lui donner un conseil, et elle replie ses ailes, d'un air résigné.

FRANÇOIS HUBER.

Elle se décide à abdiquer.

BURNENS.

Et la nouvelle reine, ouvrant majestueusement ses ailes, parcourt la ruche, d'un air triomphant.

FRANÇOIS HUBER.

Elle salue le peuple.

BURNENS, riant.

Et on dirait que le peuple crie : vive la reine !

FRANÇOIS HUBER.

Jusqu'ici je t'ai laissé dire la reine, parce que c'est le mot dont on se sert pour désigner la mère des abeilles. Mais c'est à tort qu'on lui donne ce titre ; car elle ne règne, ni ne gouverne. Le peuple commande, la reine obéit... L'association des abeilles a une forme absolument républicaine, et la reine est la Présidente de cette République. Si elle a une cellule plus grande et une nourriture plus succulente que celle des ouvrières, si on lui prodigue les soins les plus tendres, si on lui permet de rester oisive, au milieu d'une tribu laborieuse, ce n'est point parce qu'elle est reine, mais parce qu'elle est mère. Ce n'est pas la royauté qu'on glorifie en elle, c'est la maternité. Seule, en

effet, la reine a le privilége de donner des enfants à la patrie.

BURNENS.

Voilà qui est bien curieux, mon cher maître.

FRANÇOIS HUBER.

Mais ce n'est pas tout ; la mère des abeilles a encore une mission à remplir : celle de prévenir les désirs du peuple et de les transmettre à la ruche assemblée.

BURNENS.

Système parlementaire !

FRANÇOIS HUBER.

Avec cette différence que chez les abeilles, il n'y a ni discussion, ni interruption, ni interpellation.

BURNENS.

Et qu'arriverait-il si une reine mécontentait son peuple ?

FRANÇOIS HUBER.

On la chasserait de la ruche. Seulement, comme une reine est absolument nécessaire, pour faire naître des générations nouvelles, pour traduire à tous la volonté de chacun, et pour maintenir l'ordre public, les abeilles, dans leur sage prévoyance, ont toujours en réserve, au fond d'alcôves mystérieuses, de jeunes nymphes, élevées en prévision d'une royauté future. Ce sont les vice-présidentes de la République.

BURNENS.

Une vice-présidente de la République ? Allons !

les abeilles sont plus avisées que nous, puisque notre République ne compte pas de vice-président.

FRANÇOIS HUBER.

Ce qui prouve, ami Burnens, que les hommes pourraient recevoir, pour leur organisation politique, de bonnes leçons des insectes. (Bruit dans la ruche.) Mais il y a grand bruit dans la ruche. C'est la reine qui va émigrer, et la moitié des abeilles la suit. (On voit l'essaim sortir de la ruche, et disparaître par la porte de droite.) Va les rejoindre au plus vite, dans le jardin ; offre-leur une nouvelle ruche, et tu les rapporteras ici. Nous aurons deux peuples, au lieu d'un.

BURNENS.

J'y cours, M. Huber.

Il sort par la porte du premier plan.

SCÈNE II

FRANÇOIS HUBER, seul.

Il s'approche, en tâtonnant, de la ruche, et met une oreille contre la ruche.

Ah ! ah ! un bruissement d'ailes régulier annonce que les ouvrières reprennent leurs travaux... Tout est rentré dans l'ordre.

SCÈNE III

FRANÇOIS HUBER, HONORÉ.

HONORÉ, à François Huber, qui a toujours l'oreille appliquée contre la ruche.

Bonjour François ! (plus haut.) bonjour mon frère!

FRANÇOIS HUBER

Ah ! c'est vous Honoré !...

Il lui tend la main.

HONORÉ.

Ah ça ! mon frère, vous ne finirez donc jamais d'étudier les abeilles ?

FRANÇOIS HUBER.

Jamais, mon frère.

HONORÉ.

S'il s'agissait de lions ou d'éléphants, je le comprendrais. Ce sont des animaux intelligents et superbes, auxquels on est tenté de parler comme à des hommes. Mais de petits insectes, de mesquines abeilles... ça n'est pas digne d'attention!...

FRANÇOIS HUBER.

Il n'est rien de petit, il n'est rien de mesquin, dans la nature, mon frère. L'être le plus infime a reçu de la providence des dons merveilleux, et si vous aviez étudié les abeilles, vous ne les mépriseriez pas : vous les admireriez.

HONORÉ.

Comment! c'est vous qui parlez ainsi? vous qui avez usé et perdu vos yeux en étudiant des êtres imperceptibles! Mais vous devriez les renier, les haïr, les maudire! Ah! tenez, si comme vous, j'étais devenu aveugle pour avoir regardé de la poussière d'ailes de papillons à la loupe et un aiguillon de guêpe au microscope, je ne m'en consolerais jamais!

FRANÇOIS HUBER.

Eh bien! je m'en console, moi, voilà la différence. Je m'en console en revoyant dans mes souvenirs les merveilles que le microscope m'a dévoilées... Ce que vous croyez être de la poussière, sur les ailes des papillons, ce sont des plumes, des plumes de toutes couleurs, ondoyantes et splendides!... Quant à l'aiguillon de la guêpe, c'est un instrument si parfait que je défie de trouver son équivalent dans la nature entière... Je me console de ne plus y voir, mon frère, en pensant que mes études rendront quelques services à l'industrie des hommes. « C'est « un pauvre aveugle, François Huber, qui a fait « connaître les mœurs des abeilles », dira-t-on un jour. Et l'idée que des âmes compatissantes pourront avoir, dans les siècles à venir, de la sympathie pour mes souffrances... eh bien! cela me console encore!...

HONORÉ.

Voilà, je l'avoue, une heureuse philosophie.

FRANÇOIS HUBER.

Ce n'est pas tout. Depuis que je n'y vois plus,

j'entends mieux. Et le sens du toucher est devenu chez moi si subtil, qu'il me semble que mes yeux ont passé dans mes doigts... Enfin, la providence ne m'a-t-elle pas donné, avec Burnens, une consolation de tous les instants ?

HONORÉ.

Vous parlez de l'orphelin que vous avez recueilli, il y a vingt ans... Ce fut une grande charité, car l'enfant était bien chétif.

FRANÇOIS HUBER.

Oui, mais aujourd'hui, l'enfant est devenu un homme, et je suis un vieillard... Celui à qui j'ai servi de père, me rend les bons soins que je lui ai prodigués. dans son jeune âge. J'ai travaillé pour lui, il a des yeux pour moi... Burnens a l'esprit ardent, l'âme honnête et sincère ; il est reconnaissant et dévoué. Ah ! mon frère ! je suis récompensé au delà des services que je lui ai rendus... Et puisque nous voilà sur le chapitre de Burnens, il faut que je vous parle d'un projet que je carresse depuis longtemps, et qui ferait notre bonheur à tous... Ce serait de marier Burnens avec votre Jenny.

HONORÉ.

Marier ma fille à ce petit naturaliste ? Vous n'y pensez pas !

FRANÇOIS HUBER.

Je pense que ce petit naturaliste est tenu en grande estime par les savants de Genève. Je pense que ce petit naturaliste a l'âme grande et le savoir profond... Que voulez-vous de plus ?

HONORÉ.

Je veux un gendre riche et titré !

FRANÇOIS HUBER, doucement.

Vous oubliez que vous êtes un simple horloger, mon frère. Votre fille ne peut prétendre qu'à un mari de sa condition.

HONORÉ, amèrement.

Horloger ?... et je ne le sais que trop, que je suis horloger !. . Depuis un demi-siècle, le tic-tac des montres, les balanciers des horloges, la sonnerie des pendules, les refrains des coucous, me le disent, me le crient, me le répètent sans cesse que je suis horloger... Mon enfance a été bercée par le tic-tac des horloges. J'ai grandi, j'ai succédé à mon père, je me suis marié ; eh bien, même la nuit de mes noces, les horloges, les pendules et les montres, ont toujours fait autour de moi, tic-tac... Depuis un demi-siècle, courbé, du matin au soir, à la devanture de ma boutique, je brosse, je lime, je fais, je refais des rouages, j'accommode, et je raccommode des montres, qui, sous mes doigts, font sans cesse tic-tac, tic-tac... Depuis un demi-siècle je travaille à mettre d'accord les horloges et les pendules de la ville, sans y parvenir jamais. L'une fait (*Naturellement.*) tic-tac, tic-tac ; l'autre (*très vite.*) tic, tic, tic, tic ; celle-là (*très lentement.*) tac... tac... tac... tac. Je reviens d'une tournée chez mes clients ; tenez, voilà ce que j'en rapporte. (*Il tire de sa poche plusieurs montres, et les met sur le guéridon à gauche.*) Cette montre est celle de l'avocat Turpin : elle bat la breloque... Celle-ci appartient à l'épicier de la rue du Mont-Blanc : elle manque d'huile... Celle-là appartient au médecin de

l'hôpital : elle est bien malade... Un vieillard m'a donné sa montre à réparer, parce qu'elle retarde... un jeune homme m'a donné la sienne à raccommoder, parce qu'elle avance... Cette montre mignonne est celle d'une danseuse de passage à Genève : la montre a des caprices...Cette autre, avec ce gros cachet, se balançant sur un gilet brodé, est celle d'un incroyable : elle est fêlée... Cet oignon me vient du cuisinier de l'Hôtel des Nations : quoi qu'on fasse, elle s'arrête à six heures, l'heure de la table d'hôte... Cette montre à répétition sort du gousset d'un usurier : elle sonne faux... En voici une marquée d'un double chiffre ; c'est la compagne fidèle d'un vieux marquis ; rien ne peut plus la faire marcher, elle est trop ancienne. Celle qui est suspendue à ce ruban, est la montre d'un homme politique : c'est la quatrième fois qu'il me la confie, et chaque fois, le ruban a changé de couleur... Il faut que d'ici à ce soir, j'aie remis en état et réglé toutes ces montres, et vous voulez que j'oublie que je suis horloger ?... Oui, je suis horloger !... Mais je ne veux plus l'être !...

FRANÇOIS HUBER.

Mais mon frère...

HONORÉ.

Il n'y a pas de « mais mon frère » ! Si j'entendais plus longtemps tic-tac, tic-tac, j'en deviendrais fou... Ainsi, c'est entendu, je vends mon fonds d'horlogerie, et je tâche de trouver une position qui me permette de marier ma fille convenablement,

FRANÇOIS HUBER.

Et quelle sera cette position, s'il vous plaît ?

HONORÉ.

Je l'ignore encore ; mais j'ai parlé à quelques clients haut placés, et ils m'ont promis de me procurer une position des plus brillantes... Je peux considérer la chose comme faite.

FRANÇOIS HUBER, à part.

Heu !... (Haut.) Voulez-vous me permettre un conseil?... Ne vous fiez pas aux promesses des hommes. « Chacun pour soi, c'est la devise humaine »... On n'arrive point par les hommes, mon pauvre Honoré, on arrive malgré les hommes, après avoir lutté contre l'indifférence des uns, l'opposition des autres, l'envie et la jalousie de tous!... Obligez vos semblables, mon frère, c'est votre devoir ; obligez-les de toute votre âme, de tout votre pouvoir ; mais ne leur demandez pas un service : ils vous le feraient payer trop cher... Et ne croyez jamais à leurs promesses ; vous auriez trop de déceptions et de déboires !

HONORÉ.

En vivant avec les abeilles, vous êtes devenu misanthrope, mon frère.... J'en suis fâché pour vos théories, mais j'espère bien vous prouver que la protection des grands est bonne à quelque chose.

FRANÇOIS HUBER.

Oui ! elle est bonne à leur faire des partisans, autrement dit, des serviteurs.

HONORÉ.

Vous voir douter de la sincérité des hommes, au moment où un haut personnage me donne des preuves réelles de sa bienveillance ! Oh ! tenez, vous me feriez sortir de mon caractère !...

Il se dirige vers la porte du fond.

FRANÇOIS HUBER.

N'en sortez pas, mon frère, et dites-moi quel est le haut personnage qui vous témoigne tant d'amitié.

HONORÉ, fièrement.

Le chevalier de Carsala !...

FRANÇOIS HUBER, avec méfiance.

Ce Sicilien, chassé de son pays ?

HONORÉ.

Par la tourmente révolutionnaire.

FRANÇOIS HUBER.

Mais il me semble qu'il ne la redoute guère, la tourmente révolutionnaire, puisqu'il a quitté Palerme, qui était fort tranquille, pour Paris, qui ne l'était pas du tout.

HONORÉ.

Aussi est-il venu à Genève.

FRANÇOIS HUBER, avec doute.

Pour y trouver le calme, vous a-t-il dit. Et vous l'avez cru ? et vous l'avez accueilli ? et vous l'avez choyé ? Oh ! vous ne le connaissez pas ! Parasite politique, il vit de la crédulité d'autrui ! Aux ambitieux

il promet des places, aux financiers des affaires, aux besogneux de l'argent. Et quand il a obtenu de sa dupe ce qu'il veut, il disparaît. Et cela durera jusqu'au jour où on lui arrachera son masque d'imposture.

HONORÉ.

Vous êtes bien sévère pour un homme que vous ne connaissez pas.

FRANÇOIS HUBER.

Je l'ai entendu, et cela me suffit. Ses paroles mielleuses, sa politesse exagérée, son esprit cauteleux, ses compliments, qui sonnent faux, trahissent l'astuce et l'hypocrisie... Et ce grand dadais, à la fois obséquieux et impertinent, qui le suit partout, comme son ombre, quel est-il ? d'où vient-il ?

HONORÉ.

Almanzor?... M. Carsala l'a ramené de Paris, comme valet de chambre, et il n'a qu'à se louer de son service.

FRANÇOIS HUBER.

Almanzor, le valet de Carsala?... Heu !... permettez-moi d'en douter.

HONORÉ.

Le doute n'est pas permis : il porte la livrée.

FRANÇOIS HUBER, ironiquement.

Et le nom d'Almanzor?... Oh! croyez-moi, rompez tout commerce avec ces chevaliers et ces laquais de contrebande ! Concentrez vos affections et vos espérances dans le tranquille rayon de la famille ;

n'ouvrez votre porte qu'à des amis sûrs et dévoués, et nous serons tous heureux... vous le premier.

HONORÉ.

Que je renonce à profiter des offres de fortune que me fait ce riche et noble étranger? Ah! pour cela, non, mon frère... Votre misanthropie vous mène trop loin!

FRANÇOIS HUBER.

Où vous mènera l'amitié de M. Carsala?

HONORÉ.

Le chevalier Carsala a écrit, en ma faveur, à un de ses amis, à Paris... Il doit me transmettre la réponse aujourd'hui même... Je l'attends. Assistez à notre entrevue, et tous vos scrupules disparaîtront.

FRANÇOIS HUBER.

Ah! c'est ici que vous avez donné rendez-vous à Carsala?

HONORÉ.

Sans doute. Je ne pouvais le recevoir au milieu des tic-tac de ma boutique.

FRANÇOIS HUBER.

Eh bien! alors... (Brusquement.) adieu!

HONORÉ.

Mon frère!...

FRANÇOIS HUBER.

Ah! devant l'ennemi, je bats en retraite...

HONORÉ, inquiet.

Mais Carsala n'est pas encore là... Il ne viendra peut-être pas.

FRANÇOIS HUBER.

Pardon, il approche, suivi de son Almanzor : je les entends.

HONORÉ, joyeusement.

Vraiment ?

FRANÇOIS HUBER.

Regardez.

Carsala et Almanzor paraissent au fond.

HONORÉ.

C'est vrai.

FRANÇOIS HUBER.

Eh bien ! avouez que je n'ai pas besoin de mes yeux pour y voir mieux que vous. (A part.) La crédulité de ce pauvre Honoré m'effraie. C'est lui qui est aveugle ; et j'ai beau lui crier casse-cou, cela ne l'empêchera pas de tomber dans tous les panneaux !

HONORÉ, avec inquiétude.

François ! où allez-vous, tout seul ?

FRANÇOIS HUBER.

Ah ! soyez sans inquiétude. Burnens est au jardin; je saurai bien le retrouver.

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE IV

HONORÉ, CARSALA, en habit de cour, ALMANZOR en riche livrée.

Ils entrent par le fond.

CARSALA, (accent italien) (d'un air hypocrite.)

Est-ce moi qui mets en fuite, M. François Huber?... J'en serais vraiment désolé !

HONORÉ.

Veuillez excuser mon frère. Il est aveugle ; il ne savait pas que vous étiez là.

ALMANZOR, à lui-même.

Ouais, les aveugles, c'est comme les chiens, ça a du nez. (A Carsala.) Le vieux nous a flairés.

CARSALA, bas, à Almanzor.

Tais-toi donc.

ALMANZOR.

Je ne parle pas. (Avec jactance. Haut.) Je pense...

HONORÉ, à part.

Il pense !... (Haut, à Carsala.) Vous avez élevé votre valet au rang de secrétaire ?

ALMANZOR.

Oui ! je garde les secrets, et je sais me taire... Je suis donc secrétaire.

CARSALA, bas, à Almanzor.

Imbécile! bavard ! butor!

HONORÉ.

Eh bien! mon cher chevalier, avez-vous reçu la réponse que vous attendiez de Paris ?

CARSALA, sans l'écouter, gronde tout bas Almanzor. (Haussant les épaules.)

Secrétaire ?... (A Honoré.) Almanzor n'est qu'un laquais, un simple laquais, mon cher M. Honoré. Et si je le garde toujours près de moi, ce n'est point que j'aie besoin de lui, c'est tout simplement pour obéir aux habitudes que j'ai contractées à la cour de Palerme.

ALMANZOR, à part.

La cour ?... Heu !... la basse cour...

CARSALA, à Honoré.

Un homme de qualité ne doit jamais rester seul. Qu'il s'habille ou qu'il se déshabille, qu'il s'amuse ou qu'il s'ennuie, il faut qu'il ait près de lui un laquais, pour l'aider à s'habiller ou à se déshabiller, pour le regarder rire ou bailler... Le nombre des laquais augmente en proportion du rang. Si j'étais à Palerme, ce n'est pas un Almanzor, c'est une douzaine d'Almanzors que j'aurais près de ma personne... Tenez, il y en aurait un de chaque côté de cette porte, un ici, un là, sans compter ceux qui attendraient mes ordres dans le jardin... (Soupirant.) Mais je ne suis pas à Palerme !... (Changeant de ton.) C'est à vous cette bicoque ?...

Il lorgne autour de lui.

HONORÉ.

Non; nous sommes chez mon frère. Mon père nous avait laissé une maison et un jardin... François s'est chargé du jardin, où il a fait bâtir ce pavillon ; moi, j'ai gardé la maison.

ALMANZOR, à part.

Le gros lot.

HONORÉ, à Carsala, qui lorgne toujours.

Eh! dites-moi, mon cher M. Carsala, on a dû vous écrire de Paris?...

CARSALA, sans l'écouter.

Dans mon château, à Palerme, d'admirables peintures ; ici, des insectes piqués sur les murs !... Non, je ne pourrai jamais me faire aux demeures rustiques de la Suisse !

HONORÉ, un peu impatienté.

Et la lettre de Paris, vous l'avez reçue?...

CARSALA.

Pourquoi cette question ? N'auriez-vous pas confiance en moi ? Douteriez-vous de ma parole? En ce cas, mon cher M. Honoré, bonjour... Viens Almanzor !...

HONORÉ, le ramenant.

Mais, je vous assure...

CARSALA, sans l'écouter.

Oh! on m'avait bien dit que les bourgeois de Genève sont méfiants!... (Il tire une lettre de sa poche.) Certes, oui, j'ai reçu la réponse de Paris, et une réponse

inespérée. Mais, puisque vous doutez de mon crédit, de ma bienveillance, de ma sincérité... eh bien ! d'autres profiteront de cette aubaine. (Il remet la lettre dans son habit). (A Almanzor.) Allons, Almanzor !

HONORÉ.

Ah ! chevalier ! je vous en prie, conservez-moi votre protection, et je vous le jure, vous n'aurez pas obligé un ingrat.

CARSALA.

Enfin ! voilà qui est parlé !... Faisons la paix. (Il lui tend la main et reprend la lettre dans son habit.) et écoutez ceci. (Haut.) « Paris, ce 8 prairial, an III.
« Mon cher ami, vous me demandez quelle serait
« la spéculation la plus sûre et la plus prompte
« pour enrichir un honnête homme, auquel vous
« vous intéressez. Il y a une spéculation toute
« simple : c'est d'acheter des assignats. Maintenant
« en baisse, le papier monnaie remontera bientôt ».

HONORÉ.

Mais s'il allait ne pas remonter ?

CARSALA, lisant très haut.

« Et pour répondre aux craintes et aux hésita-
« tions que pourrait avoir votre protégé, je vous
« envoie le *Moniteur* de ce matin, avec deux cent
« mille livres en assignats ».

HONORÉ.

Deux cent mille livres !

CARSALA, lisant.

« Contre dix mille livres en argent ».

ALMANZOR, bas, tirant Carsala par la manche.

C'est trop !

CARSALA, bas.

Allons donc ! c'est le crédule, le plus crédule du pays ! (Donnant à Honoré une liasse de papiers, qu'il tire de sa poche.) Voilà les assignats... et voilà le *Moniteur* lisez.

Il lui donne un journal.

HONORÉ, parcourant le journal à demi-voix.

« Convention Nationale... Discours du citoyen « Foucher... » Ce n'est pas ça !... « Théâtre de la Nation... *Les Victimes cloîtrées*, du citoyen Monvel. » Ce n'est pas encore ça.

CARSALA, lui indiquant du doigt un passage sur le journal.

Tenez, c'est ici.

HONORÉ.

Ah ! (lisant.) « Assignats !... Tout fait espérer que la « baisse des assignats sera de courte durée. Garanti « par les biens nationaux, le papier monnaie ne « peut que reprendre sa valeur, dès que la confiance « reviendra » (Parlé.) Oui, mais si la confiance ne revient pas ?

CARSALA.

Ah ! vous ne comprendrez jamais la spéculation !... Exposer dix mille livres, pour en gagner deux cent mille, ça ne vous tente pas ? Eh bien n'en parlons plus; rendez-moi les assignats.

Il fait le geste de reprendre les assignats.

HONORÉ, réfléchissant.

Attendez !... je n'ai pas dit non.

CARSALA.

Vous ne trouverez jamais pareille occasion de vous enrichir !

HONORÉ.

Eh ! je le sais bien !

CARSALA.

Pourquoi donc hésitez-vous ?...

HONORÉ.

Parce que je n'ai pas les dix mille livres !

CARSALA.

Mais vous avez une maison. (Insinuant.) Vous trouveriez facilement à emprunter dix mille livres sur votre maison.

ALMANZOR, tirant Carsala par la manche. (bas).

Prenez garde... vous allez trop loin !

HONORÉ, tournant les assignats entre ses mains.

Dix mille livres?... Oui, c'est à peu près ce que vaut ma maison.

CARSALA.

Eh bien ! alors, vous pouvez faire votre fortune, avec les assignats, Monsieur le Marquis !

HONORÉ.

Monsieur le Marquis? Pourquoi m'appelez-vous Monsieur le Marquis? Vous savez bien que je ne suis qu'un simple horloger!

CARSALA.

Horloger, quand on a deux cent mille livres! Allons donc !

HONORÉ.

Si les assignats remontent et valent un jour deux cent mille livres, je ne resterai pas horloger, c'est vrai, mais je ne deviendrai pas marquis pour cela.

CARSALA.

A quoi sert la fortune sans un titre? Les bourgeois, vous le savez, ne sont pas admis dans les salons du grand monde. Et si vous êtes exclu de ces salons, quels seront, malgré votre fortune, vos relations, votre existence, vos plaisirs ? Les mêmes qu'aujourd'hui, c'est-à-dire l'isolement et l'ennui.

HONORÉ.

Je ne demanderais pas mieux d'être marquis, mais la difficulté, c'est d'avoir le marquisat.

CARSALA.

Voulez-vous que je vous en fasse obtenir un ?

HONORÉ.

Vous le pourriez ?

CARSALA.

Je suis en très bons termes avec la cour de Rome, et quand je demanderai au Vatican la faveur de créer un nouveau marquisat, pour un de mes amis, je suis sûr qu'on me l'accordera... au plus juste prix... Quelle somme pouvez-vous retirer de votre fonds d'horlogerie ?

HONORÉ.

Trois mille livres.

CARSALA.

Eh bien ! vous aurez pour ce prix, un marquisat très présentable !

HONORÉ, joyeusement.

Vraiment ?

CARSALA.

Monsieur le marquis Honoré de Huber ! Comme ce titre sonnera bien pour votre candidature ! Grâce à ce titre, votre nomination est assurée d'avance ?

HONORÉ, effaré.

Ma candidature, ma nomination ?... Mais à quoi serai-je candidat, je vous prie ?

CARSALA.

Et *per bacco !* à la présidence du Conseil fédéral du canton de Genève !...

HONORÉ.

Moi, candidat à la présidence du Conseil fédéral!... Vous voulez rire !

CARSALA.

Je ne ris jamais... Voyons, que faut-il pour être élu président du Conseil fédéral ?... 1° afficher son nom sur les murs... c'est facile ; 2° faire une profession de foi... c'est encore facile, vous n'avez qu'à copier une de celles qui ont déjà servi ; 3° lire un discours... c'est encore plus facile, je vous le préparerai.

HONORÉ.

Très bien... mais je vous avouerai que je n'ai jamais eu de principes politiques bien arrêtés... Quels seront mes principes politiques ?

CARSALA.

Ceux d'un marquis, parbleu !... Vous soutiendrez la noblesse, vous la soutiendrez, *mordicus !*

HONORÉ.

Mordicus !... C'est dit !

Fausse sortie.

CARSALA.

Eh bien ! où allez-vous ?

HONORÉ.

Je vais annoncer à mon frère ma nouvelle fortune.

CARSALA.

Pardon, mon cher M. Honoré ; mais avant d'aller trouver votre frère, ne pensez-vous pas qu'il serait convenable de me témoigner un peu cette reconnaissance dont vous me parliez tout à l'heure ?

HONORÉ.

Ah ! dites, mon cher Carsala, que puis-je faire pour vous ?

CARSALA.

Vous pouvez faire mon bonheur !

HONORÉ.

Comment cela !...

CARSALA.

En m'accordant la main de vôtre fille.

HONORÉ, stupéfait.

Vous voulez épouser Jenny?

CARSALA.

Pourquoi pas?... Mademoiselle Jenny est charmante, je l'aime, et je suis assez riche pour me passer la fantaisie d'un mariage d'inclination.

HONORÉ.

Ah! chevalier, je n'ose croire...

CARSALA, sortant un papier de sa poche.

Tenez, mon cher marquis, lisez, et vous verrez que vous pouvez, en toute sécurité, me confier le bonheur de votre fille.

HONORÉ, lisant.

« État de fortune du chevalier de Carsala, relevé
« ce 8 octobre 1794, par son intendant dévoué,
« Solani, enregistré à Palerme, le 15 octobre 1794,
« en l'étude de maître Pandolfo, notaire du dit che-
« valier : 1° Deux lieues carrées de soufrières, au-
« tour de l'Etna, rapportant, bon an, mal an, quinze
« mille livres de soufre... sans compter les pierres
« précieuses lancées par le volcan... 2° Une lieue
« carrée de vignes de Marsala, donnant, bon an,
« mal an, cinq cents tonneaux de vin, sans comp-
« ter les raisins, vendus frais ou secs... 3° Un palais
« de marbre à Palerme, pouvant loger une famille
« princière et sa suite... sans compter les meubles

« de prix et les peintures qui le garnissent ».

Pendant la lecture, jeu de scène entre Carsala et Almanzor, qui le tire par la manche, pour l'arrêter.

ALMANZOR, à part, retournant ses poches.

Tant de richesses sur le papier, et pas le sou dans la poche.

HONORÉ, rendant le papier à Carsala.

Ah! mon gendre! des champs de pierres précieuses et des tonneaux de Marsala!... Laissez-moi vous embrasser!...

ALMANZOR, à part.

C'est le bouquet!

CARSALA.

Oui, mais si le contre-coup de la Révolution française arrivait jusqu'en Sicile, les pierres précieuses et les vignes de Marsala, tout serait confisqué, au profit de la nation.

HONORÉ.

Ah! je comprends! Vous voulez dire que je dois soutenir la noblesse au Conseil fédéral. J'ai maintenant des principes politiques !... des principes arrêtés! des principes *mordicus!* La démocratie genevoise n'a qu'à se bien tenir!...

CARSALA.

Eh bien! allez emprunter les dix milles livres, et vendre le fonds d'horlogerie; je vais m'occuper de votre discours.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE V

BURNENS, puis JENNY.

BURNENS, il entre par la porte de droite, premier plan, portant une ruche, qu'il met à côté de la ruche qui est sur la table.

Là!... j'ai fait ce que m'a dit M. Huber; les abeilles fugitives sont entrées dans une nouvelle ruche, et les voilà ! Il n'en manque pas une... (Regardant dans la ruche.) Oh ! oh ! la nouvelle colonie s'est déjà mise au travail... Les deux peuples voisins rivaliseront d'ordre et d'activité.

JENNY, elle a un petit chapeau de paille. Elle entre par le fond, en courant, un salabre à la main.

Oncle François ! oncle François !...

BURNENS.

M. Huber n'est pas ici, mademoiselle Jenny. Il est au jardin. Voulez-vous que je l'appelle ?

JENNY.

Non... J'ai fait une capture ; (Elle lui montre le salabre, dans lequel se trouve un papillon.) voyez...

BURNENS.

Un papillon!

JENNY.

Il s'agit maintenant de le saisir bien délicatement, et de le piquer dans un cadre. Tenez... prenez-le

je vous prie... (Elle tend le salabre à Burnens, qui hésite.) Eh bien qu'avez-vous ?

BURNENS, tremblant.

Rien !

Il prend le papillon et le pique dans un cadre, en regardant Jenny.

JENNY.

Mais si ! votre main tremble, et vous piquez le papillon tout de travers ! (Elle retire le papillon, et le pique au milieu du cadre.) Voilà comme il faut s'y prendre !... Du reste, depuis quelque temps, M. Burnens, vous êtes d'un distrait, ah ! mais d'un distrait !...

BURNENS.

Moi?

JENNY.

Oui, vous... Lundi, mon oncle vous pria d'aller surveiller les belles chenilles blanches qui filent leurs cocons de soie, en plein air, sur l'arbre du Japon.

BURNENS.

Eh bien ?

JENNY.

Je m'approche de l'arbre du Japon, et qu'est-ce que j'aperçois? Des papillons qui sortaient déjà de leur coque, pour s'élever joyeusement dans les airs. Et vous, au lieu de les saisir, vous restiez debout, immobile, et comme pétrifié... Si c'est là votre façon de surveiller les vers à soie !...

BURNENS.

Ah ! mademoiselle Jenny, pardonnez-moi ; mais

c'est votre petit chapeau de paille qui causait ma distraction.

JENNY.

Mon chapeau de paille?

BURNENS.

Je ne vous avais pas encore vue avec ce petit chapeau. Et il vous va si bien !... Enfin, que voulez-vous, mademoiselle Jenny, l'arbre du Japon, les chenilles, les papillons, j'oubliais tout, pour admirer votre chapeau...

JENNY.

Mon chapeau, mon chapeau?... Mardi, je n'avais pas de chapeau, lorsque mon oncle nous dit d'aller cueillir, sous les grand marronniers, des fraises, pour le dessert! Eh bien, au lieu de m'aider à cueillir des fraises, ce qui eut été poli, vous êtes encore resté debout et immobile. Et pendant que je remplissais mon panier, vous, vous soupiriez... Tenez, comme ça... (Elle soupire.) Si c'est là votre façon de ramasser des fraises...

BURNENS.

Vous n'aviez pas votre petit chapeau, c'est vrai ; mais les derniers rayons du soleil, filtrant à travers les branches des marronniers, entouraient votre front d'une auréole d'or. Et si je ne vous ai pas aidée, c'est que je regardais vos cheveux à travers lesquels se jouait le soleil.

JENNY.

Le soleil! le soleil ?... Il était couché hier au soir, le soleil, lorsque mon oncle vous ordonna d'écrire

en latin le catalogue de sa collection d'entomologie. Vous vous êtes assis à cette table, avec du papier, de l'encre et des plumes ; je travaillais assise sur cette chaise; mon oncle dormait dans ce fauteuil. Eh bien ! tenez !... (Elle s'approche de la table.) Voilà le papier. Il est encore tout blanc. Vous n'avez pas écrit un mot... Et pourtant vous savez le latin...

BURNENS, se rapprochant d'elle.

Oui, mais vous étiez près de moi, terminant une broderie. Je retenais mon souffle, pour entendre le petit choc de votre aiguille courant sur la dentelle, et admirer les fleurs qui naissaient sous vos doigts. J'espérais que vos yeux rencontreraient les miens. Mais vos yeux sont restés fixés sur votre ouvrage, et si je n'ai pas écrit le catalogue latin c'est la faute de vos yeux ?...

JENNY, baissant les yeux.

Mes yeux ?... mes yeux ?...

BURNENS.

Vous les baissez encore ! Ah! je vous en prie, je vous en supplie, regardez-moi.

JENNY, elle relève les yeux et les baisse aussitôt.

Je n'ose pas...

BURNENS, lui prenant la main très doucement.

Eh bien ! mademoiselle Jenny, votre timidité, c'est comme mes distractions... Vous n'osez pas rencontrer mon regard, et moi, j'oublie tout en vous voyant... C'est que nous éprouvons l'un et l'autre le même sentiment...

JENNY.

Nous avons tous les deux le même sentiment, dites-vous, M. Burnens. Mais lequel ?... Je ne me rends pas bien compte de ce que j'éprouve auprès de vous.

BURNENS.

Je ne saurais lire dans votre âme, chère Jenny, mais laissez-moi vous dire ce qui se passe dans la mienne... Ce qui fait battre mon cœur, ce qui m'intimide, me charme et me trouble à la fois, ce qui m'attire vers vous, ce qui me retient et m'enivre, ce qui fait mon espoir, mon bonheur et ma vie, Jenny !... chère Jenny... c'est l'amour !...

JENNY, timidement.

L'amour ?... Vous croyez que nous nous aimons ?

BURNENS, avec élan.

Oui, Jenny, nous nous aimons et jurons de nous aimer toujours.

JENNY, lui donnant sa main.

Ah ! toujours !... (Apercevant François Huber.) L'oncle François !

Elle retire vivement sa main.

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRANÇOIS HUBER ; il est entré avant la fin de la scène, par la droite, puis HONORÉ.

FRANÇOIS HUBER.

Vous vous aimez, et vous avez peur de moi ? Ah !

Jenny ! Ah ! Burnens ! votre amour réalise mon rêve le plus doux. Il assure le bonheur de ma vieillesse... Donnez-moi vos mains, que je les réunisse dans les miennes... (Il prend leurs mains.) Mes enfants, nous vous marierons à la Pentecôte.

HONORÉ, qui est entré par le fond, sur les derniers mots.

Non, mon frère, ce mariage ne peut avoir lieu.

FRANÇOIS HUBER.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

HONORÉ.

Parce que j'ai donné ma parole au chevalier Carsala.

FRANÇOIS HUBER.

Vous marieriez Jenny à cet intrig... (Se reprenant sur un serrement de main d'Honoré.) à cet étranger ?

JENNY, à Honoré.

Ah ! mon père !

BURNENS, à Honoré.

Mais j'aime mademoiselle Jenny de toutes les forces de mon âme, M. Huber !...

HONORÉ.

Le chevalier aussi adore ma fille... et de plus, il met une fortune à ses pieds.

BURNENS, avec désespoir.

Et moi, je n'ai que mon amour !...

FRANÇOIS HUBER, à Burnens.

Tu te trompes, Burnens ; j'ai pour toi une dot en réserve.

BURNENS.

Une dot ?

HONORÉ, à François Huber.

Cela n'est pas possible, mon pauvre François. On sait bien que vous êtes pauvre.

FRANÇOIS HUBER.

Non, mon frère, car je possède un trésor !...

HONORÉ.

Un trésor !

FRANÇOIS HUBER.

Oui, un trésor amassé jour par jour, dans un rayon de soleil, à travers les herbes humides, sous la terre, dans l'air, dans les eaux, sur les arbres et sur les fleurs.

BURNENS, vivement.

Parleriez-vous de votre collection d'entomologie, mon cher maître ?...

FRANÇOIS HUBER.

Précisément.

HONORÉ, avec dédain.

Des papillons ? des insectes ?... Mais cela n'a point de valeur.

FRANÇOIS HUBER.

Pour vous, c'est possible ; mais un savant hollandais, M. Van Breck, qui voyage pour enrichir le cabinet d'histoire naturelle de Leyde, et qui est de passage à Genève, m'a offert, il y a quelques jours, quinze mille livres de m'a collection.

HONORÉ.

Et vous ne l'avez pas pris au mot ?

FRANÇOIS HUBER.

Non. Il me fallait en échange, autre chose que de l'argent... Il me fallait le bonheur de ces deux enfants... Et j'attendais que leur cœur eût parlé !...

HONORÉ, haussant les épaules.

Et vous croyez que quinze mille livres peuvent entrer en balance avec les titres, la position et la fortune du chevalier Carsala ?... Gardez vos insectes, mon pauvre François, et apprenez que mon futur gendre est en état de nous enrichir tous .. Il a commencé par moi. Il m'a lancé dans une spéculation superbe ! Tenez !... tâtez-moi ça !...

Il présente à François Huber les assignats.

FRANÇOIS HUBER.

Du papier !... Je n'aime pas le papier !... Je me souviens de ce qui s'est passé en France, avec les actions de M. Law !

HONORÉ.

Oh ! rassurez-vous ! Ceci n'est pas fictif, comme les bons de la rue Quincampoix. Les assignats

reposent sur les biens nationaux de la France, et j'ai deux cent mille livres en assignats!...

FRANÇOIS HUBER, prenant les assignats.

Les assignats, c'est encore plus léger que mes papillons. Mais, comment avez-vous en votre possession tous ces papiers ?

HONORÉ, très naturellement.

Je les ai payés dix mille livres, que j'ai empruntées sur ma maison!... Gagner deux cent mille livres, avec dix mille, c'est une assez jolie affaire, je crois!

FRANÇOIS HUBER, sans l'écouter.

Chère maison paternelle! On ne lui avait jusqu'ici emprunté que du bonheur!... (A Honoré, avec inquiétude.) Et votre horlogerie... elle vous reste, au moins?

HONORÉ.

Non, je ne suis plus horloger.

FRANÇOIS HUBER.

Et que serez-vous, alors?

HONORÉ.

Marquis!... On m'offre un marquisat à très juste prix.

FRANÇOIS HUBER, sévèrement.

C'est avec du sang que s'achetait, autrefois, la noblesse; elle ne peut aujourd'hui s'acquérir avec de l'or!... Sacrifier une profession honorable à des

parchemins de contrebande!... ah! j'en rougis pour vous, mon frère!...

HONORÉ.

Et si, ce frère, dont vous rougissez, était nommé Président du Conseil fédéral du Canton de Genève, que diriez-vous?

FRANÇOIS HUBER.

Président du Conseil fédéral? Je ne vous connaissais pas d'ambition politique!

HONORÉ.

Vous vous trompez; car je suis attendu à la réunion électorale de notre section, pour y poser ma candidature et lire mon discours.

FRANÇOIS HUBER.

Inspiré, sans doute, par votre chevalier Carsala, ce discours aura pour but, n'est-ce pas, de soutenir la noblesse contre les idées démocratiques qui nous viennent de France?...

HONORÉ.

Naturellement.

FRANÇOIS HUBER.

Prenez garde, il est dangereux de s'appuyer sur ce qui s'écroule!

HONORÉ.

Vous êtes républicain, je suis monarchiste, nous ne nous entendrons jamais, mon frère... (A Jenny.) Quant à vous ma fille, le chevalier désire vous présenter ses hommages... Venez!

JENNY, se retournant.

Adieu, Burnens !...

HONORÉ.

Jenny ! je vous attends.

Il l'emmène.
Ils sortent par le fond.

SCÈNE VII

FRANÇOIS HUBER et BURNENS.

BURNENS.

Mademoiselle Jenny mariée à un autre !... ah ! mon cher maître, j'en mourrai !...

FRANÇOIS HUBER.

Mon ami quand il s'agit de politique ou de mariage, il ne faut jamais désespérer de rien.

BURNENS.

Vous venez d'entendre votre frère me refuser la main de sa fille, et vous voulez que j'espère ?

FRANÇOIS HUBER,

Oui, car je me charge, moi, de tout arranger.

BURNENS, à part.

Un aveugle qui veut y voir plus clair que tout le monde ! (Haut.) Et que pensez-vous faire, mon cher maître ? Votre frère ne recherche dans un gendre

que le rang et la fortune, et je suis sans fortune et sans position.

FRANÇOIS HUBER lui prenant les mains.

C'est en faisant ta fortune que je vais commencer ma campagne. J'ai fait prier M. Van Breeck de vouloir bien se rendre ici, à quatre heures. Il est quatre heures, M. Van Breeck va venir. (On sonne à la porte.) Et justement, on sonne à la porte. Ce doit être lui. Veux-tu aller ouvrir?

Burnens va ouvrir la porte du fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VAN BREECK, entrant par le fond.

VAN BREECK, entrant.

M. Huber, je me rends à votre appel. Allez-vous me donner la bonne nouvelle que j'attends? Consentez-vous à me vendre votre collection?

FRANÇOIS HUBER.

C'est précisément cela, M. Van Breeck. J'ai réfléchi à votre proposition, et j'accepte les quinze mille livres que vous m'en offrez.

VAN BREECK.

Alors, marché conclu!

Il lui donne la main.

FRANÇOIS HUBER.

Mais vous n'avez jeté qu'un coup d'œil général sur ma collection, et je tiens, avant de vous la livrer, à ce que vous la visitiez en détail... Voyez, ici sont les papillons ; dans la chambre voisine, les scarabées et les éphémères. Les libellules se trouvent dans un pavillon au bout du jardin.

VAN BREECK.

Eh bien, je vais commencer par les papillons. (Il met un lorgnon, et s'approche des cadres.) Papillons diurnes... complets... Papillons nocturnes... idem... Papillons crépusculaires... Sphinx... Mais je ne vois pas, parmi les sphinx, le plus beau de tous, le *Sphinx Atropos*.

FRANÇOIS HUBER.

Non ! le *Sphinx Atropos* est ici très rare, et je n'ai pas encore pu me le procurer.

VAN BREECK.

C'est fâcheux, car la chenille du *Sphinx Atropos* se nourrit sur la plante que M. Parmentier vient d'importer en France, et j'aurais voulu être le premier à faire connaître en Hollande le papillon de la Parmentière. Le *Sphinx Atropos* est, d'ailleurs, un papillon magnifique, qui eût fait le plus bel ornement de ces cadres. Vous me pardonnerez, mon cher M. Huber, mais une collection incomplète n'a aucune valeur à mes yeux. Je repartirai ce soir pour la Hollande.

FRANÇOIS HUBER, avec tristesse.

Alors, le marché est rompu ?

VAN BREECK.

Je le regrette plus que vous, et je vous prie d'agréer mes excuses.

Fausse sortie.

BURNENS, s'avançant.

Pardon, monsieur Van Breeck, à quelle heure partez-vous, ce soir?

VAN BREECK.

A neuf heures.

BURNENS.

Eh bien, ce soir, à neuf heures, vous aurez votre *Sphinx Atropos*.

VAN BREECK.

Il se pourrait?

BURNENS.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

FRANÇOIS HUBER.

Mais sais-tu bien à quoi tu t'engages, Burnens?

BURNENS.

Oui, je sais que nous sommes à la fin du printemps, et qu'en ce moment, l'*Atropos* déchire, pour renaître à la vie, le linceul où il dormait pendant l'hiver. Je sais aussi qu'au bord du Rhône, du côté de la France, se trouvent de nombreux champs de parmentières...

FRANÇOIS HUBER.

D'ici à ce soir, tu n'auras jamais le temps d'aller si loin, et de revenir.

BURNENS.

Par la grande route, non, mais par la montagne?

FRANÇOIS HUBER.

Par la montagne? Mais, malheureux enfant, c'est très dangereux! Il y a là d'affreux précipices!... Sans compter les bandits.

BURNENS.

Des précipices ? Vous oubliez que je suis montagnard, mon cher maître... (Riant.) Quant aux bandits, ils ne s'attaquent guère aux chasseurs de papillons!

VAN BREECK.

C'est égal, jeune homme, je vous conseille de ne pas partir sans armes.

BURNENS, prenant le salabre qu'a laissé Jenny, et une boîte de fer blanc, dont il passe la courroie autour de son cou. (Gaiement.)

Les armes d'un naturaliste, les voilà !

VAN BREECK, lui donnant une boîte de pistolets, qu'il tire de dessous son habit.

Permettez-moi d'y joindre cette boîte de pistolets. Je les avais pris pour mon voyage. Vous me les rendrez ce soir, à votre retour de la montagne.

BURNENS, prenant les pistolets.

Puisque vous le voulez, merci, M. Van Breeck... Adieu, mon cher maître... Et à ce soir!

Il sort par le fond.

FRANÇOIS HUBER.

Si vous voulez, en attendant le retour de Burnens, visiter le reste de la collection, mon cher M. Van Breeck, je suis à vos ordres.

Ils sortent par la porte de droite.

SCÈNE IX

CARSALA, ALMANZOR.

Ils entrent par le fond, et regardent s'il n'y a personne.

ALMANZOR.

Personne! nous pouvons entrer.

CARSALA.

Tu as l'argent ?

ALMANZOR.

Plein mes poches... Vous avez les billets de banque?

CARSALA.

Plein mon portefeuille.

ALMANZOR.

Eh bien! réglons nos comptes!...

CARSALA.

Comment, réglons nos comptes ? Tu as l'argent,

j'ai les billets de banque, voilà nos comptes réglés.

ALMANZOR.

Non, il n'est pas juste que vous ayez les dix mille livres de la maison, et moi seulement les trois mille livres de l'horlogerie.

CARSALA.

Voyons, Almanzor, le valet ne peut pas avoir autant que le maître...

ALMANZOR.

Il n'y a ici ni maître, ni valet, vous le savez bien ! Rappelez vos souvenirs. Lorsque nous nous rencontrâmes à Paris, dans le jardin du Palais-Égalité, je n'étais qu'un jeune vagabond, jeté sur le pavé de la grande ville. On m'appelait Pierrot, et je posais des planches sur les ruisseaux des rues, les jours de pluie, pour gagner quelques sous... Mais en ce moment, il ne tombait pas une goutte d'eau, et on ne me donnait pas un liard... Vous arriviez de Sicile, pour tâcher de ramasser quelques épaves du naufrage révolutionnaire...

CARSALA.

Oui, mais j'arrivais trop tard ; il n'y avait plus rien à ramasser.

ALMANZOR.

Tous deux fort mal vêtus, tous deux sans sou, ni maille, nous errions par la ville, à la recherche de quelque bonne aubaine, lorsque, un jour, nous voyons, se balançant à la porte d'un fripier, les défroques brodées d'un ci-devant. Et me les montrant du doigt. « Habillons-nous richement, me « dites-vous, et nous irons là où il y a encore des

« grands seigneurs. Si le hasard nous seconde, notre « fortune est faite ». Pendant que le maître fripier détourne la tête, vous décrochez lestement un habit de cour. De mon côté, je m'empare d'un habit galonné d'or, et nous détalons. Je croyais avoir emporté un uniforme de général. Pas du tout! c'était une livrée!... Voilà comment vous êtes devenu grand seigneur, et moi laquais, vous maître, et moi valet! Mais, en dépit de l'habit, nous avons juré de tout partager, au jour de la fortune. Ce jour est arrivé, partageons. Partageons l'argent, les billets, les honneurs!... Changeons d'habit, endossez ma livrée, et donnez-moi l'habit de cour. A mon tour je serai le maître, et vous serez Almanzor.

CARSALA, embarrassé et l'écartant.

Oui, mon ami, nous partagerons, mais plus tard... je te le promets...

ALMANZOR.

Vous promettez toujours, et ne tenez jamais! Depuis notre départ de Paris, vous avez souvent rempli votre bourse, d'une manière ou d'une autre... et moi je n'ai pas eu ça!

Il fait le geste en portant le pouce à ses lèvres.

CARSALA.

Et *per bacco!* ce n'est pas toi qui aurais sû la remplir, la bourse!

ALMANZOR.

C'est possible, mais je ne veux plus être valet; ça m'ennuie. J'aime mieux redevenir Pierrot!

Il déboutonne son habit.

CARSALA, *l'arrêtant.*

Y penses-tu ? La prudence exige que nous gardions ici chacun notre rôle... et notre habit. Un peu de patience, obéis quelque temps encore, et tu seras content, je t'en réponds. L'essentiel, à présent, c'est de quitter Genève, le plus vite possible.

ALMANZOR.

C'est mon avis ; il n'y fait plus bon pour nous. Partons.

Il se dirige vers la porte.

CARSALA, *le ramenant.*

Pas si vite... Et Jenny?... Tu sais bien que je l'aime, que je l'aime avec passion !...

ALMANZOR.

Oui, mais puisque nous sommes obligés de décamper, vous ne pouvez pas l'épouser.

CARSALA.

Non, mais je peux l'enlever.

ALMANZOR.

L'enlever !... Et son père ? ..

CARSALA, *riant.*

En ce moment, il lit son discours ; il ne reviendra pas de sitôt.

ALMANZOR.

Et le petit naturaliste?

CARSALA, solennellement.

Je l'ai vu se diriger du côté du Rhône, un filet de papillons à la main.

ALMANZOR.

Et François Huber ?

CARSALA, haussant les épaules.

Un aveugle ? (La nuit vient.) Voilà la nuit... Procure-toi une chaise de poste. Dès que je l'entendrai s'arrêter sous la croisée, je m'empare de Jenny, je la jette en voiture, et en route pour l'Italie !... As-tu compris ?

ALMANZOR.

Parfaitement. Je vais chercher le carrosse.

Il sort.

CARSALA.

Et maintenant, allons bien vite trouver Jenny.

La nuit est venue, et à la fin de cette scène, l'obscurité est complète.

SCÈNE X

CARSALA, JENNY, elle entre par le fond, tenant une lampe allumée, qu'elle pose sur la table. Le jour revient.

CARSALA, s'effaçant. (A part.)

C'est elle !

JENNY, sans voir Carsala.

Mon père n'est pas encore rentré, mon oncle François est sorti, avec M. Van Breeck, et je ne sais où est Burnens. Malgré moi, cette solitude m'effraie...

CARSALA, s'avançant doucement.

Mademoiselle Jenny ?

JENNY, reculant effrayée.

M. Carsala !...

CARSALA.

Comment, vous avez peur de moi, de moi qui vous adore ? (Plus bas.) de moi, qui serai bientôt votre époux ?...

Il se rapproche d'elle.

JENNY.

Ah ! laissez-moi !

On entend un roulement de voiture.

CARSALA, il regarde à la croisée. (A part.)

La chaise de poste ! et Almanzor est sur le siège ; c'est bien ! (Haut, à Jenny.) Vous vous êtes montrée jusqu'ici assez hautaine envers moi, Mademoiselle; mais l'heure est venue où je puis me venger de vos rigueurs... Ce n'est plus votre dédain qui commandera, c'est mon amour !

Il l'entoure de ses bras, et l'entraîne vers la porte du fond.

JENNY, criant.

A moi ! A moi !...

SCÈNE X

Les Mêmes, BURNENS. Il entre par le fond.

BURNENS, à Carsala.

Misérable !...

Jenny s'échappe de l'étreinte de Carsala.

JENNY, se jetant dans les bras de Burnens. (Joyeusement.)

Burnens !...

CARSALA, à part.

Heu !... Je n'ai plus qu'à détaler.

BURNENS, l'empêchant de sortir.

Pardon, M. le chevalier : mais nous avons à nous expliquer ensemble... (Plus bas.) Il y a au fond du jardin, une allée, éclairée par les rayons de la lune... On y voit comme en plein jour. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

CARSALA.

Je vous comprends si bien que si vous aviez une épée, je vous dirais « battons-nous ! » (Dédaigneusement.) Mais vous n'avez pas d'épée.

BURNENS.

Je n'ai pas d'épée, mais j'ai des pistolets...

Il tire la boîte de pistolets de son habit.

CARSALA, effrayé.

Nous battre au pistolet ?

BURNENS.

Si vous refusez de vous battre, je vous tue comme un chien.

Il le vise avec un pistolet, et le fait reculer jusqu'à la porte du fond.

Ils sortent.

JENNY, éperdue.

Mon Dieu! Ils vont se battre!...

Elle tombe sur le fauteuil.

SCÈNE XI

JENNY, FRANÇOIS HUBER, VAN BREECK.

Ils entrent par la droite.

VAN BREECK, tirant sa montre. (A François Huber).

Mon cher M. Huber, il est neuf heures, et je ne vois pas revenir Burnens!

JENNY, sanglotant.

Ah! M. Huber! Burnens est revenu, mais il s'est pris de querelle avec le chevalier, et en ce moment, ils se battent, au fond du jardin.

FRANÇOIS HUBER, terrifié.

Burnens se battre avec cet infâme Carsala? A tout prix, il faut empêcher ce duel! Guide-moi vers eux, tout de suite, mon enfant.

Il s'appuie sur Jenny.

On entend un coup de feu.

JENNY.

Ah !

FRANÇOIS HUBER, atterré.

Trop tard! (A Van Breeck.) Allez, M. Van Breeck, allez, je vous en prie, voir ce qui est arrivé ! Moi, je n'ai plus de force.

Il tombe sur un siége.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BURNENS, entrant par le fond.

VAN BREECK, avec un étonnement joyeux.

Burnens !

JENNY, courant à Burnens.

Vous n'êtes pas blessé?

BURNENS.

Non, mademoiselle.

FRANÇOIS HUBER, qui s'est levé.

Et Carsala ?

BURNENS.

Une balle dans l'épaule... Almanzor l'a mis dans une voiture, qui se trouvait là, je ne sais comment, et fouette cocher ! Les deux coquins iront se faire pendre ailleurs. (A Van Breeck.) Je n'ai qu'une parole, M. Van Breeck... Neuf heures viennent de sonner... voilà le *Sphinx Atropos*.

Il lui donne un papillon, qu'il a pris dans sa boite de fer blanc.

VAN BREECK, *piquant le papillon dans un cadre.*

La collection est maintenant complète! A chacun de tenir sa promesse. (*A François Huber.*) Voilà, mon cher Monsieur, un bon de quinze mille livres, sur mon banquier de Genève! (*Il lui donne un papier, qu'il a pris dans son portefeuille.*) (*A Burnens.*) Vous voudrez bien, mon ami, vous charger de faire emballer soigneusement la collection, et me l'envoyer à Leyde.

BURNENS.

Soyez tranquille, Mr. Van Breeck ; il ne manquera pas une antenne aux scarabées, pas une patte aux coléoptères, pas un œil aux fourmis !

Van Breeck salue, et sort par le fond.

FRANÇOIS HUBER, *à Burnens.*

Mon ami, voilà ta dot.

Il lui donne le papier.

BURNENS, *il veut lui baiser les mains.*

Ah ! mon cher maître, que de reconnaissance !

FRANÇOIS HUBER.

C'est bon !... c'est bon !... J'ai à m'ocuper à présent du cadeau de noces de Jenny. (*A Jenny.*) Ouvre le bahut, Jenny ; ce qu'il renferme est pour toi.

JENNY.

Pour moi ? (*Elle ouvre le bahut, et en retire une pièce de satin blanc.*) Ah ! le beau satin !

FRANÇOIS HUBER.

C'est ta robe de noces... Les chenilles que j'élevais sur l'arbre du Japon, sont les petites fées qui en ont filé la soie.

JENNY, pensive.

Ma robe de noces? .. Alors j'épouse?... (Elle regarde timidement Burnens.) Burnens ?...

BURNENS.

Oui, Jenny ! car, Dieu merci, nous n'avons plus à craindre le chevalier Carsala !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HONORÉ.

HONORÉ, pâle, défait, les habits en désordre, le chapeau bossué.

Qui a parlé de Carsala ? du misérable Carsala ? de l'indigne Carsala ?

FRANÇOIS HUBER.

Que vous est-il donc arrivé, mon Dieu ?...

HONORÉ.

Je sors de la réunion électorale. On m'a sifflé, hué bafoué, injurié, bousculé, battu ! (Il tombe sur une chaise.) Ah ! Je n'oserai plus me montrer dans les rues de Genève !

FRANÇOIS HUBER, tâtant les vêtements d'Honoré.

Je comprends ! Vous avez prononcé votre discours monarchique, à la réunion des électeurs. (Redressant le chapeau d'Honoré, qui est bossué.) Et il n'a pas été goûté, le discours !... Que voulez-vous, mon frère, les honneurs, les titres et l'argent, c'eût été trop ! La poli-

tique ne vous a pas réussi, mais il vous reste la fortune et le marquisat.

HONORÉ.

Il ne me reste rien du tout ! La malle-poste de Paris vient d'arriver, avec la nouvelle que les assignats sont tombés dans un tel discrédit que leur valeur est maintenant dérisoire! Et le misérable Sicilien vient de disparaître, en emportant mon argent et mon marquisat. Il m'a tout pris, il m'a tout enlevé!...

FRANÇOIS HUBER.

Non, grâce à Burnens, il n'a pas enlevé votre fille.

HONORÉ, il se lève.

Comment, après m'avoir trompé, dépouillé, ruiné, le bandit voulait encore me voler mon enfant ?

FRANÇOIS HUBER.

Je vous avais bien dit, mon frère, de vous méfier de ce chevalier d'imposture...

HONORÉ, douloureusement.

Je vous en prie, François, n'ajoutez pas un reproche à ceux que je m'adresse moi-même !... Ah ! si c'était à recommencer.

FRANÇOIS HUBER.

Que feriez-vous ?

HONORÉ.

Je mettrais les intrigants à la porte, et je dirais à Burnens :« Tu es un honnête homme...je te donne « ma fille... » Et les tic-tac des horloges, qui m'exas-

péraient, eh bien ! je les écouterais avec bonheur ; car j'y verrais le doux écho d'une existence honorable et paisible.

FRANÇOIS HUBER, à part.

Dieu soit loué, le voilà repentent et converti ! (A Honoré.) (Haut) Mon frère, je puis réaliser tous vos désirs.

HONORÉ.

Vous pouvez racheter ma maison, et me rendre mon horlogerie ?

FRANÇOIS HUBER.

Oui, grâce à un second trésor que des ouvrières actives et laborieuses ont amassé pour moi... Depuis trente ans, ces serviteurs infatigables travaillent à fabriquer, pour moi, un sucre parfumé, que je vends à beaux deniers comptants. J'ai mis chaque année, dans un sac de cuir, le produit du travail de mes ouvrières... (Il prend un sac de cuir, dans le bureau.) Et ce sac, le voilà !...

HONORÉ, vidant le sac sur la table. (Joyeusement.)

Mais il y a là plus de dix mille livres !...Et quelles sont les ouvrières dont le travail est si fructueux ?

FRANÇOIS HUBER, montrant les ruches.

Les abeilles ! Et leur sucre, c'est le miel... Vous le voyez, mon frère, les abeilles répareront le mal que vous ont fait les hommes.

HONORÉ.

Quelle leçon !

FRANÇOIS HUBER.

Mais ce n'est pas tout. Vous avez prononcé un

discours qui serait un déshonneur pour notre nom, si vous n'en rétractiez bien vite les termes et les idées.

HONORÉ.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais après ce qui s'est passé, comment me présenter à l'Assemblée des électeurs? J'y serais trop mal reçu.

FRANÇOIS HUBER.

Vous y serez, au contraire, parfaitement accueilli, si vous lisez ceci aux électeurs.

Il lui donne un papier, qu'il a tiré de sa poche.

HONORÉ.

C'est un nouveau discours?

FRANÇOIS HUBER.

Mieux que cela, c'est une nouvelle constitution... Vous en donnerez lecture aux électeurs, et j'espère que l'excellence des lois qu'elle renferme, effacera la fâcheuse impression de votre discours monarchique.

HONORÉ.

Voyons! (Il lit.) « Constitution en vigueur chez un « peuple sage. Article 1er: Chacun travaille pour « tous. — Article 2. Le travail mobile de l'exis- « tence. — Article 3. N'aimer que la patrie. — Arti- « cle 4. Chasser impitoyablement l'ennemi qui « viendrait souffler des idées de paresse, d'envie et « de révolte. — Article 5. N'avoir qu'une ambition, « celle de nourrir, d'élever et de perpétuer à l'infini, « une race sobre, fraternelle et héroïque. » (Parlé.) Et il existe un peuple régi par cette constitution

FRANÇOIS HUBER.

Oui! ce peuple se compose de milliards d'individus.

HONORÉ.

Et cette constitution dure depuis longtemps?

FRANÇOIS HUBER.

Depuis le commencement du monde.

HONORÉ.

Ah! je vous en prie, quel est ce gouvernement merveilleux.

FRANÇOIS HUBER.

C'est une république... la république des abeilles!...

Rideau.

LA FEMME AVANT LE DÉLUGE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

FRESQUELLY, géologue.
SIR EVANS, élève de Fresquelly.
LUDOVIC, lieutenant de vaisseau.
RAMPONEAU, négociant.

DIANE DE BEAUGENÇY.
CHRISTIANA, jeune Sibérienne.

L'action se passe au nord de la Sibérie, aux bords de la mer Glaciale.
De nos jours.

*
* *

En 1800, un naturaliste russe, Gabriel Sarytschew, oyageait dans le nord de la Sibérie. Étant parvenu on loin de la mer Glaciale, il trouva sur les bords de Alaséia, rivière qui se jette dans cette mer, le cadare entier d'un Mammouth, environné de glace. Le orps était dans un état complet de conservation, car e contact permanent des glaces l'avait préservé de oute putréfaction. On sait qu'à la température de zéro t au-dessous, les substances animales ne se putréfient oint ; si bien que, dans nos ménages, on pourrait conerver indéfiniment la viande des animaux de boucheie, le gibier ou le poisson, en les maintenant sous ne couche de glace. C'est ce qui était arrivé pour le lammouth que Gabriel Sarytschew découvrit sur les ives glacées de l'Alaséia, et qui avait été mis à nu ar l'action du courant de ce fleuve. Le flot, creusant a berge, avait dégagé de la glace, où il était emprionné depuis des milliers d'années, le monstrueux pahyderme, qui se trouvait presque debout sur ses quae pieds. Le corps, renfermait ses chairs, ainsi que oute la peau, à laquelle de longs poils adhéraient, en ertaines places. Il servit d'aliment aux pêcheurs de es rivages.

Ce fait curieux, rapporté dans mon ouvrage, *La Terre vant le déluge*, expliquera certaines parties de la coédie que l'on va lire. Mais l'auteur s'est proposé sur-

tout de donner un résumé scénique des mœurs et des coutumes de l'humanité primitive. La fiction qu'il emploie est de supposer une femme antediluvienne renaissant de nos jours, et reproduisant les particularités diverses de l'existence des premiers habitants de notre globe.

Tel est l'objet du long monologue et de la grande scène mimée (Scène XIe) qui forme le point culminant de cette comédie, dans laquelle la science et le théâtre sont combinés de manière à amuser et à instruire tout à la fois.

*
* *

LA
FEMME AVANT LE DÉLUGE

Un paysage près de la mer Glaciale. — Au fond, la mer, avec des glaçons au bord du rivage. —Des sapins et des blocs de glace, à gauche. — Au premier plan, à droite, une chaumière, et devant la chaumière, un banc de mousse.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, on entend un bruit de grelots, à gauche.

CHRISTIANA, elle sort vivement de la chaumière, à droite.

Les grelots d'un traîneau?... (Regardant au fond, vers la gauche.) Le traîneau s'arrête à l'auberge du Renard bleu! (Vivement.) Serait-ce sir Evans? (Désappointée.) Non; c'est monsieur Ramponeau, avec sa nièce, madame de Beaugençy.

SCÈNE II

CHRISTIANA, RAMPONEAU, DIANE.

RAMPONEAU.

Eh! oui, mademoiselle Christiana, c'est nous!... Notre promenade est terminée... Nous venons de remiser notre traîneau et nos coursiers... deux

rennes superbes... à l'auberge du Renard bleu, et nous sommes disposés à faire le plus grand honneur au dîner qui nous attend dans votre chaumière hospitalière... Quand je pense que je vous ai vue toute petite... tenez, pas plus haute que ça... (Il fait un geste avec la main.) et que maintenant vous voilà bonne à marier... ça ne me rajeunit pas !...

CHRISTIANA.

Ah ! je me souviens très bien, M. Ramponeau, de vous avoir vu ici, pendant que mon pauvre père vivait encore.

RAMPONEAU.

Le pêcheur Ivan Pétrowick ? C'est lui qui m'a vendu ma cargaison d'ivoire, à mon premier voyage dans votre Sibérie !... Et comme il était bon, franc, serviable, votre père, le pêcheur Ivan Pétrowick.

DIANE.

Christiana a hérité de toutes ses excellentes qualités, mon oncle ; car c'est avec une bonne grâce charmante qu'elle a mis, dès notre arrivée, sa chaumière à notre disposition ; et elle rend plus faciles, par ses bons conseils, nos promenades dans les environs. (A Christiana.) Sais-tu d'où nous venons, dans notre traîneau ?

CHRISTIANA.

Non, Madame.

DIANE, montrant le fond, à gauche.

De là-bas, tout là-bas.

CHRISTIANA.

Des îles d'ivoire ?

DIANE.

Précisément. Nous avons vu la Léna se diviser en plusieurs bras, pour se jeter dans la mer Glaciale. C'est un spectacle superbe ! (A Ramponeau.) Aussi dit-on, ici, les bouches de la Léna, comme on dit les bouches du Nil, du Danube et du Bosphore.

RAMPONEAU.

Pourquoi n'ajoutes-tu pas : les bouches du Rhône ?

DIANE, riant.

Parce qu'il y a trop de moustiques !

CHRISTIANA, timidement.

Et sir Evans, où l'avez-vous laissé ?

DIANE.

Nous l'avons laissé un pied sur un glaçon du fleuve, et l'autre sur un glaçon de la mer. Il nous rejoindra tout à l'heure.

RAMPONEAU.

Quant à son professeur, le savant Mr. Fresquelly, il a les deux pieds sur le même glaçon.

CHRISTIANA, riant.

Mais il va s'enrhumer !

DIANE.

Non ! Ces Messieurs, armés de pioches, fouillent les profondeurs des rivages glacés de la mer, pour en dégager le Mammouth qu'ils ont eu le bonheur

de découvrir ; et ils mettent tant d'ardeur à ce travail, qu'ils ne s'aperçoivent ni du vent, ni du froid... Mais moi, qui n'ai pas le feu sacré de la science, je ne serais pas fâchée de me réconforter un peu... Et tu serais bien gentille, ma petite Christiana, de me donner une tasse de lait, tout chaud.

RAMPONEAU.

Mais ma nièce, il n'y a ici, ni vache, ni chèvre, ni brebis !...

CHRISTIANA.

Il y a de grands troupeaux de rennes, M. Ramponeau ; et je serai charmée d'offrir à Madame le lait des nourrices sauvages de notre Sibérie.

Elle entre dans la chaumière.

DIANÊ, à Ramponeau.

Des courses en traîneaux si rapides qu'on en perd la respiration... des fourrures si épaisses qu'elles bravent le thermomètre... (Elle croise son manteau de fourrure.) une terre unie et blanche, comme la nappe d'un repas de cérémonie... une mer sur laquelle on marche... (Montrant Christiana, qui sort de la chaumière, une tasse de lait à la main.) des paysannes habillées comme des chanteuses d'opérettes... (Elle regarde la tasse que lui offre Christiana.) et du lait crémeux, comme du lait de brebis... (Elle prend la tasse.) écumeux, comme du lait d'ânesse... (Elle porte la tasse à ses lèvres et boit.) savoureux comme du lait de chèvre... (Elle rend la tasse vide à Christiana, qui la prend et entre dans la chaumière.) Mais la Sibérie est un pays charmant !... Et quand je pense que vous ne voulez pas me laisser partir avec vous ! Vous me

croyez donc incapable d'affronter les fatigues, le danger?...

RAMPONEAU.

Pardon, madame ma nièce, je crois une Parisienne capable de tout affronter... surtout quand elle est veuve.

DIANE.

Comme moi... A vrai dire, mon bon petit oncle, nous n'avons eu jusqu'ici rien à affronter du tout, grâce à votre expérience, grâce au confortable du *Triton*, le bateau à vapeur qui nous a conduits ici, grâce enfin, au savoir du professeur Fresquelly.

RAMPONEAU.

Oui, M. Fresquelly qui venait, avec sir Evans, son élève, explorer le nord de la Sibérie, et que nous avons rencontré à Yakoust, au moment où nous y arrivions. Je me rendais à Yakoust, pour mon commerce d'ivoire, nos deux savants y venaient, pour faire des explorations géologiques: cela s'est trouvé à merveille, et nous ne nous quittons plus. Nous nous retrouvons chaque jour, à la table de l'aimable Christiana... Tu sais que j'ai fait ma fortune en achetant des défenses d'éléphants fossiles, que je revends en France. J'ai reçu, cette année, deux commandes d'ivoire de Sibérie, de cent mille francs chacune, l'une d'un fabricant de billes de billard de la rue Popincourt, l'autre d'un fabricant de pianos du faubourg Poissonnière. (Riant.) Les billes qui rouleront cet hiver sur les billards parisiens, et les claviers des pianos qui accompagneront les chanteurs à la mode, auront, ma chère nièce, cent mille ans d'existence!...

DIANE.

Comment, le piano que j'ai acheté, rue Saint-Georges, payable en quatre ans, à vingt-cinq francs par mois, a des touches fossiles ?

RAMPONEAU.

Parfaitement.

DIANE.

Je tapote les dents d'un éléphant qui broutait l'herbe avant le déluge ?

RAMPONEAU.

Et ce vénérable pachyderme ne se doutait guère, pendant qu'il dégustait les fougères de l'ancien monde, que tu jouerais un jour les *Cloches de Corneville* sur ses vieilles quenottes... Ah ! ça, mais ! dis-moi, tu n'es pas venue en Sibérie pour m'entendre faire une conférence sur l'ivoire fossile ?

DIANE, riant.

Certes, non !...

RAMPONEAU.

Mais enfin pourquoi as-tu voulu absolument m'accompagner en Sibérie ?... Tu ne me feras pas accroire que ce soit pour veiller sur l'oncle Ramponeau ?

DIANE.

Non ! un oncle qui a fait dix-huit fois le voyage de Paris aux îles d'ivoire et des îles d'ivoire à Paris, c'est lui qui veille sur sa nièce !...

RAMPONEAU.

Ah! j'y suis!... Les médecins ont mis à la mode les émanations des bois de sapins... tu es venue respirer l'air des sapins du Nord.

DIANE.

Il y a des sapins au bois de Boulogne, et l'air du bois de Boulogne aurait été tout aussi agréable et moins cher à respirer.

RAMPONEAU.

Si tu étais romanesque, je croirais que tu es partie pour contempler les bords désolés de la Léna.

DIANE.

Mais je ne suis pas romanesque.

RAMPONEAU.

Aurais-tu l'intention d'écrire, pour la *Revue des Deux Mondes,* un article sur le passé et l'avenir de la province de Yakoust?

DIANE, riant.

Dieu m'en préserve!

RAMPONEAU.

Voyons, Diane, tu aimes le monde, le plaisir, la toilette, les boulevards de Paris, et pourtant tu as absolument tenu à venir avec moi, dans ce pays sauvage. Ce n'est pas naturel; il y a quelque chose là-dessous.

DIANE.

Eh bien, mon oncle, je serai franche. Si j'ai voulu

venir ici, où l'on grelotte, ici, où l'on s'ennuie, ici où l'on manque de tout...

RAMPONEAU.

Eh bien ?...

DIANE.

C'est que mon cousin y venait.

RAMPONEAU.

Ton cousin Ludovic, le lieutenant du *Triton* ?

DIANE.

Lui-même... Il m'aimait avant mon mariage.

RAMPONEAU.

Je le sais parbleu bien! Il sortait de l'école de Brest, avec le grade d'enseigne de vaisseau. Il me demanda ta main. Mais il était sans fortune, et je dus lui préférer M. de Beaugençy, qui était banquier et millionnaire.

DIANE.

Oui ; seulement, je n'aimais pas M. de Beaugençy, et je pleurai beaucoup, quand je dus me résigner à accepter sa main... Quant à Ludovic, le jour même de mon mariage, il partit, comme enseigne, à bord d'un *aviso*.

RAMPONEAU.

Et penser que juste trois semaines après le départ de Ludovic, tu étais veuve, et que, de son côté, Ludovic héritait de quarante mille livres de rentes, et passait, comme lieutenant, à bord du *Triton* !... Ah! si on pouvait deviner !...

DIANE

Mais on ne peut pas deviner !...

RAMPONEAU.

De façon que vous voilà, toi, jeune veuve, et lui garçon à marier... Mais ce qui ne s'est pas fait il y a un an, peut se faire aujourd'hui. Que Ludovic me redemande ta main, et cette fois, je ne la refuserai pas, je t'en réponds.

DIANE.

Il y a une petite difficulté, mon oncle : c'est que Ludovic ne vous redemandera pas ma main.

RAMPONEAU.

Et pourquoi cela, ma nièce ?

DIANE, soupirant.

Parce qu'il ne m'aime plus.

RAMPONEAU.

Allons donc! Il t'aime plus que jamais : c'est facile à voir.

DIANE.

Non; il est facile de voir qu'il n'est plus le même envers moi, depuis mon mariage.

RAMPONEAU.

Oui, mais depuis ton veuvage ?

DIANE.

C'est encore pire.

RAMPONEAU.

Comment? Chaque jour il se montre plus empressé auprès de toi.

DIANE.

Trop empressé, mon oncle.

RAMPONEAU.

Je ne comprends pas.

DIANE.

Vous allez comprendre. Quand j'étais jeune fille, tout, dans les allures et dans les paroles de mon cousin, me disait qu'il désirait faire de moi sa femme. Il ne me parlait pas d'amour, mais sa tendresse perçait à travers son respect... Un regard timide, un serrement de main rapide et tremblant, une fleur donnée avec hésitation, un soupir à demi étouffé, ce n'était rien en apparence, mais au fond c'était l'aveu de son cœur... Maintenant, Ludovic fixe hardiment ses yeux sur les miens; il m'adresse des déclarations à brûle-pourpoint, sans le moindre embarras; et s'il me présente une fleur, c'est comme s'il m'offrait... un petit pâté... Il m'aime peut-être encore, mais il m'aime tout autrement!

RAMPONEAU.

Ah!...

DIANE.

Ses manières cavalières frisent l'impertinence, et cette nouvelle façon de me faire la cour, me révolte, autant que son respectueux amour me touchait autrefois!... Il est sans doute fort empressé

auprès de moi; et même (Baissant les yeux.) fort entreprenant... mais quant à m'épouser, il n'en parle jamais.

RAMPONEAU.

Quelle peut être la cause d'un pareil changement dans ses manières? (Apercevant Ludovic, qui entre par la droite.) Mais, le voilà, ton chenapan de Ludovic!

DIANE, serrant la main de Ramponeau.

Alors, plus un mot!

SCÈNE III

LES MÊMES, LUDOVIC, en costume de lieutenant de marine. Il a un fusil sur l'épaule et un carnier rempli d'oiseaux morts.

LUDOVIC.

Bonjour, M. Ramponeau. (A Diane.) Vous permettez, belle cousine?

Il lui prend la main, d'un air dégagé, et la porte à ses lèvres.

DIANE, retirant sa main.

Et si je ne permettais pas?

LUDOVIC.

Je me passerais de la permission.

Il reprend sa main, et la porte de nouveau à ses lèvres.

DIANE, retirant sa main.

Vous êtes de plus en plus insupportable!

LUDOVIC.

Et vous, de plus en plus jolie... Votre costume

avec ces fourrures, vous va à ravir. Ah ! si je pouvais changer ces arbres en soldats, (Il montre les sapins.) je leur ferais porter les armes devant votre gracieuse crânerie.

Il présente les armes.

DIANE, à Ludovic, d'un petit ton boudeur.

Mais non, mon cousin, je n'ai pas la moindre crânerie; je suis, au contraire, fort timide...

LUDOVIC.

Une veuve n'est jamais timide, ma cousine; et s'il y avait un régiment de veuves, on vous décernerait, d'une voix unanime, le grade de capitaine.

RAMPONEAU, bas à Diane.

Il a de l'esprit !

DIANE, avec dépit, bas.

Oui, à mes dépens.

LUDOVIC, à Ramponeau.

Et qu'avez-vous fait de nos deux savants, ce matin?.

RAMPONEAU.

Ils sont encore au bord de la mer, occupés à dégager leur antique Mammouth, enfoui sous les glaçons.

LUDOVIC.

Eh ! bien, moi, j'ai poursuivi du gibier vivant. (Il ouvre son carnier.) Tenez, voilà ma chasse.

DIANE, s'approchant curieusement.

Voyons!

RAMPONEAU, regardant dans le carnier.

Plongeons, manchots, grèbes, guillemots et pingouins! Cela fera une jolie brochette!... Mais à dire vrai, j'aurais préféré à tout ce gibier d'eau un petit chevrotain.

LUDOVIC.

Si cela peut vous être agréable, M. Ramponeau, j'ai le temps d'aller vous tuer un chevrotain!

DIANE, prenant les oiseaux morts.

En attendant, je vais dire à Christiana de plumer ces volatiles!

Elle entre dans la chaumière.

LUDOVIC, qui a suivi Diane des yeux. (A Ramponeau.)

Ah! M. Ramponeau, que ma cousine est jolie, qu'elle est gracieuse et bonne! (Criant, d'un air en colère.) M. Ramponeau! votre nièce est adorable!

RAMPONEAU.

Eh! bien, demandez-moi sa main; je vous l'accorde sur-le-champ.

LUDOVIC.

Non... je l'adore, mais je ne veux pas l'épouser.

RAMPONEAU.

Et pourquoi, Monsieur?

LUDOVIC.

Vous voulez une confidence?

RAMPONEAU.

Une explication, tout au plus.

LUDOVIC.

Eh! bien, sachez, M. Ramponeau, que j'ai fait un serment.

RAMPONEAU.

Un serment! et à qui?

LUDOVIC.

A moi-même.

RAMPONEAU.

Mais, quel serment vous êtes-vous fait à vous-même?

LUDOVIC.

Je me suis juré de ne pas épouser de veuve.

RAMPONEAU.

Pourquoi donc cela, M. Ludovic?

LUDOVIC.

C'est une idée à moi... Ah! si Diane ne s'était pas mariée!...

RAMPONEAU.

Elle l'a été si peu! si peu!...

LUDOVIC, *vivement.*

Si peu! si peu!... Tenez, vous me feriez dire quelque sottise. J'aime mieux vous quitter... M. Ramponeau, je vais tuer votre chevrotain.

Il sort par la droite.

RAMPONEAU, seul.

Diane a raison, c'est un amoureux, mais ce ne sera jamais un mari... Elle aura fait pour rien, ses dix-huit cents lieues... (Il regarde sa montre.) Bigre ! et mes défenses d'éléphants que j'oubliais !... Si je ne veux pas me laisser enlever mon ivoire par les acheteurs russes, il faut me rendre bien vite à l'auberge du Renard bleu, où sont déjà arrivés les pêcheurs du pays, avec leurs sacs pleins d'ivoire, et les marchands russes, avec leurs sacoches pleines d'argent.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV

DIANE, CHRISTIANA, elles entrent par la droite.

CHRISTIANA.

Vous croyez donc, Madame, que sir Evans viendra dîner avec nous ?

DIANE.

Sans doute... Pourquoi manquerait-il aujourd'hui au repas qui nous réunit chaque jour ? N'a-t-il pas, comme nous, accepté ta cordiale hospitalité ? N'est-il pas heureux de retrouver dans ta chaumière, un peu de ce confortable qui lui rappelle sa patrie ?

CHRISTIANA, joyeusement.

Ainsi, vous pensez que sir Evans est heureux ici ?

DIANE.

Autant que sir Evans puisse être heureux quelque part.

CHRISTIANA.

Hélas ! c'est vrai ! Il est toujours triste, pensif, rêveur... Il regarde sans voir... Ainsi, moi, qui me trouve avec lui, chaque jour, depuis son arrivée, eh bien ! il m'a à peine regardée. (Soupirant.) Je crois qu'il ne me connaît pas.

DIANE, riant.

C'est bien possible... Pourquoi aussi n'es-tu pas un mastodonte, ou une coquille pétrifiée ?

CHRISTIANA.

Alors, si j'étais un mastodonte ?...

DIANE.

Il ferait attention à toi, je t'en réponds... Il n'a d'yeux que pour les fossiles. Si tu étais née avant le déluge, sir Evans raffolerait de toi. (Mouvement de Christiana.) Oui, ma chère Christiana, une momie âgée de dix mille ans pourrait seule se flatter d'être adorée de ce forcené géologue... Mais puisque tu ne comptes que dix-huit printemps ; puisque tu es vivante et jolie, tu n'as aucun droit à fixer ses regards... Il faut en faire ton deuil, mon enfant, sir Evans ne t'aimera jamais... ce qui est fâcheux, car tu l'aimes.

CHRISTIANA, avec émotion.

Ne dites pas cela, Madame. Moi ! la fille d'un simple pêcheur ! moi, la pauvre orpheline sans for-

tune, j'oserais aimer un riche et noble gentleman? Le ciel me préservera d'un tel amour!... Je ne dois pas, je ne veux pas aimer sir Evans!... Ah! je vous en supplie, dites-moi que je ne l'aime pas!

DIANE, elle lui prend la main doucement.

Et pourquoi vas-tu, chaque jour, sur le chemin des îles d'ivoire, attendre ce jeune homme? Pourquoi tressailles-tu lorsqu'il court un danger? Pourquoi te voit-on rougir lorsqu'il arrive, et pâlir lorsqu'il nous quitte? (Elle met la main sur le cœur de Christiana.) Pourquoi ton cœur bat-il plus vite, lorsque tu penses à lui?

CHRISTIANA, confuse.

Je... je ne sais pas, Madame.

DIANE.

Je le sais, moi... Ce sentiment que tu ignores, Christiana, ce trouble qui, malgré toi, s'empare de ton âme, cette joie qui fait rayonner ton front, dès que sir Evans apparaît, et la mélancolie qui l'obscurcit, dès qu'il n'est plus là; ta douleur de passer inaperçue dans sa vie; ton émotion, en entendant prononcer son nom; ton bonheur de regarder son image en toi-même; tout cela, mon enfant, c'est de l'amour... Un amour chaste et pur, que tu n'as point à cacher, qui ne sera peut-être jamais partagé, mais dont la flamme, douce et tranquille, illuminera le reste de ta vie... Moi aussi, d'ailleurs, chère Christiana, j'aime et ne suis pas aimée.

CHRISTIANA.

Que voulez-vous dire, Madame?

DIANE.

Tu déplores l'indifférence de sir Evans ; moi, je m'inquiète des sentiments de Ludovic. Que la souffrance de nos deux cœurs soit un lien entre nous... (Elle lui tend la main.) Donnons-nous la main, ma chère ; car ni toi ni moi, n'épouserons jamais celui que nous aimons... (Changeant de ton.) Sur ce, mon oncle doit avoir terminé son marché, et il ne me pardonnerait jamais de n'avoir pas assisté à la livraison de son ivoire. Je vais le rejoindre à l'auberge du Renard bleu, où tous les marchands sont réunis. (Elle se dirige vers la gauche.) (Se retournant.) Trop!... ou pas assez!... voilà les hommes!

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V

CHRISTIANA, seule.

C'est de l'amour!... j'aimerais sir Evans!... Ah! qu'il l'ignore toujours; car s'il le savait, j'en mourrais de honte... Je voudrais pouvoir prolonger son séjour ici, mais c'est impossible. Bientôt, il partira, il retournera en Europe, et les garçons de Yakoust viendront me parler encore de mariage!... Ils sont affreux les garçons de Yakoust, avec leur face plate et leurs yeux hébétés, et je les trouverai plus laids encore en revoyant dans mes rêves les traits de sir Evans...

Elle entre, rêveuse, dans la chaumière.

SCÈNE VI

FRESQUELLY, SIR EVANS, il a l'air rêveur.

Un PETIT PAYSAN les suit, portant une bêche, des marteaux, une boîte de fer blanc, un filet rempli de minéraux, tout l'attirail d'un géologue. Ils entrent par le fond.

FRESQUELLY, au petit paysan.

Petit Nicolas, va porter tout cela à l'auberge du Renard bleu. (Le petit paysan sort par la gauche.) (A sir Evans.) Eh bien, mon cher Evans, voilà donc le but de notre voyage aux bords de la Léna, pleinement rempli! Nous étions venus, connaissant la célèbre découverte faite au temps de Cuvier, tâcher de trouver sous le sol de ces rivages, durcis par le froid, le corps intact d'un Mammouth, et nous avons été assez heureux pour y parvenir... Je suis encore tout émerveillé d'un pareil succès!... Découvrir sous la terre glacée, un Éléphant, dont la chair est encore parfaitement conservée. Pouvoir manger un bifteck qui remonte au déluge... mais c'est admirable, incroyable !, invraisemblable !

SIR EVANS.

Pardonnez-moi, mon cher professeur, si je ne partage pas votre enthousiasme ; mais ce n'est pas à l'état de conserve que j'aurais voulu voir ces colosses des temps primitifs. J'aurais voulu les voir vivants, debouts, majestueux et terribles. J'aurais voulu contempler leurs formidables troupeaux,

écrasant sous leurs pieds des fougères arborescentes, et déracinant, comme des brins de paille, les sapins des forêts de l'ancien monde.

FRESQUELLY.

Mais c'est un rêve que vous faites-là, mon cher Evans ! Prenez garde ! rêver l'impossible est parfois dangereux.

SIR EVANS.

Mon cher maître, je n'ai jamais connu ma mère, morte peu après ma naissance, et mon père succomba bientôt, à une maladie de langueur. Je me sentais envahi, à mon tour, par le spleen héréditaire, et je prenais en dégoût les hommes, la nature et la vie. Mais Dieu vous envoya sur ma route. « Je vous sauverai », me dites-vous. Et m'entourant d'une tendresse sans bornes, m'enseignant votre noble science, vous m'avez fait aimer les hommes et la nature... Grâce à vous, j'ai maintenant un but, un intérêt, une passion, dans ma vie. Grâce à vous, une étude nouvelle captive mon esprit, fortifie mon âme, et remplit les lourdes heures de mon existence... Ne m'empêchez donc pas de laisser errer ma pensée sur les grands spectacles de l'ancien monde. J'aime à évoquer les premiers hommes qui ont rencontré, sur la terre, à peine sortie du chaos, tous les hasards, tous les dangers, toutes les luttes de la vie... Qui dira jamais leurs terreurs, leurs angoisses, leurs souffrances, devant les périls qui les menaçaient ; mais aussi leurs surprises, leurs attendrissements, leurs joies et leurs extases, à la vue des merveilles que montrait à leurs yeux la v

ginité de la terre? Ah! que n'ai-je été le frère de ces premiers enfants de la création!

Il tombe, rêveur, sur le banc de mousse.

FRESQUELLY, à part.

Ce n'est plus le spleen, c'est l'idée fixe!..: Il est sur le chemin de la folie!... Il faut, à tout prix, changer le cours de ses pensées ; il faut l'arracher d'ici. (A Evans.) Eh bien, mon jeune ami, je crois que nous pouvons, maintenant, dire adieu à la Sibérie. Nous avons trouvé le superbe fossile que nous étions venus chercher aux bords de la Léna; nous pouvons repartir.

SIR EVANS.

Libre à vous de repartir, mon cher maître; pour moi, je reste ici.

FRESQUELLY.

Vous voulez rester dans ce pays sauvage?

SIR EVANS.

J'y suis décidé! Ici je n'aurai plus le spectale du prosaïsme de la terre actuelle ; je vivrai dans le souvenir de la nature étrange et mystérieuse des âges primitifs. Mon imagination fera renaître les animaux fantastiques, les plantes gigantesques, les fleurs bizarres, dont les empreintes sont incrustées dans les profondeurs de ce sol glacé...Ah! maître, laissez-moi aux visions qui m'enivrent!

FRESQUELLY.

Voyons, voyons, sir Evans, vous avez confiance

en moi, n'est-ce pas? Vous partirez avec moi; vous reviendrez à Paris, où le bonheur vous attend.

Mouvement de sir Evans.

SIR EVANS, avec doute.

Le bonheur?

FRESQUELLY.

Oui, je songe à vous faire accorder, à Paris, la main d'une femme jeune, charmante, et...

SIR EVANS, il se lève vivement.

Un mariage! Je vous en prie, ne me parlez jamais ni de mariage ni d'amour... J'aime... mais celle à qui j'ai donné mon cœur est une femme que je ne verrai jamais qu'à travers le mirage de ma pensée.

FRESQUELLY.

Et qui donc aimez-vous?

SIR EVANS.

J'aime la femme idéale et pure, qui vivant à une époque lointaine, n'a connu ni la coquetterie, ni l'hypocrisie, ni le mensonge, nés de la civilisation moderne!

FRESQUELLY, à part.

Il est amoureux d'une femme avant le déluge! Décidément c'est une monomanie!

SIR EVANS.

Pourquoi retournerais-je en Europe? Je n'y verrais que des femmes frivoles, légères ou capricieuses et des hommes curieux, indifférents ou jaloux? Je reste, en Sibérie. J'y reste, pour respirer le souf-

tle large et pur des âges disparus, et sourire à l'être idéal qui captive mon cœur.

Il sort, lentement, par le fond.

FRESQUELLY, seul.

Il est complétement fou ! Et c'est moi qui, en le bourrant de géologie, pour le guérir du spleen, l'ai mis en cet état !... Ah ! il faut, au plus tôt, le rendre à lui-même, le ramener au calme et à la raison !... Mais comment ? Menaces et prières ont peu de prise sur un cerveau malade... Le reconduire, malgré lui, en Angleterre, serait dangereux. Que faire pour le sauver ? Quel moyen employer ?... Si je pouvais ?... (Il se frappe le front, comme s'il trouvait une idée.) Ah ! j'ai trouvé ! (Il sort de sa poche un carnet.) Oui, c'est cela ! je tiens mon idée!... Écrivons tout de suite.

Il écrit sur un carnet.

SCÈNE VII

FRESQUELLY, RAMPONEAU, DIANE.

FRESQUELLY, apercevant Ramponeau et Diane, (à part.)

M. Ramponeau et sa nièce... c'est parfait. (Saluant, Haut.) M. Ramponeau .. Madame de Beaugençy... je suis d'autant plus enchanté de vous voir que j'ai un service à vous demander.

RAMPONEAU.

Mon cher savant, je viens d'acheter aux pêcheurs Yakoustes une énorme cargaison d'ivoire fossile, que

je revendrai à Paris, avec un bénéfice de trois cents pour cent; et quand j'ai fait un marché de ce genre, je n'ai rien à refuser à personne. Je vous suis donc tout acquis.

FRESQUELLY, à Diane.

Et vous, belle dame, êtes-vous dans la même intention bienveillante?...

DIANE, riant.

Non; je ne m'engage qu'en connaissance de cause... De quoi s'agit-il ?

FRESQUELLY.

De sauver sir Evans.

DIANE.

Il court quelque danger ?

FRESQUELLY.

Le plus grand !

RAMPONEAU.

Et nous pouvons le sauver ?

FRESQUELLY.

Je le crois.

DIANE.

Que faudra-t-il faire pour cela ?

FRESQUELLY.

Jouer la comédie.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LUDOVIC, il est entré par la droite, avant les derniers mots, avec son fusil et son carnier.

LUDOVIC, s'avançant.

Quelle est cette plaisanterie, mon cher savant ?

FRESQUELLY.

Ah ! rien n'est plus sérieux... Apprenez que sir Evans est en proie à une véritable monomanie, et qu'il faut absolument l'en guérir.

LUDOVIC.

Une monomanie ?... J'ai toujours pensé qu'il finirait par là... Et quelle est sa monomanie ?

FRESQUELLY.

Il est amoureux d'une femme d'avant le déluge.

DIANE, riant.

Pas possible !

FRESQUELLY.

C'est comme je vous le dis. Et la comédie que je voudrais vous faire jouer, consisterait à présenter à sir Evans une jeune fille, en lui persuadant qu'elle remonte aux temps primitifs.

LUDOVIC.

Je comprends ! Le cœur de notre jeune toqué ne peut battre que pour une femme pouvant justifier

de cinquante mille ans d'existence. Vous voulez lui présenter cet oiseau rare, pour le ramener à des sentiments réels, et guérir sa manie.

FRESQUELLY.

Je vois avec plaisir que vous comprenez ma pensée et mon projet.

LUDOVIC.

Seulement, il y a une difficulté... c'est de trouver une jeune fille en état de jouer le rôle de la femme avant le déluge.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHRISTIANA, elle sort de la chaumière, et se dirige vers les blocs de glace.

DIANE, montrant Christiana.

Tenez, votre femme avant le déluge, la voilà !

FRESQUELLY.

Christiana?... Peut-être... Mais consentira-t-elle à jouer ce rôle ?

DIANE.

N'en doutez pas. (Bas.) Elle aime sir Evans.

FRESQUELLY.

Elle l'aime ? Alors je n'hésite plus. (A Christiana, qui est arrivée au bord des glaces.) Où vas-tu, Christiana?

CHRISTIANA.

A l'auberge du Renard bleu.

FRESQUELLY.

Veux-tu nous écouter un moment ?

Ludovic entre dans la chaumière, pour y déposer son fusil et son carnier, dans lequel est un chevrotain, qu'il a montré à Ramponeau, avant de sortir.

CHRISTIANA, s'avançant.

Tout à vos ordres.

DIANE.

Mon enfant, nous venons d'apprendre que sir Evans se meurt d'un amour impossible.

CHRISTIANA.

Que voulez-vous dire ?...

FRESQUELLY.

Il est épris, à en devenir fou, d'une femme idéale qu'il n'a vue que dans les rêves de son esprit. Voudrais-tu représenter ce type, dans une petite comédie, que nous allons jouer tout à l'heure ?

CHRISTIANA.

Une comédie ?... Et vous voulez que ce soit moi ?...

FRESQUELLY.

Qui remplisse le rôle de la femme idéale.

CHRISTIANA.

Mais je ne sais si je pourrai...

FRESQUELLY.

Veux-tu être aimée de sir Evans ?

CHRISTIANA, très émue.

Aimée de lui?... (Très bas.) Que faudrait-il faire?

DIANE.

Être âgée de cinquante mille ans.

CHRISTIANA.

Vous voulez rire.

LUDOVIC.

Non; c'est très sérieux. Pour être aimée de notre jeune détraqué, il faut ressembler à une femme avant le déluge. Veux-tu être cette femme?

CHRISTIANA.

Je peux essayer... Seulement, comment faudra-t-il m'habiller?

DIANE.

Je me charge de ta toilette. Je ferai de toi une femme fossile jolie à croquer.

RAMPONEAU.

Mais, pardon, mes enfants, tout ce que vous complotez-là, est inutile. Quelque costume que prenne Christiana, sir Evans la reconnaîtra.

FRESQUELLY.

Mais non!... Toujours distrait et rêveur, sir Evans a regardé jusqu'ici cette jeune fille sans la voir. Il ne la reconnaîtra pas.

CHRISTIANA.

Mais quel langage devrai-je employer avec lui?

FRESQUELLY.

Aucun.

LUDOVIC, qui est sorti de la chaumière.

D'autant plus qu'il vous serait assez difficile de parler le langage de l'époque primitive.

FRESQUELLY, à Christiana.

Quant au dénouement de la pièce, ce sera votre mariage avec sir Evans.

CHRISTIANA.

J'épouserais sir Evans?...

FRESQUELLY.

Oui, si vous jouez bien votre rôle!...

RAMPONEAU.

Ah! ça! mon cher savant, que ferez-vous de mo en tout cela ? Je vous avertis que je ne suis jamai monté sur les planches.

FRESQUELLY.

Aussi ne vous donnerai-je que l'emploi de machiniste... (Il lui montre les sapins.) Vous voyez ces sapins Il faudra les faire disparaître; il faudra, qu'au mo ment voulu, ils tombent et laissent à découvert...

Il lui parle bas.

RAMPONEAU.

Un changement à vue ?

FRESQUELLY.

Vous l'avez dit... Sir Evans a l'habitude de venir

ici, à la tombée du jour ; la comédie peut commencer.

RAMPONEAU.

Eh bien, je vais m'occuper du changement à vue.

Il sort par la droite.

FRESQUELLY, prenant le carnet, sur lequel il a écrit.

Écoutez maintenant, mon cher Ludovic, et vous aussi Madame, le *scénario*, et la distribution de la pièce. « *La Femme avant le déluge*, comédie représentée, pour la première fois, aux Iles d'Ivoire (Sibérie), le 30 novembre 1889. Décors fournis par la « nature. Directeur, Fresquelly. (Il salue.) Machiniste, Ramponeau. (Ramponeau salue) Régisseur, Ludovic. (Ludovic salue.) Amoureux, sir Evans. Grand « premier rôle, madame de Beaugençy. (Diane salue.) « Ingénue, (rôle muet), Christiana ». (Il donne le carnet à Ludovic.) En votre qualité de régisseur, prenez le manuscrit... Et maintenant que les rôles sont distribués, je vais préparer le second truc, qui doit faire suite à la chute des sapins.

DIANE.

Et nous, Christiana, allons étudier nos rôles. (A Christiana.) Viens-tu ?

Fresquelly, sort par le fond, avec Ramponeau, Diane et Christiana entrent dans la chaumière.

SCÈNE X

LUDOVIC (Seul, étudiant le carnet), puis SIR EVANS,

SIR EVANS, entre par la gauche, en regardant attentivement une empreinte fossile, qu'il tient à la main.

Des empreintes de fougères se voient sur cette argile, et elles ont conservé toute la pureté et la délicatesse du feuillage gracieux de cette plante, qui fut la première verdure de la terre à peine refroidie.

Il s'assied sur le banc de mousse.

LUDOVIC, apercevant sir Evans. (A part).

Sir Evans ! (Riant.) le jeune premier sans le savoir, l'acteur malgré lui... La comédie commence ; n'oublions pas que je suis régisseur. (Il feuillette le carnet, qu'il a à la main.) Scène première... très bien... (Il va vers la gauche.) (Criant.) Ramponeau ! c'est le moment du premier truc. (Regardant sir Evans.) Une deux, trois !... (Les sapins glissent et disparaissent dans la coulisse.) Ça n'a pas raté. (Criant à droite.) Bravo, Ramponeau !

SIR EVANS.

Les sapins ont disparu! Suis-je le jouet d'un rêve, ou bien est-ce une de ces révolutions du globe, qui changent subitement l'aspect de la terre ?

LUDOVIC, à part.

Il coupe admirablement dans le pont. Mais jouons mon rôle. (Feuilletant le carnet. Lisant.) « *Prenant*

un air naturel » Soyons naturel ! (S'avançant vers Sir Evans, d'un ton dégagé.) « Eh bien, sir Evans, vous admirez le résultat du petit tremblement de terre qui a fait disparaître les arbres qui dominaient ces glaçons ? »

SIR EVANS.

Il n'y a pas eu de tremblement de terre, Monsieur. Ces sapins s'élevaient au bord d'un glacier; le glacier s'est déplacé, et il a entraîné les sapins, voilà tout.

LUDOVIC, à part.

Il avait sa petite théorie, pour expliquer le truc de maître Ramponeau... Parlez-moi des savants, rien ne les embarrasse.

SIR EVANS.

Vous n'ignorez pas que les glaciers marchent.

LUDOVIC.

Les glaciers?...

SIR EVANS, insistant.

Ils marchent, Monsieur...

LUDOVIC.

Si cela peut vous faire plaisir, j'ajouterai qu'ils courent.

SIR EVANS.

C'est le glacier, qui, en marchant, a emporté les sapins.

LUDOVIC, à part.

Avec quelle facilité ce puits de science avale,

sans sourciller, toutes les bourdes que nous lui présentons... Ma parole, j'ai conscience de tromper un jeune homme aussi candide.

VOIX DE RAMPONEAU, venant de derrière les blocs de glace.

Ludovic, y sommes-nous, pour le second truc?

LUDOVIC, parlant dans les glaces.

Oui, vous pouvez enlever.

SIR EVANS, montrant les blocs de glace, qui rentrent peu à peu dans la coulisse, à gauche.

M. Ludovic, voyez donc les glaces ! On dirait qu'elles vont disparaître, comme ont disparu les sapins !... Pouvez-vous m'expliquer ce nouveau prodige ?

LUDOVIC, embarrassé.

Mais certainement. (A part.) Je ne peux pourtant pas lui avouer que Ramponeau est là, avec trois solides gaillards, qui poussent les glaçons, par derrière, comme tout à l'heure ils ont lestement scié et emporté les sapins.

SIR EVANS, se frappant le front, (vivement.)

Ah! monsieur Ludovic, je devine ! C'est encore la nature qui a opéré ce changement..

LUDOVIC, surpris.

Vous dites ?...

SIR EVANS.

Je dis que le frottement contre le sol du glacier qui emportait les sapins, a développé assez de chaleur pour fondre les glaces... Et elles fondent, M. Ludovic, elles fondent, vous le voyez.

LUDOVIC, à part.

Encore une théorie! Il en a plein ses poches!

SIR EVANS, montrant les glaces qui disparaissent graduellement dans la coulisse.

Voyez! les glaces continuent à disparaître!

LUDOVIC, à part.

Parbleu! (Criant dans les glaces.) Allez-y!

Les glaces achèvent de disparaître et découvrent une grotte, dans laquelle Christiana est couchée. Elle est vêtue d'une tunique de peau de chèvre. A sa ceinture, est une hache de silex. Des coquillages ornent ses oreilles. Ses cheveux, dénoués, retombent sur ses épaules.

SIR EVANS, apercevant Christiana.

Une femme!

LUDOVIC, appuyant.

Une femme d'avant le déluge!

SIR EVANS, avec regret.

Alors, elle est morte.

LUDOVIC, mettant la main sur le cœur de Christiana.

Mais non; elle est vivante: son cœur bat.

SIR EVANS, incrédule.

Elle a cinquante mille ans; comment voulez-vous qu'elle soit vivante?

LUDOVIC, à part.

Aïe, aïe! voilà le hic!...

SIR EVANS, regardant Christiana.

Dès que l'air effleurera ce corps charmant, il

s'évaporera, ne laissant qu'un peu de poussière.

LUDOVIC.

Voyons, voyons, sir Evans, vous avez trouvé sous les rivages glacés de la Léna, un éléphant fossile admirablement conservé, et il ne s'est pas évaporé, l'éléphant, il n'a pas disparu en poussière, le Mammouth, dès qu'on l'a touché. Bien au contraire; les pêcheurs du rivage en ont fait d'excellents rôtis. Une femme n'est pas plus difficile à conserver qu'un pachyderme, que diable!

SIR EVANS.

Le Mammouth que nous avons découvert sous les glaces, était sans doute parfaitement conservé; mais il était mort. Pourquoi cette femme vivrait-elle encore?

LUDOVIC, à part.

Pare cette botte, régisseur! (haut, embarrassé.) Pourquoi?... (Vivement.) Mais parce qu'il n'y a pas d'exemple que des Mammouths soient tombés en léthargie, tandis que les femmes y tombent fort bien, en léthargie.

SIR EVANS, ému.

Alors, vous croyez?...

LUDOVIC, montrant Christiana.

Que cette femme était en léthargie lorsqu'on l'a placée dans cette grotte. Le ressort de la vie n'a pas été brisé chez elle; il n'est qu'arrêté.

SIR EVANS.

Ah! si c'était possible!

LUDOVIC.

Vous n'êtes pas sans avoir lu l'histoire de l'*Homme à l'oreille cassée*, d'Edmond About?

SIR EVANS.

L'*Homme à l'oreille cassée* était sec comme une allumette, et pour le rendre à la vie, on n'eut qu'à le tremper dans l'eau tiède ; tandis que notre femme fossile...

LUDOVIC.

Notre femme fossile était entourée de glace, et vous le savez, la glace, ça conserve... Si l'*Homme à l'oreille cassée* a dormi quarante-six ans, sec comme de l'amadou, une femme d'avant le déluge a bien pu dormir, grassouillette et fraîche, pendant cinquante mille ans, au milieu des glaces qui entouraient son tombeau.

SIR EVANS, se rapprochant de Christiana.

Son tombeau ?... Ah ! voyez donc, M. Ludovic, par une coutume touchante des temps primitifs, on avait rempli sa sépulture de tous les objets qui étaient alors utiles et précieux. (Regardant les objets qui sont placés près de Christiana.) Des vivres, des vêtements, des ustensiles de travail !...

LUDOVIC, à part.

Fresquelly n'a rien oublié.

SIR EVANS, regardant Christiana.

C'est une jeune fille.

LUDOVIC.

Êtes-vous assez chançard que ce ne soit pas une veuve !

SIR EVANS.

C'est étrange! il me semble que j'ai vu déjà ce visage.

LUDOVIC, à part.

Il va reconnaître Christiana, parbleu !

SIR EVANS.

Oui... je l'ai vu et revu bien souvent... dans mes rêves...

LUDOVIC, à part.

Dans ses rêves seulement... à la bonne heure !

SIR EVANS.

M. Ludovic !... voyez... on dirait qu'elle r'ouvre les yeux ?

LUDOVIC, à part.

Voici le moment critique. (Haut, gaiement.) Eh! oui, mon cher M. Evans, l'air est entré dans ses poumons ; la vie lui revient, et elle se réveille... Quoi de plus naturel ?

Christiana, qui a ouvert les yeux, se soulève à demi, et regarde tendrement sir Evans.

SIR EVANS, radieux.

Elle m'a regardé !... son premier sourire a été pour moi !...

LUDOVIC, à part.

Le voilà emballé! Maintenant, ça ira tout seul.

Christiana qui s'est levée, marche avec hésitation, regarde autour d'elle, comme si elle reconnaissait le paysage, s'arrête, étonnée, devant sir Evans, et touche curieusement ses habits.

SIR EVANS.

Elle est charmante.

LULOVIC, étourdiment.

Vous ne vous en apercevez qu'aujourd'hui ?

SIR EVANS, étonné.

Mais sans doute, puisque ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'est donné de la voir, de lui parler, de l'admirer.

Il regarde Christiana tendrement.

LUDOVIC, à part.

Fichtre! J'ai manqué de tout compromettre... Si je parlais davantage, je ferais quelque boulette. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de les laisser se débrouiller ensemble.

Il entre dans la chaumière.

SCÈNE XI

SIR EVANS, CHRISTIANA.

SIR EVANS.

Comment t'appelles-tu, toi qui as traversé les

siècles, pour m'apporter la grâce, la beauté et la candeur d'un temps disparu?... (Christiana va prendre sur le banc de mousse, l'empreinte de fougère, et la présente à sir Evans.) Fougère? Tu t'appelles Fougère? Ah! je comprends maintenant le secret de la mystérieuse sympathie qui m'attirait vers cette plante délicate et gracieuse. Fougère!... le joli nom!... Et quel âge avais-tu, lorsque tu as été ensevelie dans ce tombeau, que les glaces ont recouvert? (Christiana lève dix doigts en l'air, puis huit.) Dix-huit ans! L'âge où le cœur s'éveille. Veux-tu faire revivre à mes yeux une journée de tes dix-huit ans? (Christiana fait un signe affirmatif.) (Il tire de sa poche un petit miroir, et le lui présente.) Regarde-toi d'abord... (Souriant.) Tu ne t'es jamais vue, peut-être? (Christiana repousse doucement le miroir, prend sir Evans par la main, et se penche avec lui, sur le ruisseau, en lui montrant leurs images.) Le ruisseau te servait de miroir? (Regardant dans le ruisseau.) Ton image et la mienne confondues dans le même reflet... Ah! Fougère, ce ruisseau n'a-t-il pas déjà reproduit, avec ton visage, un autre visage que le mien? (Christiana fait un signe affirmatif.) Celui d'un fiancé peut-être? (Signe affirmatif de Christiana.) Eh bien! maintenant que de longs siècles te séparent de lui, ne veux-tu pas recommencer, avec moi, une nouvelle vie d'espérance, de jeunesse et d'amour?... Fougère, ma Fougère bien-aimée, passons tous deux cette journée, comme tu la passais il y a cinquante mille ans, avec celui que tu aimais. Je serai obéissant et soumis, je te le jure... Tiens, je vais m'asseoir là-bas, pour te voir tout à mon aise, sans troubler tes souvenirs. (Il s'assied sur le banc de mousse.) Voyons, le soleil envoie sur la terre ses premiers rayons : il fait jour. Tu te réveilles et tu t'habilles... (Christiana fait le geste de se réveiller, de s'habiller ; puis elle se

met à genoux, les yeux fixés au ciel.) Tu adresses ta prière au soleil... Oui, l'astre qui nous donne la chaleur, la lumière et la vie, est le premier Dieu que les hommes aient adoré... (Christiana se relève, va prendre dans le tombeau une gerbe de lin séché et un fuseau en pierre. Elle enroule ce lin autour du tronc de mélèze, qui est devant la chaumière, saisit un des brins de lin, et se met à filer, en chantant un air sans paroles, d'un rythme très lent et très doux.) Le travail commençait ta journée?... Ah! temps heureux et simple!... Et ton fiancé, que faisait-il, pendant que tu filais le lin, de tes doigts agiles?... (Christiana prend, dans le tombeau, un filet, et le montre à sir Evans, en lui faisant comprendre que son fiancé pêchait du poisson dans la rivière, avec ce filet.) Ton fil de lin te servait à faire des filets de pêche, et ton fiancé pêchait, avec ces filets, du poisson dans la rivière? (Christiana fait un signe affirmatif.) Mais, j'y pense, tu dois avoir faim, ma pauvre Fougère? (Il se lève.) Que pourrais-je t'offrir? Du laitage, des gâteaux? (Christiana fait un signe négatif, court au tombeau, prend des os, des coquillages et de grandes feuilles de noyer.) Des os, des coquillages? Oui la moëlle des os et la chair des coquillages étaient le régal des gourmets des temps primitifs. Mais il faudrait faire cuire tout cela... Je vais chercher du feu... (Christiana le retient, lui fait signe d'entasser du bois, et elle frotte l'un contre l'autre deux morceaux de bois secs. Une flamme jaillit, et à l'aide de cette flamme, elle allume le bois mort, que sir Evans avait arrangé sur le sol; puis elle met l'os et la coquille sur les charbons.) Et les assiettes? (Christiana montre les feuillages de noyer.) Des feuilles? C'est de plus en plus primitif... Là! c'est à point. (Il met l'os et la coquille sur deux grandes feuilles, et porte les feuilles sur le banc de mousse — Il éteint le feu, puis il prend son marteau à sa ceinture, casse l'os à coups de marteau, en retire la moëlle, et en donne la moitié, dans une

feuille, à Christiana.) (Ils mangent.) Jamais je n'ai fait un meilleur repas! Ah! ma jolie Fougère!... (Christiana étend la main comme s'il pleuvait.) Il pleut? Mais non! (Christiana va prendre dans le tombeau une peau de renne et quatre pieux. Elle enfonce les quatre pieux aux quatre angles du banc de mousse, et étend la peau de renne sur les pieux, comme un toit, puis elle reprend sa place sur le banc de mousse.) Ah! je comprends, quand il pleuvait, vous vous mettiez à l'abri sous une peau de renne?... (Christiana fait un signe affirmatif, puis elle se blottit tout près de sir Evans.) Ah! qu'on est bien ainsi, ma douce fiancée! (Christiana prête l'oreille, d'un air inquiet, se lève avec effroi, et fait comprendre qu'ils sont assaillis par des bêtes féroces.) Tu te souviens des bêtes féroces qui, bondissant tout-à-coup, venaient cruellement interrompre vos doux entretiens? (Christiana fait un signe affirmatif. Elle prend dans sa ceinture sa hache de silex, fait le geste de frapper à droite et à gauche; puis, se redressant fièrement, elle fait comprendre que les animaux sont étendus morts à ses pieds.) (Regardant la hache de silex.) Ah! vaillante petite hache! Il y a des milliers de ces haches de pierre au musée de Saint-Germain, mais aucune ne vaut celle dont tu te sers avec tant d'adresse... Veux-tu me donner cette hache, plus précieuse pour moi qu'un bijou? (Christiana fait un geste négatif, et remet la hache à sa ceinture.) Mais, dis-moi, quand ce n'était pas seulement deux ou trois bêtes féroces qui venaient vous assaillir, mais des troupeaux de loups, d'hyènes et d'ours terribles, comment faisiez-vous pour échapper à leurs griffes et à leurs dents? (Christiana prend dans le tombeau un petit canot creusé dans un tronc d'arbre, et le met sur le ruisseau; le canot glisse rapidement et disparaît, et elle fait signe qu'il les emportait bien loin.) Ah! seul avec toi, dans un petit canot, que je voudrais pouvoir fuir,

et remonter le cours du passé!... (Christiana regarde avec désappointement une grande déchirure, qu'elle a faite à sa tunique.) Tu as déchiré la tunique?... (Christiana hausse les épaules gaiement, prend dans un petit sac de peau de renne suspendu à sa ceinture, une aiguille formée d'une arrête de poisson, du fil, s'assied et coud sa tunique.) Une aiguille en arête de poisson?... J'en ai trouvé bien souvent dans ces parages, mais je n'avais jamais espéré en voir courir une sous les doigts charmants d'une couturière d'avant le déluge! (Christiana, après avoir recousu la tunique, prend dans le tombeau, des colliers, des bracelets en grains rouges, les passe à son cou, à ses bras, et fait comprendre qu'il y a beaucoup de monde autour d'eux.) Tu me fais signe qu'il y avait, ce jour-là, beaucoup de monde autour de vous? (Signe affirmatif de Christiana. Elle fait mettre à sir Evans la main sur son cœur, et elle met la main sur le sien, en regardant autour d'elle, comme si elle prenait à témoin de nombreuses personnes.) Et devant tous, tu acceptas pour époux celui que tu aimais? (Christiana fait un signe affirmatif. — Elle prend le bras de sir Evans, et marche avec lui.) (Inquiet.) Et il te conduisit dans sa demeure? (Christiana fait un signe négatif, chancelle et s'affaisse près du banc de mousse; puis elle se relève et fait signe qu'on l'ensevelit dans le tombeau.) Tu tombas en léthargie, on te crut morte, et on t'ensevelit, le jour même de ton mariage? (Signe affirmatif de Christiana. — La prenant dans ses bras.) Mais tu es réveillée, tu es vivante, je t'aime!... et je remplacerai l'époux auquel le destin t'a si vite arrachée!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, DIANE, LUDOVIC, ils sortent de la chaumière.

LUDOVIC, bas à Diane.

Ils en sont à la scène d'amour et au mariage. La pièce est finie...

DIANE, s'avançant, toussant.

Hum! hum!

CHRISTIANA, confuse, s'écartant de sir Evans (à part.)

Madame de Beaugençy!...

DIANE, à sir Evans.

Mes compliments, sir Evans, votre fiancée est charmante.

SIR EVANS, avec transport.

Ah! si vous saviez!...

DIANE.

Je sais que cette jeune fille n'est pas de notre temps; je sais qu'elle est encore naïve et pure, car le jour même de son mariage, elle s'est évanouie, on l'a crue morte, et on l'a ensevelie dans cette grotte!... Je sais qu'elle vient de revenir à la vie, que vous l'aimez, et qu'elle vous aime. Je sais enfin que remplaçant le mari à qui on la destinait, vous cueillerez avec elle le bouquet de pervenches qu'elle devait cueillir avant le déluge.

SIR EVANS, très étonné, à Diane.

Un bouquet de pervenches?... Que voulez-vous dire?

DIANE, riant.

Comment, vous, un anthropologiste, un paléontologiste géolisant, vous ignorez la coutume des fiançailles, chez l'homme primitif?...

LUDOVIC.

Ma foi, je l'ignore aussi.

DIANE.

Eh bien, sachez, Messieurs, que dans les temps préhistoriques, la cérémonie des fiançailles consistait à aller cueillir ensemble un bouquet de pervenches. Ce bouquet était comme le « oui » que l'on prononce aujourd'hui devant monsieur le Maire.

LUDOVIC, à part.

La cérémonie de la pervenche me paraît une aimable invention de ma spirituelle cousine. Je ne sais où elle veut en venir, mais laissons-la faire : elle doit avoir son idée. (Haut.) Je comprends : la pervenche était la fleur d'oranger des temps primitifs.

DIANE, à sir Evans et à Christiana.

Allez donc cueillir le bouquet de pervenches, beaux amoureux.

CHRISTIANA.

Il y a des pervenches dans la grande prairie voisine... Le temps de les cueillir, et nous revenons.

DIANE, à Christiana, avec intention.

Allez, Madame!...

Sir Evans et Christiana saluent Diane, et sortent par la droite.

SCÈNE XIII

LUDOVIC, DIANE.

LUDOVIC.

Pourquoi avez-vous appelé Fougère, Madame?

DIANE.

Parce qu'elle est veuve... (Soupirant.) comme moi.

LUDOVIC.

Comme vous?... ah! permettez! il y a une grande différence entre vos deux veuvages. Vous êtes devenue veuve un mois après votre mariage ; tandis que Fougère est devenue veuve avant la cérémonie. Elle est tombée en léthargie, au moment où elle marchait à l'autel, comme on dit aujourd'hui. En dépit de son mariage, Fougère est donc... rosière.

DIANE.

Comme moi.

LUDOVIC.

Rosière, comme vous? Vous plaisantez, Madame?

DIANE.

Pas du tout!

LUDOVIC.

Expliquez-vous donc, expliquez-vous tout de suite, je vous en supplie.

DIANE.

Je me suis mariée le 30 août 1888, n'est-ce pas ?

LUDOVIC.

Je ne peux l'oublier ; car, de désespoir, ce jour-là même, je pris la mer, comme enseigne, sur un *aviso.*

DIANE.

Le 30 août 1888 était le jour de fête de l'oncle Ramponeau.

LUDOVIC.

Oui, la Saint-Fiacre.

DIANE.

L'oncle Ramponeau avait toujours déclaré qu'il voulait que mon mariage eût lieu le jour de sa fête. Si l'on avait avancé ou reculé la cérémonie d'un seul jour, l'oncle Ramponeau aurait refusé son consentement. Or, il se trouva que le 30 août 1888 était aussi le jour fixé par le Ministre de la guerre pour le départ des réservistes. M. de Beaugençy était réserviste ; de sorte, qu'au sortir de l'église, où nous venions de nous marier, il dut aller prendre sa place au régiment, au lieu de prendre sa place... au repas de noce.

LUDOVIC.

Il partit le jour même de son mariage, pour faire ses vingt-huit jours ?... Tiens ! tiens ! tiens !...

DIANE.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Seulement, arrivé au champ de manœuvres, le pauvre M. de Beaugençy, qui n'était pas habitué aux exercices violents, ni aux marches forcées, se trouva très fatigué ; et le lendemain, pendant un simulacre de combat, il fut frappé d'une insolation... dont il mourut.

LUDOVIC.

Mais alors, c'est vrai ! vous êtes comme Fougère... veuve... mais... rosière... (Il change subitement d'allures, ôte sa casquette. D'un ton respectueux et humble.) Diane ! ma chère cousine, Diane, l'amour chaste et pur de mon enfance, Diane, la fiancée de ma jeunesse, voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes !

DIANE.

Parlez !

LUDOVIC.

Accordez-moi votre main.

DIANE, gaiement.

Avec le plus grand plaisir, mon cousin... J'ai cru que vous ne me la demanderiez jamais !... (Elle lui prend le bras.) Mais à présent, expliquez-moi, je vous prie, pourquoi vous aviez envers moi, depuis que vous êtes ici, ce ton dégagé et ces allures cavalières ?

LUDOVIC.

Je vous le dirai... le lendemain de notre noce.

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE XIV

CHRISTIANA, SIR EVANS; ils entrent, enlacés, par la droite. Christiana a un bouquet de pervenches à la main.

SIR EVANS.

Oui, ma chère Fougère, je t'aime de toutes les forces de mon âme. Je lis dans tes yeux un timide aveu, et l'union de nos deux cœurs ferait le bonheur de ma vie. En te regardant, en prononçant ton nom, en pressant tes mains dans les miennes, les sombres pensées qui attristaient mon âme, se dissipent, pour faire place aux douces impressions d'une réalité charmante... Ah! maintenant que je t'ai vue, je ne veux plus mourir; je veux vivre, je veux vivre, pour t'aimer. . Ces pervenches cueillies par nos mains réunies, ne veux-tu pas me les donner? (Christiana fait un signe négatif.) Je t'en supplie accorde-moi ce bouquet! (Christiana élève le bouquet, de manière que sir Evans ne puisse l'atteindre.) Tu ne m'aimes donc pas! (Elle fait un signe affirmatif.) Alors, Fougère, pourquoi me fuir? (Il la poursuit. Elle lui échappe et se dirige vers le tombeau.) Je t'aime, je t'adore... n'auras-tu pas pitié de moi?... Eh bien! ces fleurs que tu refuses, je saurai les conquérir. (Il prend le bouquet des mains de Christiana. Elle disparaît aussitôt dans le tombeau.) (Eperdu.) Fougère, ma Fougère bien-aimée!... Elle a disparu! Ah! j'en mourrai de douleur!

Il tombe évanoui, là où Christiana a disparu.

SCÈNE XV

SIR EVANS évanoui FRESQUELLY, il entre par la droite. (regardant autour de lui.)

La pièce est terminée. Mais où est donc le régisseur? où sont les acteurs? (Apercevant sir Evans évanoui.) Mon Dieu! que vois-je? Sir Evans évanoui! (Il se penche vers lui, le relève, et le conduit au banc de mousse Mon cher Evans, revenez à vous; c'est moi, c'est votre vieux maître, qui vous parle!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LUDOVIC, DIANE.

DIANE.

Sir Evans évanoui!... vite du secours!... (Elle tire un flacon de sa poche, et le lui fait respirer.) Ah! il ouvre les yeux!

LUDOVIC.

Que s'est-il donc passé?

FRESQUELLY.

C'est à moi de vous le demander, mon ami?

LUDOVIC.

Notre comédie de *La Femme avant le déluge* était terminée. On en était à la dernière scène, celle du mariage...

SIR EVANS, revenant à lui (amèrement.)

Le mariage ?... Ah ! je vous le disais bien que Fougère disparaîtrait, dès qu'on voudrait la saisir, et qu'il ne resterait d'elle qu'un peu de poussière, un souvenir, une fleur !...

Il se lève, en montrant le bouquet de pervenches.

DIANE.

Le bouquet de pervenches !... Je comprends. La situation était devenue critique, pour notre jeune Sibérienne. Nous n'étions pas là ; elle a eu peur, et elle est partie... pour sauver son innocence.

FRESQUELLY, à Ludovic, (bas.)

Mais je ne comprends pas du tout, moi ! Il n'y avait pas de bouquet de pervenches dans mon *scénario !*

LUDOVIC, bas.

Chut !... C'est un accessoire, ajouté par Madame de Beaugençy, pour sauvegarder l'ingénuité de l'ingénue !

SIR EVANS, il se lève (à Fresquelly.)

Ah ! mon cher maître, pardonnez-moi, mais Fougère c'était mon amour, c'était ma vie. Je ne lui survivrai pas !

Il retombe sur le banc de mousse.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, CHRISTIANA, sortant de la chaumière. elle a repris ses habits de Sibérienne.

CHRISTIANA, s'avançant (à sir Evans).

Et si Fougère n'avait disparu que pour rester digne de votre amour?... L'honneur m'est plus cher que la vie, sir Evans. Je n'ai pas voulu rester près de vous, après que nous avions cueilli ensemble la pervenche, dans la prairie ; mais je viens vous dire que je vous aime, et que si vous mourriez, je ne vous survivrais pas.

SIR EVANS, avec transport.

Fougère, chère Fougère!... quel bonheur de vous retrouver!... (Regardant avec étonnement ses vêtements.) Mais quels sont ces habits?

CHRISTIANA.

Ce sont ceux d'une Sibérienne de notre temps.

SIR EVANS.

Alors, Fougère c'était Christiana!

FRESQUELLY.

Voulez-vous aimer le souvenir de Fougère, en aimant Christiana, en lui donnant votre nom?

SIR EVANS.

Si je le veux?... (Prenant la main de Christiana et la pré-

sentant à Fresquelly, à Ludovic et à Diane.) Mes amis, je vous présente lady Evans.

On entend une cloche et des coups de canon lointains.

CHRISTIANA.

Les cloches?... le canon?...

FRESQUELLY.

C'est par mon ordre... Les cloches sonnent pour votre mariage, Christiana, et le canon annonce que le *Triton* est prêt à lever l'ancre... En sortant de l'Église, nous nous embarquerons pour la France.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RAMPONEAU.

RAMPONEAU, entrant, et regardant Christiana et sir Evans.

Ainsi, notre petit stratagème dramatico-scientifique finit par un mariage?

LUDOVIC, prenant la main de Diane.

Pardon, M. Ramponeau, par deux mariages... J'épouse ma cousine.

RAMPONEAU.

Vous épousez Diane?... (Il lui serre la main.) Toutes mes félicitations... Mais me serait-il permis de vous demander quel heureux événement a pu changer vos résolutions, et vous décider à demander enfin la main de ma nièce?

LUDOVIC.

Les grandes manœuvres.

RAMPONEAU.

Quelles grandes manœuvres ?... Je ne vois pas bien...

LUDOVIC.

Si vous voulez, les vingt-huit jours de M. de Beaugençy.

RAMPONEAU.

Les vingt-huit jours de M. de Beaugençy ?... (Se frappant le front.) Ah! j'y suis !... Très bien ! très bien ; je me rappelle. (Il lui serre la main plus fort.) Nouvelles félicitations, Monsieur mon neveu, et plus vives encore, cette fois... (A Diane.) Alors, ma nièce, tu ne regrettes pas ton voyage en Sibérie ?

DIANE, vivement.

La Sibérie, mon oncle, est le premier pays du monde ! On y épouse les veuves...

LUDOVIC, lui baisant la main.

Qui n'ont jamais eu de mari !

Rideau.

LE SANG DU TURCO

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Menus-Plaisirs, le 20 avril 1889

PERSONNAGES

BRANCOLAR, 50 ans............	Mrs PÉRIER.
THÉOGÈNE, 70 ans	VAVASSEUR.
ALOÏS	VERLAC.
GUSTAVE.	FROMENT.
BAPTISTE. domestique...........	BERTHIER.
Mme DE SAINT-YVES.......	Mes BRUNNER.
EUGÉNIE..........................	SAVELLI.
GERTRUDE	LORIG.

La scène est à Paris, de nos jours.

LE SANG DU TURCO

Un salon. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, une cheminée et un fauteuil. — A gauche, un canapé ; au troisième plan, une croisée. — Au milieu, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE, entrant par le fond, portant des livres, elle est en tenue de pensionnaire ; puis GERTRUDE, traînant une malle.

EUGÉNIE

Enfin, me voilà sortie de pension!

(Elle met les livres sur le guéridon.

GERTRUDE

Et voilà votre bagage chez nous.

EUGÉNIE

Ah! Gertrude, que je suis contente !

GERTRUDE

Ah! mademoiselle, que je suis fatiguée !

(Elle s'assied sur la malle, et s'évente avec son mouchoir)

EUGÉNIE

Et tu dis que mon oncle songe à me marier?

GERTRUDE

Dame! votre oncle, M. Brancolar, vous sert de père, depuis que vous êtes orpheline. Il n'a rien négligé pour votre éducation ; et à présent que vous savez l'orthographe, il ne négligera rien pour votre bonheur... Vous aimez M. Aloïs, il vous donnera M. Aloïs pour mari.

EUGÉNIE

Vraiment?

GERTRUDE

M. Aloïs est le fils de son meilleur ami, le docteur Théogène Colomas... Théo, comme l'appelle, familièrement, votre oncle : ça ira tout seul.

EUGÉNIE

Tu crois?

GERTRUDE, regardant par la fenêtre.

Et, précisément, le voilà le docteur Théogène Colomas... Je suis sûre qu'il vient faire la demande en mariage.

EUGÉNIE, reprenant les livres qu'elle avait posés sur le guéridon

Oh! alors, vite! vite!

GERTRUDE

Eh bien! où allez-vous?

EUGÉNIE, joyeusement

Serrer mes livres, et poser ma robe de pensionnaire. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE II

GERTRUDE, puis THÉOGÈNE, avec une canne à pomme d'or, un chapeau bas et à grandes ailes. (Il entre par le fond).

GERTRUDE

Aujourd'hui, la demande en mariage, et bientôt la noce. J'aime ça, moi, une noce! (Elle se frotte les mains.)

THÉOGÈNE

Brancolar n'est pas là ?

GERTRUDE

Non, monsieur: il est sorti. (Avec empressement.) Mais vous pouvez l'attendre.

THÉOGÈNE

Comment, sorti? Et il vient de m'envoyer ce télégramme? (Il tire un télégramme de sa poche.) (Lisant) « Paris « à Paris, 7-28, 827. Viens me voir. Être inquiet. Cas « extraordinaire, unique, exceptionnel. » (A part.) (Il s'assied sur le canapé.) Un cas exceptionnel! Quelle chance! Je le ferai mettre dans les journaux, et ma réputation sera faite. (Haut.) J'étais à déjeuner... des œufs à la coque, je laisse mes œufs ; j'avais des clients plein le salon, je laisse mes clients..., je laisse tout enfin, je me dépêche d'accourir... (Il se lève.) (A Gertrude, qui rentre, après avoir emporté la malle) et tu me dis : Brancolar est sorti !

GERTRUDE

Mais oui, docteur, M. Brancolar est sorti. Il se porte fort bien.

THÉOGÈNE

En apparence, c'est possible ; mais au fond, il doit être malade, puisqu'il m'envoie une dépêche. (Mouvement de Gertrude.) Oh ! sois tranquille, avec des soins et un régime sévère, nous triompherons du cas exceptionnel... Brancolar est raisonnable, que diable ! sa vie est régulière. Il mange peu, se couche de bonne heure.

GERTRUDE, riant

M. Brancolar un homme raisonnable ! M. Brancolar se coucher de bonne heure ! Ah bien oui !

THÉOGÈNE

Que dites-vous, Gertrude ?

GERTRUDE, riant

Je dis que j'en sais plus long que vous, tout docteur que vous êtes.

THÉOGÈNE

Et que sais-tu ?

GERTRUDE, mystérieusement

Je sais que monsieur est allé, cette nuit, aux Folies-Bergères ?

THÉOGÈNE

Allons donc !

GERTRUDE

J'ai entendu quand il a donné l'ordre au cocher.

THÉOGÈNE

Brancolar aux Folies-Bergères ?

SCÈNE II

GERTRUDE

Oui, avec un faux nez! Mais par exemple, il est revenu bredouille.

THÉOGÈNE

Comment le savez-vous, mademoiselle ?

GERTRUDE

Oh ! je n'ai rien à cacher : vous n'avez pas besoin de me regarder avec vos gros yeux... Monsieur m'avait dit : « Gertrude, je reviendrai tard : descendez mon bougeoir chez le concierge. » Eh bien ! comme je descendais le bougeoir de monsieur, monsieur rentrait déjà. Il n'avait plus le nez de carton, mais le sien était si long ! si long !... J'ai vu tout de suite qu'il n'était pas satisfait.

SCÈNE III

LES MÊMES, BAPTISTE, entrant par la droite. (Il porte un plateau, avec une théière et une tasse. Il a sur le bras droit une robe de chambre et un bonnet de soie noire, et sur le bras gauche, une jaquette et une badine.)

BAPTISTE

Voilà, mademoiselle Gertrude !

GERTRUDE, prenant le plateau

Bien, Baptiste. Donnez-moi ça ! (Elle met le plateau sur la cheminée ; Baptiste met la robe de chambre sur une chaise, à droite.)

THÉOGÈNE, regardant les effets et la tisane

La tisane, la robe de chambre, et le bonnet de

l'ami Brancolar. Eh ! eh ! cela sent la vieillesse. (Baptiste met la jaquette et la badine sur une chaise, à gauche.) Oh ! oh ! jaquette et badine ?... Et pour qui, s'il vous plaît, cet uniforme de jeunesse ?

GERTRUDE

Pour M. Brancolar.

THÉOGÈNE

Hein ?

GERTRUDE

Eh ! oui, docteur ; depuis quelques jours, on prépare deux costumes différents, et selon son humeur, M. Brancolar choisit l'un ou l'autre.

THÉOGÈNE

Tiens ! tiens ! tiens !...

BAPTISTE, à Gertrude

Et le menu du dîner, mademoiselle Gertrude ? je l'attends.

GERTRUDE, tirant un papier de la poche droite de son tablier

Le menu ? voilà ! (lisant) : « Potage à la bonne femme, « merlans frits, épinards, pruneaux et eau rougie. » (Parlé) : Très fade, aucune épice, ni condiment. (Elle donne le menu à Baptiste.)

BAPTISTE

Très bien !

THÉOGÈNE

Ah ! je le reconnais ce menu de carême : c'est celui de Brancolar.

BAPTISTE, à Gertrude

Et l'autre menu, mademoiselle Gertrude

GERTRUDE, tirant un papier de la poche gauche de son tablier

Voilà ! (lisant) « Potage à la bisque, truffes en ser-
« viette. Perdreaux à la catalane. Cèpes bordelaises.
« Homard à l'américaine. Buisson d'écrevisses. Pâté
« de foie gras. Asperges en branche. Fromage de
« Roquefort. Champagne frappé. Café et liqueurs. »
(Parlé) : Très épicé : poivre et muscade. (Elle donne le menu à Baptiste.)

BAPTISTE

Très bien. (Il sort par la droite.)

THÉOGÈNE

Et pour qui ce festin de Lucullus ?

GERTRUDE

Pour M. Brancolar.

THÉOGÈNE

Hein ?

GERTRUDE

Eh oui, docteur ! Depuis quelques jours, on prépare deux dîners, l'un gras, l'autre maigre, l'un très fade, l'autre très épicé, et selon sa disposition, M. Brancolar se fait servir l'un ou l'autre.

THÉOGÈNE

Tiens ! tiens ! tiens !... (Tirant sa montre.) Mais saperlotte ! Brancolar ne rentre pas.

GERTRUDE

Monsieur est l'exactitude même. (Regardant la pendule.) Neuf heures ! il va rentrer. (On entend sonner) Il rentre. (Ouvrant la porte du fond.) Le voilà. (A part.) Je vais dire à Mademoiselle que ce n'est pas pour la demande en

mariage que le docteur Théogène est venu. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IV

THÉOGÈNE, BRANCOLAR

BRANCOLAR

Ah ! ce cher Théo !... Tu m'attendais ?

THÉOGÈNE

Depuis vingt minutes, mon ami... et, sans reproches, je commençais à m'impatienter !... Eh bien ! qu'y a-t-il ? Pourquoi m'as-tu fait venir ?

BRANCOLAR

Ah ! si tu crois que c'est facile à dire, un cas exceptionnel.

THÉOGÈNE

Mais si tu ne le dis pas, saperlotte, je ne pourrai pas te traiter.

BRANCOLAR

C'est vrai... Eh bien ! Théo, je vais me confesser à ta vieille amitié... Sache donc que...

THÉOGÈNE

Que ?...

BRANCOLAR

Voyons d'abord si personne ne nous écoute. (Il va s'assurer à chaque porte qu'il n'y a personne). (Revenant.) Apprends donc que...

THÉOGÈNE

Que ?...

BRANCOLAR

Nous serons mieux assis... (Il offre un siège à Théogène qui s'assied, et il s'assied près de lui.) Tu sauras donc...
Non !... fais-moi des questions ; j'aime mieux ça... Ça m'aidera.

THÉOGÈNE

Eh bien ! voyons !... Souffres-tu du cœur ? (Brancolar fait un signe négatif) du foie ? (même jeu) de l'estomac ? (même jeu) des entrailles ?

BRANCOLAR

Non, mon ami, je ne souffre de rien du tout.

THÉOGÈNE

Est-ce la bile qui te tourmente ?

BRANCOLAR

Non, rien ne me tourmente. (Il tousse.)

THÉOGÈNE

J'y suis ; c'est une laryngite... Tu auras trop parlé.

BRANCOLAR

Mais non ; je ne suis pas avocat.

THÉOGÈNE

Enfin, explique-toi ! (avec humeur.) Je n'ai pas appris à deviner.

BRANCOLAR

Eh ien, je vais parler !... Mon ami, j'ai cinquante

ans et pas de rhumatismes !... J'ai vingt mille livres de rentes et pas de soucis... Je suis veuf et je n'ai pas eu... (Il porte la main à son front) de désagrément... Eh bien, avec tous ces bonheurs, je suis l'homme le plus malheureux de la terre... le plus malheureux !...

THÉOGÈNE, rapprochant sa chaise

Je ne comprends pas.

BRANCOLAR, rapprochant sa chaise

Tu vas comprendre... Au mois de juillet dernier, j'étais aux eaux de Luchon, et pour me donner quelques distractions, j'offris à une petite dame, qui prenait les eaux, un peu d'amour et quelques diamants... Malheureusement, un Monsieur qui donnait à la même petite dame beaucoup d'amour et pas de diamants, ne trouva pas la chose de son goût, et il me le dit... en termes très vifs... (Il fait le geste de donner un soufflet.) Il fallut se battre.

THÉOGÈNE

Vous vous battîtes ?

BRANCOLAR

Nous nous battîmes... Un certain Turco qui avait quitté son régiment d'Afrique, pour venir passer à Luchon un mois de congé, me servit de témoin .. Ah ! ce Turco... mais n'anticipons pas... Je reçus de l'ami de la petite dame un coup d'épée, qui me transperça le bras. L'artère était ouverte, je perdais tout mon sang, et je serais mort sur la place, si le docteur qui assistait au duel, n'avait eu l'idée de remplacer le sang que j'avais perdu par un sang nouveau... celui de mon témoin.

THÉOGÈNE

Le Turco ?

BRANCOLAR

Précisément... « Prenez, prenez mon sang, dit le « Turco : il m'en restera toujours assez !... » Ce qui fut dit fut fait. On saigna le Turco, et de son bras, son sang passa dans le mien.

THÉOGÈNE, il se lève

La transfusion du sang ! Il n'y a rien de tel pour régénérer un homme !

BRANCOLAR

Se régénérer... tu l'as dit. Une pinte du sang du Turco, et j'étais un autre homme ! Je sentais en moi une ardeur, une jeunesse, une fougue inconnues ! (Il se lève.) Oui, mais voilà...

THÉOGÈNE

Quoi donc ?

BRANCOLAR

J'avais conservé la moitié de mon ancien sang.

THÉOGÈNE

Aïe ! aïe ! aïe !...

BRANCOLAR

Le vieux tempérament de Brancolar et le jeune tempérament du Turco se combattent en moi, et ces deux hommes en un seul me font une existence impossible.

THÉOGÈNE

Saperlotte ! Je comprends ! Le Turco a bon appé-

tit... tu te mets à table; mais alors, bernique! Brancolar n'a pas faim.

BRANCOLAR

Eh oui, mon ami! chaque jour, le Turco s'en va d'un air vainqueur, et Brancolar revient la tête basse, sans même avoir livré bataille... Tiens, cette nuit, le sang du Turco bouillonnait en moi; je me sentais plein de force, de gaieté, de jeunesse. C'était bal masqué aux Folies-Bergères, j'y cours. Je rencontre une Andalouse adorable, et le Turco allait lui faire une déclaration brûlante, lorsque, tout à coup, crac! le vieux sang vient glacer le nouveau, et je reviens plus Brancolar que jamais.

THÉOGÈNE

C'est tout?

BRANCOLAR

Non, ce matin... ah! ce matin... tu ne devinerais jamais où mon nouveau tempérament m'a conduit... Aux courses de Longchamps!... Il paraît que le Turco est un sportman... Là, le démon du jeu m'a pris, et j'ai parié, crié, vociféré, bousculé tout le monde, au sujet d'un cheval anglais, que je ne connaissais pas, et qui est arrivé dernier.

THÉOGÈNE

Tu as perdu?

BRANCOLAR

Deux mille francs. A présent, je les regrette, Dieu sait; mais ils sont perdus, bien perdus... Voilà, mon ami, le cas exceptionnel, voilà ma situation. Peux-tu y porter remède?

THÉOGÈNE

Je vais essayer... Voyons. (Ils vont s'asseoir tous les deux au guéridon, l'un en face de l'autre. Il lui tâte le pouls.) Sois docile à mes ordonnances, et j'arriverai peut-être à te guérir.

BRANCOLAR

Que comptes tu faire?

THÉOGÈNE

Te traiter par l'homéopathie: *Similia, similibus,*

BRANCOLAR

Tu sais que je n'entends pas le latin.

THÉOGÈNE.

Je vais me mettre au niveau de ton ignorance. (Tirant deux boîtes de sa poche.) Tu vois ces deux boîtes?... Je les destinais à deux de mes malades.

BRANCOLAR

Oui, mais...

THÉOGÈNE

Laisse-moi t'expliquer. (Montrant une boite rouge.) La boîte rouge renferme des pilules tonifiantes, récon-fortantes, excitantes, surexcitantes, pour réchauffer, rajeunir,enrichir le sang. Tu en prendras une chaque fois que tu te sentiras trop... Brancolar.

BRANCOLAR, prend la boite rouge, l'ouvre, avale des pilules, et va mettre la boite sur la cheminée

Et plutôt deux qu'une, mon ami.

THÉOGÈNE, montrant la boite blanche.

La boîte blanche renferme des pilules adoucis-

santes et rafraîchissantes, pour calmer les ardeurs d'un sang trop vigoureux. Tu en prendras quatre le matin et quatre le soir. (Bas.) Quand le Turco t'entraînera trop loin, tu pourras aller jusqu'à la douzaine.

BRANCOLAR, prenant la boîte blanche, et allant la mettre sur la cheminée.

Ah! cela arrive si rarement.

THÉOGÈNE

Et ne va pas faire d'erreur! (Montrant les deux boîtes sur la cheminée.) La boîte rouge, tonico-surexcitant : la boîte blanche, calmo-rafraîchissant. Lorsqu'elles seront vides toutes les deux, l'effet sera produit. Les pilules rouges auront relevé les forces du vieux Brancolar; les pilules blanches auront calmé les ardeurs du jeune Turco, et finalement, tu reviendras à l'état normal... En quelques jours, tu peux être guéri.

BRANCOLAR

Ah! Théo, ce n'est pas seulement la santé, c'est la fortune que tu m'auras rendue.

THÉOGÈNE

La fortune?

BRANCOLAR

Eh! oui, ce diable de Turco est en train de me ruiner.

THÉOGÈNE

Te ruiner!

BRANCOLAR

Si les prodigalités du Turco me procuraient de l'agrément, je lui pardonnerais: (Il crie) mais sapristi!

je paye tout, et je ne profite de rien... Tiens, je suis sûr qu'en soupers que je n'ai pas mangés, en spectacles que je n'ai pas vus, en coupes d'amour que je n'ai pas vidées, j'ai déjà dépensé plus de dix mille francs... Sans compter le bracelet que je dois acheter aujourd'hui pour Mme de Saint-Yves !... Ah ! une femme charmante, mon ami ; je lui ai déjà offert une bague.

THÉOGÈNE

Ah !

BRANCOLAR, soupirant

Heu !... en turquoise... un bijou bien modeste ; mais le lendemain, j'y suis retourné, avec des boucles d'oreilles en émeraude.

THÉOGÈNE

Oh ! oh !

BRANCOLAR

Simple préliminaire ; car (Confidentiellement) entre nous, Mme de Saint-Yves mérite mieux ! A l'avenir, je me promets de ne pas lésiner avec elle... (Il ouvre son portefeuille.) Et pour le bracelet, qui doit compléter la parure... eh bien ! ma foi ! j'irai jusqu'aux perles fines... (Il compte des billets de banque.)

THÉOGÈNE, ramassant une photographie, qui est tombée du portefeuille de Brancolar

Eh ! eh ! elle en est digne.

BRANCOLAR, prenant la photographie

Ça ? Mais ce n'est pas la photographie de Mme de Saint-Yves ; c'est le portrait de Blondinette, une bonne fille, qui, sans turquoise, ni émeraudes, chante, rit et babille. Lorsqu'elle met des pendants

d'oreilles, celle-là, ce sont des cerises cueillies à Montmorency.

THÉOGÈNE, riant

Bijoux de fantaisie... ça dure peu... Et son bracelet?

BRANCOLAR

Son bracelet est en verroterie... Elle le rapporte, avec un mirliton, de la fête de Saint-Cloud.

THÉOGÈNE, riant

C'est la dernière grisette, espèce disparue.

BRANCOLAR, à lui-même

Tiens! si au lieu d'aller chez Mme de Saint-Yves, j'allais voir Blondinette?.

THÉOGÈNE, à part

Une dame du monde et une grisette tout à la fois? Voilà qui sent le Turco !

(Baptiste entre par la droite.)

BRANCOLAR

Qu'est-ce que c'est, Baptiste?

BAPTISTE

Une lettre. (Il remet une lettre à Brancolar, et sort.)

BRANCOLAR, parcourant la lettre des yeux

C'est du Monsieur qui s'est permis, cette nuit, aux Folies-Bergères, de me rire au nez. Il était en carton... pas le Monsieur, mon nez. Mais cela n'a pas empêché la moutarde d'y monter... J'ai souffleté Gustave... c'est le nom du Monsieur... il m'a donné sa carte...

je lui ai remis la mienne, et à présent, il m'écrit qu'il va venir ici, avec ses témoins. (Il marche avec une grande agitation.) Eh bien! mais ça me va, un duel! Aller sur le terrain, c'est pour moi une véritable partie de plaisir!... Oh! je le toucherai, cet insolent Gustave: Il se fend.) je l'embrocherai, comme un poulet.

THÉOGÈNE, à part

Toujours le Turco! (lui prenant la main.) Fréquence dans le pouls (Haut.) Attends...

BRANCOLAR

Eh! sapristi! lâche-moi!

THÉOGÈNE

Impatience dans les jambes... yeux injectés.

BRANCOLAR, lui échappant

Eh! je ne suis pas malade! (Il sort par le fond, en gesticulant.)

THÉOGÈNE

Le Turco fait des siennes!... Il faut commencer au plus vite le traitement, et pour préparer l'effet des pilules blanches je vais lui administrer quelques sédatifs. (Prenant un carnet dans sa poche.) Mais voudra-t-il les prendre?... Enfin, rédigeons toujours une ordonnance rafraîchissante. (Il écrit, assis devant le guéridon.)

SCÈNE V

THÉOGÈNE, ALOÏS

ALOÏS

Ah! te voilà, mon père! Tu as vu M. Brancolar?

THÉOGÈNE, *distrait*

Je l'ai vu, oui. (*Ecrivant.*) Un bain avec du son et du tilleul.

ALOÏS

M. Brancolar est malade?

THÉOGÈNE

Au contraire, mon fils, il se porte trop bien... (*à part*) Ah! le Turco veut donner des perles fines aux petites dames, et cueillir des cerises avec Blondinette. Eh bien! il prendra du bouillon aux herbes!

ALOÏS

Tu as dit à M. Brancolar que j'aimais sa nièce?

THÉOGÈNE, *toujours distrait*

Non!... Et du chiendent! Brancolar l'a en horreur, ça ne fait rien. (*Ecrivant.*) Chiendent.

ALOÏS

Tu n'as pas demandé pour moi la main de mademoiselle Eugénie?

THÉOGÈNE

Avant de marier la nièce, mon fils, il faut songer à guérir l'oncle... La laitue est très calmante... ajoutons laitue. (*Il écrit, toujours assis devant le guéridon.*)

ALOÏS

Et moi qui espérais qu'on signerait le contrat ce soir!

THÉOGÈNE

Ce soir, c'est encore trop tôt, mon fils.

ALOÏS

Trop tôt? et depuis deux ans, tu le sais, j'aime Mlle Eugénie. Trop tôt? Mais elle est sortie de pension ce matin! Et elle a eu tous les prix!... Qu'est-ce que tu veux de plus?...

THÉOGÈNE, sans l'écouter

Ah! il veut se battre avec M. Gustave! Eh bien, (Ecrivant) tisane, rhubarbe, et huile de ricin.

ALOÏS

Et la chambre bleue, la jolie chambre bleue, qui nous attend! Trop tôt? Ah! c'est à se désespérer!

THÉOGÈNE, il ferme son carnet et se lève

Là!... c'est fait! Il faut que Brancolar avale tout cela avant ce soir!.., Ah! le Turco s'agite! eh bien! nous allons le mettre au régime. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI

ALOÏS puis EUGÉNIE. (Elle entre par la droite; elle est en toilette.)

ALOÏS, regardant sortir Théogène

Et je pourrai épouser Mlle Eugénie! quel bonheur!

EUGÉNIE, entrant (à part)

Monsieur Aloïs!

ALOÏS

Bonjour, Mademoiselle Eugénie, comme vous êtes belle!

EUGÉNIE

Vous trouvez cette robe plus jolie que ma robe de pensionnaire! Ah! moi aussi, je l'aime bien mieux!

ALOÏS

Jusqu'ici je n'ai pu vous voir qu'au fond d'un sombre parloir, sous les yeux sévères de votre maîtresse de pension, qui dressait l'oreille et fronçait le sourcil à tout ce que je voulais dire. Pour la première fois je me trouve seul avec vous, Mademoiselle Eugénie; pour la première fois je peux vous contempler à mon aise... là, en plein jour! Quel bonheur!... Mais vous détournez la tête?...

EUGÉNIE

C'est que vous ne regardez plus ma robe, M. Aloïs.

ALOÏS

Non, c'est vous que je regarde. Je ne vois que vous, Mademoiselle Eugénie?

EUGÈNIE

Eh bien! et ma toilette?

ALOÏS

Ah! Mademoiselle, il est une toilette que je préfèrerais encore à celle-là.

EUGÉNIE

Et laquelle, M. Aloïs?

ALOÏS

Celle de mariée, celle qui me permettra de vous appeler ma femme!

SCÈNE VII

LES MÊMES, THÉOGÈNE. (Il entre par le fond, portant des têtes de pavots, du chiendent, une boite de pâte de guimauve et une fiole de pharmacie, le tout dans une grande feuille de papier gris.)

THÉOGÈNE, mettant tout ce qu'il porte sur le guéridon

Eh bien ! mes enfants, voilà ce qui décidera Brancolar à signer votre contrat de mariage.

ALOÏS ET EUGÉNIE, approchant du guéridon

Comment, des potions, du chiendent, des fleurs de mauve et des pavots, pour nous marier ?

THÉOGÈNE

Je vous expliquerai cela tout à l'heure... Mais Brancolar va venir, descendez au jardin... Allez, mes enfants, allez.

ALOÏS

Oui, venez, mademoiselle Eugénie ; prenez mon bras. (Se retournant.) Nous comptons sur toi, mon père.

(Aloïs et Eugénie sortent par la gauche.)

SCÈNE VIII

THÉOGÈNE, puis BRANCOLAR, (Il entre par le fond)

THÈOGÈNE

Calmer un homme qui a dans le corps le sang d'un Turco, ce n'est pas bien facile ! Mais enfin...

BRANCOLAR, il est gris

« Prenez... prenez mon sang ! » a dit le Turco. Je l'ai pris, et je suis tout à fait Turco !... Tiens tu es encore là, Théo ? Eh bien, tout est convenu avec mes témoins. On se battra aujourd'hui... au bois de Vincennes... à dix pas... M. Gustave là... moi ici. (Il fait semblant d'ajuster.) Et paff ! Il y aura sur la terre un insolent de moins... On échangera trois balles... cela a été décidé, avec les témoins, le verre de Frontignan à la main (Faisant claquer sa langue.) Très bon ce petit Frontignan! Les témoins ont bien fait les choses... Et moi aussi, sacrebleu ! je les ferai bien sur le terrain ! (Il prend a boite rouge sur la cheminée, et mange des pilules rouges.)

THÉOGÈNE, à part

Il avale des pilules rouges !... Est-ce qu'il ne se trouve pas assez Turco ?... (Lui prenant la boite des mains.) Mon ami, mon ami, tu veux donc te mettre le diable dans le corps ! (à part.) Si je le laissa's faire, ce ne serait plus un Turco, ce serait un démon. (Il remet la boite sur la cheminée.)

BRANCOLAR, toujours agité, et arpentant le théâtre

Oh ! je lui logerai une balle dans la tête, à ce Gustave ; il peut y compter !... (Apercevant les drogues qui sont sur le guéridon.) Mais, que diable as-tu mis là ?... Pour qui toutes ces drogues ?

THÉOGÈNE, s'approchant du guéridon

Mon ami, mon cher ami, elles sont pour toi.

BRANCOLAR, reculant brusquement

Pour moi ?... Ah, par exemple, non !...

THÉOGÈNE, prenant sur le guéridon, la boite de pâte de guimauve, et la lui offrant

Mon cher Brancolar... un peu de pâte de guimauve...

BRANCOLAR

De la guimauve?... Sapristi ! j'en ai bien assez dans le tempérament !.. (Il jette, d'un revers de main, la boite de guimauve, que lui présentait Brancolar.)

THÉOGÈNE, lui présentant un paquet de rhubarbe

Un peu de rhubarbe. . rien qu'un peu !

BRANCOLAR

Veux-tu me laisser tranquille ?

THÉOGÈNE, à part

Ni guimauve, ni rhubarbe ; essayons autre chose. (Il tire un journal de sa poche) (haut.) Veux-tu jeter un coup d'œil sur ce nouveau journal ? Tiens, assieds-toi là, (Il le dirige doucement vers la cheminée, et le fait asseoir) dans ce bon fauteuil, et lis la *Sentinelle*, journal du soir et du matin. C'est un journal très bien informé. Politique, critique, esthétique, littérature, horticulture, agriculture, pisciculture, sylviculture, ostreïculture apiculture. (A part.) Si tout cela ne l'endort pas !...

BRANCOLAR, se levant furieux, et jetant le journal, d'un revers de main

Eh ! je n'aime pas la politique !

THÉOGÈNE, le poursuivant, avec un écran chinois, qu'il a pris sur la cheminée

Mon ami, prends cet éventail... Tu as besoin de te rafraichir le sang.

BRANCOLAR

Le sang d'un Turco n'est jamais trop chaud ! (Il jette à terre l'éventail, d'un revers de main.) (Très véhément.) Monsieur le docteur Théogène, voulez-vous me faire le plaisir de me laisser en repos ?

THÉOGÈNE, allant s'asseoir au guéridon

Ah ! mon ami... depuis quarante ans, le mot gène était supprimé entre nous. Tu m'appelles Théogène ?... Je ne suis donc plus ton Théo ?... ton petit Théo ?...

BRANCOLAR

Théo, ou Théogène, voilà le cas que je fais de votre pharmacie ! (Il prend le papier gris et les drogues qui sont sur le guéridon, et jette le tout par la fenêtre, à gauche.) Et si vous ne sortez pas à l'instant, j'en ferai autant de votre personne, docteur Théogène Colomas !

THÉOGÈNE, à part

Eh bien, j'ai joliment réussi à le calmer.

BRANCOLAR, se promenant à grands pas

Monsieur voulait me faire avaler ses drogues et ses idées... Monsieur voulait me conduire à la lisière... Mais je suis le maître de mes actions, ventrebleu, et je le prouverai !

THÉOGÈNE, il se lève

Mon cher Brancolar, le Turco t'entraîne trop loin. Il faut te mettre au régime. C'est l'heure de ton déjeûner. Commande, je te prie, pour aujourd'hui, ton menu rafraîchissant.

BRANCOLAR

Mon repas de carême? Ah! par exemple, non! (Appelant.) Baptiste, Baptiste (Baptiste entre par la droite.) Vous allez me servir à déjeûner... là, dans la salle à manger. (Il montre la droite.)

BAPTISTE

Tout de suite, monsieur... Mais quel menu?

BRANCOLAR

Celui du Turco, parbleu!

BAPTISTE, à lui-même

Potage à la bisque, homard à l'américaine, buisson d'écrevisses, Pâté de foie gras... C'est bien, Monsieur.

BRANCOLAR

Et n'oublie pas, après le café, la chartreuse verte et le kummel! (Baptiste sort.)

THÉOGÈNE

Je t'en supplie, Brancolar, ne prends pas ce déjeuner incendiaire... Et pour m'obliger, tu vas t'administrer tout de suite, devant moi, quelques pilules blanches, adoucissantes et rafraîchissantes... quelques-unes seulement... deux ou trois... pour me faire plaisir!

BRANCOLAR, (Il prend, sur la cheminée, la boîte blanche, et avale des pilules, en faisant la grimace)

Allons! Mais c'est bien pour t'obliger. (A part.) Il ne s'en irait jamais sans cela. (Haut.) Eh! bien, es-tu content?

THÉOGÈNE

Encore une.

BRANCOLAR

Encore une?... (Il avale encore des pilules blanches, en faisant la grimace.) Il ne s'en irait jamais sans cela.

THÉOGÈNE

Merci, mon ami, merci pour moi et pour toi!... Maintenant je pars tranquille... (A part.) Les pilules feront leur effet. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

BRANCOLAR seul, puis GERTRUDE (Il approche le fauteuil de la cheminée, il passe sa robe de chambre sur sa jaquette, et s'assied dans le fauteuil.)

BRANCOLAR

Là! dans ma robe de chambre et dans mon fauteuil!.. On est bien ainsi... Je sens renaître le calme dans mon esprit et la fraîcheur dans mon sang.

GERTRUDE, entrant par la droite

Monsieur, votre déjeuner est servi.

BRANCOLAR, indifférent, assis devant la cheminée

Ah!... c'est que je n'ai pas bien faim.

GERTRUDE

Ne le laissez pas refroidir... Le potage à la bisque et les écrevisses bordelaises, ça demande à être mangé très chaud.

BRANCOLAR

Du potage à la bisque, des écrevisses bordelaises ! Mais, je ne veux rien de tout cela... Tu vas me donner du merlan...

GERTRUDE, surprise

Ah ! bah !...

BRANCOLAR

Des épinards et des pruneaux... beaucoup de pruneaux... avec de l'eau rougie.

GERTRUDE

Votre menu de carême ?... Je croyais pourtant..

BRANCOLAR

C'est Théogène qui me l'a conseillé.

GERTRUDE

C'est différent. (On sonne.)

BRANCOLAR

On sonne à la porte... Veux-tu voir ce que c'est Gertrude. (Gertrude sort par le fond, et rentre aussitôt.)

GERTRUDE

Monsieur, c'est un Monsieur qui n'a pas l'air commode. Je vous laisse avec lui. Je vais acheter votre merlan ! (Elle hausse les épaules) et hacher vos épinards !... (Elle sort par la gauche, avec un geste de mépris).

SCÈNE X

BRANCOLAR, puis GUSTAVE, entrant par le fond

GUSTAVE, allant frapper brusquement sur l'épaule de Brancolar, qui est assis dans le fauteuil

C'est moi, Monsieur ; notre affaire est pour quatre heures. Il est quatre heures ; mes témoins sont en bas. Où sont les vôtres ?

BRANCOLAR, très calme

Mes témoins ?... Pourquoi faire ?

GUSTAVE

Mais pour notre duel, vous savez bien... Descendons, on nous attend... Vous avez des armes ?

BRANCOLAR, toujours très calme

Pourquoi des armes ?

GUSTAVE

Pour notre duel, parbleu !

BRANCOLAR

Notre duel ?

GUSTAVE

Mais sans doute, notre duel. L'avez-vous oublié ?

BRANCOLAR, embarrassé

Oublié ? Non, je ne l'ai pas oublié... Seulement, est-ce que vous y tenez beaucoup, à ce duel ?

GUSTAVE

Comment ! si j'y tiens ? Et le soufflet que j'ai reçu ? (Il pose sa main sur sa joue.) Il faut du sang pour laver cela, Monsieur, il en faut !

BRANCOLAR

Vous croyez ?

GUSTAVE, à part

Il a peur, il canne ! c'est un pleutre, un fouinard, un capitulard. (Haut.) J'y tiens tellement, Monsieur, que si vous ne voulez pas venir tout de suite sur le terrain, je vais vous y traîner de force. (Brancolar, effrayé, recule d'un pas, du coté de la cheminée, à droite.) Ah ! c'est que je n'ai pas froid aux yeux, moi ! Je suis un brave à trois poils.

BRANCOLAR, reculant d'un pas

A trois poils ?...

GUSTAVE

Le bourreau des crânes !

BRANCOLAR, reculant et mettant la main sur sa tête

Des crânes ?...

GUSTAVE

Un duel, c'est pour moi un vrai bonheur ! J'en ai déjà eu quatre, et chaque fois, j'ai tué mon homme ! Vous serez le cinquième !... Vous pouvez faire votre testament, car vous êtes mort.

BRANCOLAR, reculant toujours, (à part)

Je suis mort !... Comment échapper à ce triste destin ? Et Théogène qui n'est pas là ; il me défendrait contre ce féroce.

GUSTAVE

Eh! bien vous reculez?

BRANCOLAR, reculant toujours

Moi! au contraire! (Il arrive contre la cheminée) (à part.) Ah! Théogène n'est pas là; mais il y a ses pilules!... les pilules rouges... qui donnent du cœur, de l'ardeur, de la verdeur!... Béni sois-tu, Théogène! et à moi les pilules rouges! (Il ouvre la boîte rouge et avale des pilules.) (Sa physionomie change d'expression; il pose sa robe de chambre et met sa jaquette.) (Relevant la tête, et allant à Gustave.) Mon ami, vos airs fanfarons ne m'intimident pas... Moi non plus je n'ai pas froid aux yeux. Moi aussi je suis un brave à trois poils, le bourreau des crânes. Je suis prêt à vous suivre sur le pré! Vous verrez comment je m'y comporte, et comment je manie le pistolet, ou le révolver... le sabre ou l'épée... la carabine ou l'espingole. Vous avez eu quatre duels, moi j'en ai eu six, et j'ai tué douze hommes!

GUSTAVE

Douze! (à part.) Quel changement s'est fait en lui! Et moi qui le croyais un capon, un faiblard! Je me trompais. Décidément c'est un brave. (Haut.) C'est bien, Monsieur, nous nous battrons, puisque vous y tenez. (Il recule à gauche, devant Brancolar qui marche sur lui, les yeux enflammés.)

BRANCOLAR

Et de par tous les diables de l'enfer, je réponds de vous transpercer, de vous larder, de vous embrocher, comme une simple volaille!... Vous avez affaire à un Turco!

GUSTAVE, à part

Ah! mon Dieu! c'est un Turco! Si j'avais su. (Haut)

Un instant, Monsieur, un instant. Je n'ai pas encore vu vos témoins. Nos témoins ne se sont pas abouchés... il faut qu'ils s'abouchent. Les conditions du combat ne sont pas arrêtées... il faut les arrêter. (Il recule.) On pourrait même arrêter... le duel.. (Il recule encore.)

BRANCOLAR

Ah! vous lâchez pied! Vous me faites l'effet du fameux lâcheur! Mais moi, je ne vous lâche pas... (Il le saisit au collet.) Nos témoins s'aboucheront, soyez tranquille ; ils s'aboucheront, et on ferraillera! et on s'embrochera, vous pouvez y compter!

GUSTAVE, gagnant la porte du fond

Je vais rejoindre mes témoins, qui sont en bas... je vais les rejoindre, et tâcher d'arranger les choses pour le mieux.

BRANCOLAR

Il n'y a rien à arranger. Dites à vos témoins qu'entre nous, c'est un duel à mort!

GUSTAVE, piteux (à part)

A mort?... (Haut.) Peut-être, Monsieur, qu'avec des excuses...

BRANCOLAR

Des excuses?... il ne manquerait plus que cela! Des excuses?... Voici mon dernier mot. Tout à l'heure, au bois de Vincennes.

(Gustave sort, d'un air désappointé, tandis que Brancolar le menace.)

SCÈNE XI

BRANCOLAR, seul (le regardant sortir)

Voyez-vous ce faquin que j'ai souffleté, et qui croit laver sa giffle en me faisant des excuses !... Non ! Il succombera à ma juste fureur ! Une... deux ! feinte de seconde, et tirez droit. (Il se fend.) Il mordra la poussière ! .. Il la mordra !...

SCÈNE XII

BRANCOLAR, GERTRUDE

GERTRUDE

Monsieur !

BRANCOLAR

Qu'y a-t-il ?

GERTRUDE

Une dame demande à vous parler.

BRANCOLAR

Une dame... comme il faut ?...

GERTRUDE

Oui ; elle a un grand voile.

BRANCOLAR

Une dame voilée ! Alors, c'est une grande dame !

GERTRUDE

Non, je crois plutôt que c'est une petite dame!

BRANCOLAR

Une petite dame!... (la rappelant.) Attends un peu. (Il prend sur la cheminée la boîte de pilules blanches, croyant prendre des pilules rouges.) Une nouvelle ration de pilules rouges n'est pas de trop, je crois, en l'honneur de ma jolie visiteuse... Car elle est jolie, je n'en doute pas... Encore quelques pilules rouges. (Il prend encore des pilules dans la boîte blanche, croyant prendre des pilules rouges, et il met la boîte blanche dans sa poche.) A présent, tu peux faire entrer. (Gertrude sort par le fond.) (Il change de physionomie et se calme subitement.)

SCÈNE XIII

BRANCOLAR, Mme de SAINT-YVES. (Elle entre par le fond.) (Elle pose son voile.)

BRANCOLAR

Mme de Saint-Yves? Ah! que je suis surpris et heureux, heureux et surpris?...

Mme DE SAINT-YVES

Vous deviez venir aujourd'hui chez moi.

BRANCOLAR, avec froideur

De quatre à cinq. (A part.) Avec un bracelet. (Haut.) C'était inscrit là. (Il montre son cœur.) Je n'y aurais pas manqué.

Mme DE SAINT-YVES

Eh bien, c'est que justement, je ne peux pas être chez moi de quatre à cinq.

BRANCOLAR, toujours froid

Et pourquoi cela, Madame ?

Mme DE SAINT-YVES

Parce que j'ai un rendez-vous plus sérieux ailleurs.

BRANCOLAR

Où cela, Madame ?

Mme DE SAINT-YVES

Au Tattersall, monsieur, au Tattersall.

BRANCOLAR

Il s'agit de chevaux ?...

Mme DE SAINT-YVES

Russes...

BRANCOLAR

Alors je m'incline, madame, je m'incline.

Mme DE SAINT-YVES

Mais avant d'aller au Tattersall, j'ai voulu venir m'excuser.

BRANCOLAR

En me faisant une petite visite ! Ah ! madame que c'est aimable de votre part ? (Avec une indifférence polie.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Mme DE SAINT-YVES

Comme vous me dites cela ! Ah ! je vois que ma présence vous contrarie... Adieu donc, je me retire.

BRANCOLAR

Mais non, mais non, belle dame, (Il la fait asseoir, et s'assied près d'elle, à gauche), pas encore !... Je suis très content de vous voir .. très content.

Mme DE SAINT-YVES

Eh bien ! montrez-moi le bracelet que vous deviez m'apporter.

BRANCOLAR

Impossible !... Il est encore chez le bijoutier.

Mme DE SAINT-YVES

Eh bien ! courez vite chez le bijoutier... Eh bien ?...

BRANCOLAR

Eh bien, je ne demanderais pas mieux d'aller chez le bijoutier, mais...

Mme DE SAINT-YVES

Mais ?...

BRANCOLAR, de plus en plus indifférent, et s'écartant

Ce sera pour demain. (A part.) Que me prend-il donc ?... Brr !... j'ai froid !... C'est vraiment extraordinaire !... (Haut.) Vous permettez ?... (Il s'enveloppe de la robe de chambre, qui était sur une chaise.)

Mme DE SAINT-YVES, (à part)

Eh bien ! que fait-il ?...

BRANCOLAR... Il va s'asseoir sur le fauteuil, près de la cheminée. (A part)

Me voilà redevenu tout à fait Brancolar. (Il tousse.)

Mme DE SAINT-YVES, d'un ton railleur

Vous toussez ?... Voulez-vous de la tisane ?

BRANCOLAR

Volontiers... (A part. Avec amertume.) De la tisane ! et c'est Mme de Saint-Yves !...

Mme DE SAINT-YVES, (qui a versé la tisane dans la tasse qui était sur la cheminée, la lui présente, (riant)

Qui vous la prépare, et qui vous la donne, de ses blanches mains ! (Lui prenant la tasse des mains.) (A part.) Vieil invalide ! (Haut, avec raillerie). Ah ! Jules, qu'il est doux de consacrer à l'homme que l'on aime les plus belles heures... de la journée... (A part) sans oublier le Tattersall. (Regardant sa montre.) C'est dans vingt minutes... dépêchons-nous !... (Haut) Qu'il est doux de prévenir ses désirs, (Elle lui met un oreiller sous sa tête, et l'enfonce d'un grand coup de poing), de chercher tout ce qui peut lui être agréable, (Elle met un tabouret sous ses pieds très brusquement), de veiller sur lui, sur son repos, sur son bonheur ! (A chaque phrase dite d'un ton doucereux, elle le bouscule.)

BRANCOLAR

Chère Paméla ! comment reconnaître tant de dévouement ?

Mme DE SAINT-YVES

Ah ! c'est bien facile... en ajoutant quelques diamants au bracelet... Et nous irons souper chez Ledoyen, aux Champs-Elysées !

BRANCOLAR

Chez Ledoyen ? (Il se lève, voit la boîte rouge restée sur la

cheminée, tire la boite blanche de sa poche, regarde, et reconnaît son erreur.) (A part). Sapristi ! je me suis trompé de boîte... (Il jette la boîte blanche sur le guéridon). (Haut.) Je me suis trompé Madame, (mettant la boîte blanche sur le guéridon.) mais je vais réparer ma méprise. Attendez un peu ! (Il prend la boîte rouge sur la cheminée, mange des pilules rouges, et laisse la boîte sur le guéridon, puis il pose sa robe de chambre). A présent, Madame, vous allez voir !

Mme DE SAINT-YVES

Ah ça ! êtes-vous fou ?

BRANCOLAR, très surexcité

Oui, je suis fou de toi, femme adorable ?

(Jusqu'à la fin de la scène, la surexcitation va *crescendo*.)

Mme DE SAINT-YVES

Monsieur Brancolar, je ne vous reconnais plus.

BRANCOLAR, à part

Ni moi! (Haut) Laisse-moi te dire, femme charmante, que je t'aime, que je t'adore, que je t'idolâtre !

Mme DE SAINT-YVES

Eh bien ! eh bien ! Jules !...

BRANCOLAR

Paméla ! chère Paméla ! divine Paméla ! (Mme de Saint-Yves recule.) As tu entendu parler des amours d'un lion? Eh bien ! les amours de cet enfant du désert ne sont rien en comparaison de l'ardeur qui me brûle. Et je te dis : « Viens ma sultane!... viens, ma reine!... viens, mon idole ! viens !... » (Il s'agenouille.)

Mme DE SAINT-YVES

Chez le bijoutier ?

BRANCOLAR, il se relève

Eh ! il s'agit bien de bijoutier !

Mme DE SAINT-YVES

Et de quoi donc ?

BRANCOLAR

Mais de mon amour ! de ma flamme, de mon délire !

Mme DE SAINT-YVES, à part

Mais qu'a-t-il donc ?... Tout à l'heure, vieux, cacochyme et prenant de la tisane; maintenant jeune, ardent, audacieux, et vous prenant la taille !... (Haut.) M. Brancolar, j'en suis bien fâchée, mais je ne peux rester davantage.

(Fausse sortie.)

BRANCOLAR

Paméla !

Mme DE SAINT-YVES

C'est l'heure de la vente des chevaux russes au Tattersall. (Elle fait une révérence comique.) Et les chevaux russes, ça n'attend pas...

(Elle sort par le fond.)

BRANCOLAR

Comment ! elle s'en va ?... Elle est partie !... Et j'ai mangé toutes les pilules rouges !... C'était bien la peine !

SCÈNE XIV

BRANCOLAR, GERTRUDE, (Elle entre par la droite.)

GERTRUDE, elle porte un plateau, avec une carafe et un verre, qu'elle met sur la cheminée

BRANCOLAR, joyeusement

Ah! c'est toi, ma jolie Gertrude. Sais-tu que tu es aussi appétissante que tes ragoûts ?

GERTRUDE, se défendant

C'est possible, Monsieur, mais à bas les pattes !

BRANCOLAR, toujours très surexcité.

Voyons, ne fais pas la sauvage.

GERTRUDE

Je ne fais pas la sauvage, Monsieur, je fais la cuisine. J'ai un macaroni sur le feu, et pendant que je suis ici, il brûle peut-être.

BRANCOLAR

Il y a ici une chose qui brûle plus encore que ton macaroni.

GERTRUDE

Quelque chose qui brûle ? Il faut appeler les pompiers.

BRANCOLAR

Non, Gertrude ; ce qui brûle, c'est mon cœur.

GERTRUDE, riant

Ah ! alors, monsieur, ça ne regarde pas les pompiers.

BRANCOLAR

Et si tu voulais ?...

GERTRUDE

Vous voulez que je vous jette un seau d'eau froide ? Bien, monsieur, je vais chercher un seau d'eau.

BRANCOLAR

Mais non, mais non !... ce n'est pas cela ! Reste, Gertrude, et écoute-moi !... Veux-tu du chocolat, le matin ?... tu l'auras. Veux-tu une robe de soie ?... je te l'achèterai... une montre en nickel ? je te la promets. Mais un baiser... un seul.

GERTRUDE

Eh bien... venez le prendre.

(Elle se met à courir autour du guéridon.)

BRANCOLAR, courant après elle

Oh ! la méchante qui fait courir son maître.

GERTRUDE

Courez, monsieur, courez... j'ai de meilleures jambes que vous.

BRANCOLAR, faisant volte-face, prend Gertrude par la taille

Eh bien alors, je m'arrête... je t'attrape, et je t'embrasse.

(Il l'embrasse.)

GERTRUDE, pleurant

Et moi, Monsieur, je vous demande mon compte,

BRANCOLAR

Toi, me quitter ! Oh ! Gertrude !

GERTRUDE, pleurant toujours

Moi qui avais confiance en Monsieur ! moi qui croyais que Monsieur était vieux !... Comme on est trompée cependant !... Je vous donne mes huit jours !... Voilà mon tablier !

(Elle pose son tablier, et sort par la droite.)

SCÈNE XV

BRANCOLAR, puis EUGÉNIE, entrant par le fond.

BRANCOLAR, il va s'asseoir sur le canapé, à gauche

Vieux, moi ?... fichtre non, je ne suis pas vieux !

EUGÉNIE, apercevant son oncle, et allant à lui

Mon oncle !...

BRANCOLAR, s'éventant avec son mouchoir

Ah ! c'est toi, Eugénie ? approche donc, mon enfant.

EUGÉNIE

Oui, mon oncle. (Elle s'approche de Brancolar, qui l'embrasse sur le front (à part.) M. Théogène a dit : « la boîte blanche doit être sur la cheminée... » Voyons ! (Elle va à la che-

minée et regarde.) Non !... elle n'y est pas. (Elle revient.)

BRANCOLAR

Tu n'es pas fâchée d'avoir quitté la pension, n'est-ce pas?

EUGÉNIE

Oh! je le crois bien!

BRANCOLAR

Et tu serais contente de te marier ?

EUGÉNIE

Oh! oui, mon oncle.

BRANCOLAR, il se lève

Eh bien! ma chère petite nièce, je me sens aujourd'hui d'humeur à faire le bonheur de toute la terre; et puisque tu désires devenir madame, je vais écrire à mon notaire, et nous signerons ce soir ton contrat de mariage.

EUGÉNIE, joyeusement

Avec M. Aloïs.

BRANCOLAR

Avec le fils de ce paltoquet de Théogène? Jamais de la vie! Je t'ai choisi pour mari M. Pamphile Piffar, greffier au tribunal de première instance de Carpentras. Il n'est pas beau, il n'est pas jeune; mais que veux-tu? Tu te maries pour sortir seule, pour avoir des cachemires, pour aller au théâtre, n'est-ce pas? Eh bien, quand tu seras Mme Pamphile Piffar, tout cela te sera permis.

EUGÉNIE

Mais je ne connais pas votre M. Pamphile Piffar,

et je ne veux pas aller à Carpentras! J'aime M. Aloïs, et c'est M. Aloïs que je vous prie de me donner pour mari.

BRANCOLAR

Tu veux donc ma mort?

EUGÉNIE

Que dites-vous, mon oncle? M. Aloïs est le meilleur garçon du monde.

BRANCOLAR

Lui! c'est possible. Mais son père?... Tu ne sais donc pas que son père a juré ma perte.

EUGÉNIE, à part

C'est-à-dire sa guérison.

BRANCOLAR

Le monstre veut m'affaiblir, m'affadir... Il m'accable de drogues rafraîchissantes, émollientes, débilitantes. Il veut me faire mourir avant l'âge... Et tu me parles d'épouser son fils! Jamais, entends-tu, jamais!

EUGÉNIE, pleurant

Ah! mon oncle, vous pouvez m'empêcher d'épouser M. Aloïs, mais vous ne me forcerez pas à en épouser un autre. (Pleurant plus fort.) Je resterai fille!

BRANCOLAR

Tu coifferais Sainte-Catherine, toi?

EUGÉNIE

Je la coifferai (Soupirant.) Et j'avais fait un si joli rêve!

BRANCOLAR

Lequel ?

EUGÉNIE

M. Aloïs était votre neveu, mon oncle, et vous l'aimiez autant que vous m'aimez. (Elle conduit Brancolar vers le fauteuil à droite, et l'y fait asseoir.) (Apercevant la boîte blanche sur le guéridon) (à part.) Ah! la boîte blanche !... (Elle prend vivement la boîte blanche et la cache derrière elle) (haut.) Comme vous avez chaud, mon oncle. Je vais vous faire un verre d'eau sucrée.

BRANCOLAR, s'essuyant le front

C'est vrai ; j'ai chaud !... Parbleu ! c'est d'avoir couru après Gertrude.

EUGÉNIE verse toutes les pilules qui étaient dans la boîte blanche, dans le verre d'eau, placé sur la cheminée, et le présente à Brancolar.

Tenez, mon oncle, buvez.

BRANCOLAR, lui donnant le verre après avoir bu.

Merci, mon enfant, (Eugénie pose le verre sur le guéridon, et regarde attentivement Brancolar, dont la physionomie change et se calme peu à peu.) Que se passe-t-il en moi? Je l'ignore ; mais ce verre d'eau a éteint la fièvre qui me brûlait... Je sens le calme revenir dans mon esprit et la tranquillité dans mon cœur.

EUGÉNIE, ouvrant la porte du fond. (A la cantonade)

C'est le moment.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ALOÏS, THÉOGÈNE

BRANCOLAR, à Eugénie qui a pris Aloïs par la main, et le conduit

Que fais-tu, Eugénie ?

EUGÉNIE

Je mets mon rêve devant vos yeux, mon oncle.

BRANCOLAR, regardant alternativement Eugénie et Aloïs, qui tous deux, placés derrière son fauteuil, avançent la tête sur son épaule

Ces pauvres enfants... ils s'aiment... et d'un mot je peux les rendre heureux... Eh bien! oui, je réalise ce joli rêve, et je lui ouvre mes bras. (Il se lève.)

EUGÉNIE ET ALOÏS, ensemble

Mon cher oncle !

BRANCOLAR, à Théogène

Et toi, Théo, allons, viens m'embrasser !

THÉOGÈNE

Il a dit Théo!... (Il se jette dans ses bras.)

BRANCOLAR

Mes petits-neveux seront tes petits-enfants, Théo.

THÉOGÈNE

Et mes petits-enfants seront tes petits neveux, Jules.

BRANCOLAR, se frappant le front

Sapristi de sapristi ! Et mon duel que j'oubliais !..

M. Gustave m'attend au bois de Vincennes, avec ses témoins et des épées !... Des épées !... Brrr ! Cela me donne froid !...

ALOÏS

Rassurez-vous, mon oncle. M. Gustave désire que tout soit oublié entre vous. Il m'a déclaré qu'hier, aux Folies-Bergères, il s'était trompé, et que s'il vous avait ri au nez, c'est qu'il prenait votre nez pour celui d'un huissier qui le poursuit, pour le paiement d'un billet. Mais du moment que votre nez était en carton, que c'était un faux nez, il n'y a plus matière à duel. Il vous adresse ses excuses, et vous offre, au lieu d'un coup d'épée, un déjeûner au Café Anglais.

BRANCOLAR

Une réconciliation à la fourchette! C'est pour le mieux!

THÉOGÈNE, qui a pris la boite rouge et la boite blanche sur le guéridon, se place derrière le guéridon, et montrant que les deux boites sont vides

Voilà qui vaut mieux encore !

BRANCOLAR, surpris

Il n'y a plus de pilules blanches ?... Qu'est-ce que cela signifie?

EUGÉNIE

Cela signifie, mon oncle, que les dernières pilules blanches m'ont servi à sucrer votre verre d'eau.

RRANCOLAR, avec reproche

Pour me rendre Brancolar ?...

EUGÉNIE

C'était l'ordonnance du docteur.

BRANCOLAR

Et il n'y a plus de pilules rouges !... Je les ai finies pour Mme de Saint-Yves.

THÉOGÈNE

Non, mon ami, il n'y a plus, dans la boîte, ni pilules blanches, ni pilules rouges. Mais elles ont rétabli chez toi l'équilibre naturel. Les pilules rouges... c'était de la strychnine.... ont réchauffé le sang et relevé les forces du vieux Brancolar; les pilules blanches... c'était du bromure... ont abattu les ardeurs du sang du Turco... Et maintenant, ton traitement est fini; tu es redevenu Brancolar, le Brancolar d'autrefois.

BRANCOLAR

Le Brancolar d'autrefois ?... Alors, merci, mon Dieu ! mon Dieu, merci !

RIDEAU

PARIS. — IMPRIMERIE JULES DELORME, 52, RUE DE PROVENCE. — 2432

CHERCHEZ LA FRAISE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE BELLEMARRE.
CHARLES DE BELLEMARRE.
CHARLOT.
MIRJOLET.

LA BARONNE DE CÉZY.
FOUGASSE.
RÉSÉDA, femme de chambre.

En Normandie, sous Louis XV.

*
* *

Les gens du monde et les gens du peuple appellent *envies*, ou *signes de naissance*, des taches, ordinairement de couleur vineuse, rouge ou bleuâtre, qui se montrent en différentes parties du corps, particulièrement à la face et au cou, et qui persistent pendant la vie entière.

Les médecins désignent ces mêmes taches par un nom latin, très élégant, *nævus maternus* (tache maternelle).

Les savants de l'antiquité, à commencer par Hippocrate, attribuaient ces stigmates naturels à l'influence de l'imagination de la femme s'exerçant sur l'enfant à l'état de gestation. « Une femme grosse, dit Hippo-« crate (*Livre des superfétations*, écrit par son disciple « Polybe) qui désire vivement manger de la terre, du « charbon et quelques autres substances de cette na-« ture, si elle ne satisfait pas son envie, met au monde « un enfant qui porte, à la tête, les marques de ces « substances ».

L'explication des *signes de naissance* donnée par l'ancienne médecine, s'est conservée à travers les âges. La croyance populaire à cet égard, c'est que lorsqu'une femme éprouve une envie, qu'elle ne peut satisfaire, son enfant apporte, en naissant, l'image, plus ou moins exacte, de l'objet convoité par elle, tels que du vin, des fleurs, des fruits, particulièrement des cerises, mûres, groseilles, fraises ou framboises. On va jusqu'à dire qu'à l'époque de la maturité des fruits, ces taches présentent des changements de couleur analogues à ceux qu'éprouve le fruit lui-même.

Bien qu'il soit parfaitement établi que des émotions vives et subites, agissant avec un certain degré de

violence, peuvent troubler le développement de l'enfant dans le sein maternel, et exercer sur son organisation un retentissement fâcheux, les médecins de nos jours traitent avec un souverain mépris la croyance dont il est question ici.

L'auteur d'un *Dictionnaire de médecine* récent, le Dr Labarthe, écrit ce qui suit :

« On désigne sous le nom de *nævi materni* des taches « vasculaires de la peau. Cette affection est le plus sou- « vent congénitale. Généralement, on ne trouve pas de « cause pour expliquer la production de ces taches. « Selon les croyances vulgaires, elles seraient le ré- « sultat de certaines affections morales, de certains « désirs non contentés, de la mère, pendant sa gros- « sesse : d'où le nom d'*envies* sous lequel on les a « aussi décrites. Mais c'est là une opinion grossière, « qu'on ne saurait admettre ».

L'opinion populaire que la science moderne rejette en ces termes, l'auteur dramatique peut s'en emparer. La comédie, *Cherchez la fraise*, repose sur un *signe de naissance*, qui caractériserait les descendants d'une noble famille, et qui aurait eu pour origine première, une envie de fraises, ressentie au fond d'un bois, par une jeune châtelaine.

La donnée scientifique qui est le fond de cette comédie, est certaine, puisqu'il est incontestable que certains enfants apportent, en naissant, des taches sur la peau, qui ressemblent à des fruits, et que ces taches, ainsi que le dit le Dr Labarthe, sont *congénitales*, c'est-à-dire transmises par les parents. Et si le développement donné à cette idée, dans la suite des scènes de cette comédie, amuse le public du théâtre, on pardonnera à l'auteur d'avoir un peu forcé la note, pour pousser au comique.

*
* *

CHERCHEZ LA FRAISE

La campagne. — Au fond, une pelouse et des bouquets d'arbres. — A droite, un pavillon et des massifs de fleurs. — Au premier plan, un banc de gazon. — A gauche, une maison rustique. — Une table et deux chaises sont placées devant la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

MIRJOLET, tenant un bouquet de fleurs des champs, un écrin, un arrosoir, un râteau, une bêche, une fourche, un seau, un sac d'avoine et un panier.

Pour un homme embarrassé, je suis un homme embarrassé! Les mains, ça n'est rien, on les débarrasse. (Il pose tout ce qu'il porte sur un banc de gazon.) Mais la tête ?... je ne peux pas la vider itou!... Et alle est remplie! alle est farçie! alle est grosse comme ça!... (D'un ton doucereux) « Mon bon Mirjo-« let, m'aviont dit Charlot »...Le bon Mirjolet c'étiont moi... « porte, je t'en prie, ces fleurs à la baronne ». (D'un ton dégagé.) « Mirjolet, m'aviont dit M'ssieu Char-« les, voilà vingt francs; tu remettras cet écrin et « ce billet à la petite Réséda ». Réséda, c'étiont la femme de chambre de Mame la baronne. (D'une voix flutée) « Mirjolet, m'aviont dit Mame la baronne, vous « m'enverrez du lait chaud, à quatre heures!... » (D'une grosse voix.) « Mirjolet, m'aviont dit ma femme, « faut aider la grande Toinon à retourner les foins... « Mais si tu t'avisais d'y prendre le menton. (Il fait

le geste de se donner un soufflet.) il t'en cuirait. » (D'une voix naturelle.) Le soufflet je l'ons reçu... mais je n'avons rien pris du tout; car la grande Toinon s'étiont ensauvée!... Et avec tout ça, mon ouvrage n'est pas faite. Les cheviaux ils attendiont leur avoine! les vaches leur herbage! les poules leur picotin!... Les ânesses vouliont boire... les chèvres vouliont brouter!... les poulains vouliont gambader!... Que j'ons à faire! bon Dieu, que j'ons à faire!

Il s'essuie avec son mouchoir, et s'assied sur le banc de gazon.

UNE VOIX, dans le pavillon.

Mirjolet! Mirjolet!...

MIRJOLET, tressaillant.

On dirait la voix de M'ssieu le Marquis! (Il se lève.) M. le Marquis serait à Langrune! Il ne manquerait plus que ça!

LA VOIX.

Mirjolet!

SCÈNE II

MIRJOLET, LE MARQUIS, arrivant par le pavillon.

LE MARQUIS.

Ah! ça! drôle, tu n'entendais donc pas?

MIRJOLET.

Faites excuse, M'ssieu le Marquis!

LE MARQUIS.

Et tu ne répondais pas?

MIRJOLET.

Faites excuse, M'ssieu le Marquis... Et même que je me disions : « M'ssieu le Marquis veniont sû-« rement pour surprendre M'ssieu Charles, son « neveu. »

LE MARQUIS.

Oui, mais j'aurais mieux fait de le prévenir de mon arrivée ; car il n'est pas chez lui... Pourrais-tu me dire où il est?

MIRJOLET.

Non, M'ssieu le Marquis; mais Fougasse, ma femme, qu'a été sa nourrice, deviont le savoir... Elle saviont tout, Fougasse...

LE MARQUIS.

Et toi, tu ne sais jamais rien... Allons, je vois que rien n'est changé depuis que je ne suis venu à Langrune.

MIRJOLET.

Faites excuse, M'ssieu le Marquis, tout est changé depuis que vous n'êtes venu à Langrune. Car alors, Fougasse, ma femme, une rude femme, jarniguienne !... (Il rit d'un air bête.) était nourrice, et au jour d'aujourd'hui, c'étiont moi.

LE MARQUIS, souriant.

Tu es nourrice ?

MIRJOLET.

Non ! je sommes nourrisseur !... et éleveur, et engraisseur.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas.

MIRJOLET.

Voilà, M'ssieu le Marquis, comment que c'est arrivé... Fougasse, ma femme, étiont la plus forte nourrice du pays. Elle ne sévriont un petiot que pour nourrir une petiote... Ce n'est point par vantardise, mais les nourrissons de Fougasse étiont les plus beaux gars du village, en commençant par M'ssieu Charles, votre neveu.

LE MARQUIS, *hochant la tête.*

Mon neveu ? Un joli garçon que ta femme a nourri là.

MIRJOLET.

Le temps des nourriceries, c'était le bon temps, M'ssieu le Marquis! Mais un jour... nenni!... c'était un soir... nenni, c'était une nuit... Fougasse, ma femme : *(D'une grosse voix.)* « N'y en a plus, qu'elle « me dit. » *(D'une voix naturelle.)* « Quand y en a plus, « y en a encore, que je lui réponds... Chacun son « tour. T'as fini toi... eh ben moi, je vas commen- « cer!... *(D'une grosse voix.)* « Imbécile! qu'elle me ré- « plique comment que tu feras pour donner à têter « aux mioches ? Tu n'as rien pour ça ! » « C'est vrai « que j'y réponds, je n'ons rien pour ça ; mais je « pouvions acheter des bêtes cornues, comme qui « dirait des chèvres, des bêtes poilues, comme qui « dirait des ânesses, des bêtes fourchues, comme « qui dirait des brebis, et dans un jour, toutes ces « bêtes-là fourniront plus de lait que toi dans toute « ton existence ». « Achète donc les bêtes, qu'elle « me dit. » Et v'là comment, Fougasse n'étant plus nourrice, je sommes devenu nourrisseur... Mais la v'là, Fougasse, ma femme, jarniguienne!

Il rit d'un air bête.

SCÈNE III

Les Mêmes, FOUGASSE. tenant un jonc, sur lequel sont enfilées quelques tasses.

FOUGASSE, à Mirjolet, sans voir le Marquis.

Eh! ben! te v'là toi, les bras croisés? (Très vite.) Les bestiaux sont-y soignés, l'eau tirée, l'étable balayée, la cour arrosée? Les vaches ont-y bu? les chèvres ont-y mangé? Les poulains ont-y promené les juments ont-y leur paille? les brebis leur litière? les poules leur picotin? Les ânesses sont-y tant seulement étrillées?

MIRJOLET.

Je n'avons point quatre bras!...

FOUGASSE.

Pour faire ce que tu fais, tu en as ben deux de trop, va! (Mirjolet montre le Marquis, en mettant un doigt sur les lèvres.) (Au Marquis.) Faites excuse, M'ssieu le Marquis, je ne vous avions point vû... Vous v'là donc à Langrune, à c't'heure?

LE MARQUIS.

Oui, je suis arrivé ce matin.

FOUGASSE, à Mirjolet

Eh! ben? quoi que tu fais là, à bayer aux corneilles? Et ces tasses, faut donc point les remplir, et les porter au château? (Elle lui donne le jonc.) Allons, plus vite que ça! (Mirjolet laisse tomber le jonc et

les tasses,) (lui donnant un soufflet.) V'la qui t'apprendra à casser la vaisselle !..

LE MARQUIS.

Et tu te laisses traiter ainsi, mon pauvre Mirjolet?

MIRJOLET.

C'est que je pouvions point me regimber, M'ssieu le Marquis.

LE MARQUIS.

Et pourquoi donc ?

FOUGASSE.

Parce qu'y mérite d'être traité dur... Si vous saviez ce qu'il a fait, M'ssieu le Marquis, vous taperiez dessus plus dur que moi encore.

LE MARQUIS.

Qu'a-t-il donc fait ?

FOUGASSE.

Une bêtise qu'a point sa pareille...

MIRJOLET, bas à Fougasse, en la tirant par sa jupe.

Y penses-tu de conter la bêtise à M'ssieu le Marquis ?

FOUGASSE, bas.

Saperlotte ! c'est vrai !... J'métions emportée comme un bourriquet, sans savoir ce que je faisions. (Haut, se ravisant.) Cette bêtise... M'ssieu le Marquis!... (Très vite.) c'est que, sauf votre respect, Mirjolet faisiont tout le contraire de ce qu'il falliont faire. Pour aller à droite, il va à gauche; il commence, quand il faudrait finir; il finit, quand il

faudrait commencer. Il prend toujours une chose pour une autre. Mêmement qu'hier soir, dans la grange, il a donné une bourrade à la petite Claudine, (Elle fait le geste.) croyant que c'était moi...

MIRJOLET, à part.

Nenni !... je savions ben que c'était Claudine.

FOUGASSE.

Enfin, il parle, il marche, il tient tout à l'envers ! Et saperlotte, M'ssieu le Marquis, regardez-le manœuvrer.

Mirjolet voulant reprendre les outils qu'il a laissés sur le banc, les laisse tomber à terre.

LE MARQUIS, riant.

C'est vrai !...

MIRJOLET, d'un air piteux.

C'est que ma tête est pleine d'incertitude, et que j'avons perdu mon quilibre.

FOUGASSE.

Eh ben, dis-la, ton incertitude, et je t'aiderai à le retrouver, ton quilibre.

MIRJOLET, montrant le bouquet et l'écrin.

V'là !... On m'a donné tout ça à remettre : mais je ne savions plus ce qu'étiont pour Mame la baronne, ni ce qu'étiont pour sa femme de chambre.

FOUGASSE.

Oh ! si je n'étions pas là, que de bêtises tu ferais ! (Prenant le bouquet.) Tiens ! v'là pour Mame la baronne !

MIRJOLET, prenant l'écrin.

Alors, v'là pour Réséda!

FOUGASSE, lui mettant le sac et les outils sur le dos.

Et v'là pour toi!

MIRJOLET, levant alternativement chaque main, en s'en allant

Pour Mame la baronne, pour Réséda...

Il sort.

FOUGASSE.

Gageons qu'il se trompera tout de même.

SCÈNE IV

FOUGASSE, LE MARQUIS.

FOUGASSE.

Eh ben! M. le Marquis, vous avez vu votre neveu, M'ssieu Charles?

LE MARQUIS.

Non, pas encore! Mais que signifie ce ton de familiarité, Fougasse? Pourquoi, en parlant de mon neveu, ne dites-vous pas: Monsieur le chevalier Charles de Bellemare?

FOUGASSE.

Parce que Monsieur le chevalier aimiont mieux qu'on l'appeliont tout dret de son petit nom.

LE MARQUIS.

C'est différent... Mais, pouvez-vous me dire où il est?

FOUGASSE.

Je l'avons vu, ce matin, dans l'étable, oùsque la grande Nanon trayait les chèvres... C'est une belle jeunesse, la grande Nanon, et M. Charles, qui n'est point fier, va quelquefois lui voir traire les chèvres dans l'étable.

LE MARQUIS.

Mon neveu dans l'étable ! Est-ce possible ?... Enfin je vais l'y trouver, parce qu'il faut absolument que je lui parle.

FOUGASSE, le retenant.

Ah! mais à cette heure, M'ssieu Charles n'étiont plus dans l'étable. Il étiont dans le grand pré, oùsque la petiote Clapote coupe les ajoncs.

LE MARQUIS.

L'héritier des Bellemare courir après les grandes Nanon et les petites Clapote! Ah ! ses nobles aïeux, ne regardez pas, je vous prie, du côté du grand pré !

FOUGASSE.

Faut point en vouloir à M'ssieu Charles de ses amitiés campagnardes ; il les a peut-être ben sucées avec mon lait.

LE MARQUIS.

Autrefois, lorsqu'on demandait à un jeune Bellemare, le jour de sa majorité, ce qu'il désirait : « Un

régiment », répondait-il, avec fierté. Mon neveu, ce jour-là, m'a dit, les mains dans ses poches : « Je voudrais vingt arpents de bonnes terres ! »

FOUGASSE.

Et vous lui avez donné cette belle maison de campagne.

Elle montre le pavillon.

LE MARQUIS.

Je croyais qu'il mènerait la joyeuse existence d'un fils de famille, avec chevaux, meute, chasses, courses, fêtes et fanfares Pas du tout ! Monsieur y vit en paysan, en rustre, en ours ! Mais, ventre de biche ! je ne lui ai pas donné une maison de campagne, pour qu'il jette son blason aux orties, et qu'il offre ses hommages à des déesses en sabots !...

FOUGASSE.

Faut pardonner à M'ssieu Charles : il est si bon garçon.

LE MARQUIS, grommelant.

Bon garçon !... un Bellemare doit être autre chose qu'un bon garçon !... Il doit tenir son rang !... Il faut absolument que Charles renonce au genre de vie qu'il mène ici. Et pour cela, je veux qu'il se marie !... Une jeune et jolie femme pourra seule lui donner cette distinction, cette désinvolture, cette urbanité, ce parfum de bonne compagnie, ces manières chevaleresques, ce ton exquis... ce je ne sais quoi, enfin, qui, de tout temps, à été l'apanage des Bellemare !

FOUGASSE.

Le chevaleresque ? la turbanité ?... Je ne con-

naissions point ça; mais je comprenions que vous voulez marier M'ssieu Charles, et ça c'est une bonne idée.

LE MARQUIS.

Oui, je veux le marier à une charmante veuve, à la baronne de Cézy. Elle est en ce moment à Langrune; et je suis venu tout exprès pour lui présenter mon neveu. (Bas.) Le jour du mariage vous recevrez, comme nourrice de Charles, un don de trois mille livres.

FOUGASSE.

Eh ben? M'ssieu le Marquis, c'est encore là une bonne idée!

LE MARQUIS.

Oui, mais si mon neveu allait déplaire à la baronne ?

FOUGASSE.

Saperlotte ! quoi qu'il lui faudrait alors, à votre baronne ?

LE MARQUIS.

Il lui faudrait un homme bien élevé, et je rougis si souvent des manières de Charles !

SCÈNE V

Les Mêmes, CHARLOT, mis avec recherche, tout en noir, cravate blanche. Ses gestes sont mesurés, sa démarche est grave, toute sa personne est compassée. Il a des livres sous le bras.

CHARLOT, il parle très doucement, en s'écoutant, avec un air de componction et de recueillement. (Soupirant.)

Ah ! moi aussi, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Un ami de mon neveu, sans doute ?

CHARLOT, soupirant.

Non, M. le Marquis, son valet de chambre, son simple valet de chambre, (Il salue.) qui est heureux d'offrir ses humbles respects à un des plus dignes représentants de la noblesse française.

LE MARQUIS, à part.

Si le maître avait seulement la moitié de la politesse du valet. (Haut.) Et pourquoi, étant au service de mon neveu, ne portez-vous pas sa livrée ?

CHARLOT.

Monsieur a bien voulu m'en dispenser... Monsieur est si bon garçon...

LE MARQUIS, grommelant.

Heu !... bon garçon !... Mais comment êtes-vous entré au service de mon neveu ?

CHARLOT.

Je suis un pauvre orphelin, élevé par charité... Mes plus lointains souvenirs me montrent une bonne femme, ma nourrice, sans doute ! Puis il y a comme une lacune dans ma mémoire... Je me rappelle confusément un bruit d'eau, une grande roue, des sacs de blé... et une campagne riante, où je prenais mes ébats.

FOUGASSE.

Eh ben ! c'était un moulin. Vous étiez dans la farine, et on voulait faire de vous un meunier...

CHARLOT.

Sans doute, mais on dut me trouver trop faible et les pères Jésuites voulurent bien me recueillir. Ils me donnèrent de l'instruction et des principes... mais c'était tout ce qu'ils pouvaient me donner !... En sortant de chez les bons Pères, je dus entrer en condition, et votre neveu voulut bien de moi... Seulement, je m'appelais Charles, comme monsieur votre neveu, et en entrant chez lui, j'ai dû renoncer à ce nom, et prendre celui de Charlot !... Charlot ! un nom campagnard, un nom qui sent l'étable et la charrue. Ah !

Il soupire.

FOUGASSE.

Eh ben ! ce n'est pas une bonne odeur, peut-être ?

Elle entre dans la maison.

LE MARQUIS.

Tout cela est très bien... mais comment faites-vous, jeune homme, pour cirer des bottes en habit noir ?

CHARLOT, fièrement.

Je ne cire pas de bottes... Monsieur ne porte que des souliers ferrés.

LE MARQUIS.

J'espère pourtant que les traditions de la famille sont toujours en vigueur chez mon neveu; et que ce costume ne vous empêche pas de servir à table, la serviette sous le bras, le jarret tendu, la main attentive, l'œil vigilant, le geste prompt, comme un valet de bonne maison.

CHARLOT.

Monsieur déjeûne aux champs, et soupe au cabaret.

LE MARQUIS.

Mais, vous vous tenez, au moins, dans l'antichambre, pour annoncer ?

CHARLOT.

Monsieur ne reçoit personne.

LE MARQUIS.

Ah ! ça ! mais avec un pareil maître, vous devez être libre comme l'air, monsieur Charlot ?

CHARLOT.

Ah ! je puis me promener tout à mon aise. La solitude et la mélancolie plaisent à mon âme. J'aime à fixer mes yeux sur le ciel; car il me semble alors voir s'ouvrir devant moi le mystérieux pays de rêves.

LE MARQUIS.

Si le maître avait seulement la moitié de la poésie du valet ! (Haut.) Et vous promenez vos rêveries tout seul ?

CHARLOT.

Oh ! non ! M. le Marquis; mes amis m'accompagnent.

LE MARQUIS.

Et quels sont vos amis ?

CHARLOT, montrant trois livres.

Les voilà !

LE MARQUIS.

Des livres ! voyons. (Il prend les livres, et les regardant.) Horace, Virgile, Ciceron. Peste! vous êtes en bonne compagnie. (Montrant un autre livre que Charlot a sous le bras.) Et ce volume-là?

CHARLOT, lui donnant le livre.

C'est celui que je préfère.

LE MARQUIS, regardant le livre.

« *Le Mémorial de la noblesse, ou le Code du parfait gentilhomme* ». Vous lisez cela?

CHARLOT.

Je l'apprends par cœur, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Et quel plaisir y trouvez-vous ?

CHARLOT.

Le plus grand de tous, l'illusion... En le lisant, je me crois le fils d'un grand seigneur!...

FOUGASSE, apparaissant sur le seuil de la maison, une tasse et une carafe à la main.

Charlot!... ohé Charlot!...

CHARLOT, soupirant, et montrant Fougasse.

Mais voilà le réveil!

FOUGASSE, rentrant en scène.

Puisque vous êtes là, Charlot, vous m'aiderez un brin, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Non, Fougasse, ne dérangez pas M. Charlot!

FOUGASSE.

M'ssieu Charlot! Je ne savions point qu'il fallait tant de mitaines pour parler à un valet!

LE MARQUIS.

Monsieur Charlot n'est pas un valet ordinaire.

FOUGASSE.

Oh! je le savons ben! Aussi je ne lui demandions point de porter un sac d'avoine, ni une botte de paille, comme je le demanderions à un valet de ferme. Je lui demandions une chose quasiment aussi douce que de flâner. C'est d'aller à la source, là, à deux pas, chercher de l'eau fraîche, pour Mame la baronne.

CHARLOT, prenant vivement la carafe.

Pour Madame de Cézy? Donnez, donnez vite!

FOUGASSE.

Et itou de ramasser quelques violettes, pour mettre dans son lait... Elle aime ça, Mame la baronne; elle dit qu'elle buviont la senteur des forêts.

CHARLOT.

Du lait parfumé par la nature! n'est-ce pas adorable!

Il sort par la droite.

FOUGASSE, regardant à gauche.

Sans vous commander, M'ssieu le Marquis, si vous voulez parler à votre neveu, faudrait prendre vos jambes à votre cou, révérence parler; car je le voyions là-bas, en train de causer avec Suzon la pâle... Et à c't'heure, Suzon la pâle est plus rouge qu'une betterave.

LE MARQUIS, regardant à gauche, en mettant la main sur ses yeux.

Je ne vois rien par là!

FOUGASSE.

Derrière les grands peupliers... Allons, venez; je vous mettrions dans le chemin!

Fougasse et le Marquis sortent par la gauche.

SCÈNE VI

CHARLOT, seul, il revient par la droite, une carafe et des violettes à la main.

Elle se nourrit de laitage, d'eau fraîche et de par-

fums comme les nymphes et les déesses... Ah ! nature idéale!... Que ne puis-je, avec ces violettes, mettre mon cœur dans ce flacon ! (Il met la carafe et les violettes sur la table. Il prend la tasse.) Cette petite tasse a reçu les baisers de ses lèvres; elle touchera les miennes ! (Il la porte à ses lèvres.) Quelqu'un !... Si c'était elle ? (Il pose la tasse sur la table.) Non, ce n'est que sa soubrette.

SCÈNE VII

CHARLOT, RÉSÉDA.

RÉSÉDA, tenant un bouquet de fleurs des champs.

M'envoyer des fleurs !... à quoi bon, quand on a qu'à se baisser pour en cueillir ?

CHARLOT.

Un simple bouquet est parfois bien précieux, Mademoiselle Réséda !

RÉSÉDA.

Vous saurez, monsieur Charlot, qu'un bouquet n'a de valeur que s'il renferme un billet ou un bijou ; et celui-là ne contient ni l'un ni l'autre.

Elle jette le bouquet sur la table.

CHARLOT.

Pauvres fleurs ! douces filles des champs, heureux celui qui sait vous comprendre. (Il prend le bouquet sur la table.) J'ai cueilli, ce matin, un bouquet tout semblable. Je l'ai envoyé à la divinité de mon âme, et j'espère qu'elle comprendra mieux que vous, leur mystérieux langage.

Il soupire, et remet le bouquet sur la table.

RÉSÉDA, riant.

Tiens! vous soupirez comme Madame! L'amour se traduit donc chez vous aussi, par des Ah! (Elle met la main sur son cœur.) à faire tourner des moulins ?... Un sort cruel vous séparerait-il, comme elle, de l'objet aimé ?

CHARLOT.

Ah!... elle dit qu'un sort cruel la sépare ?...

RÉSÉDA, riant.

D'un objet aimé, oui... Il paraît qu'en poésie, une personne aimée s'appelle un objet... Un amoureux mis au même rang qu'un parapluie ! Mais c'est fort inconvenant ! Ne trouvez-vous pas ?

CHARLOT.

Non, je trouve ce mot charmant! Objet !... c'est-à-dire penser à lui, sans dévoiler son nom!... Objet!... tendre mystère du cœur! Ah! quoi de plus doux que d'être cet objet-là!... Et que dit encore votre maîtresse, sur l'objet en question ?

RÉSÉDA.

Madame ? Ah ! quand elle est sur le chapitre de ses amours pla... pla... platoniques!... c'est le mot, n'est-ce pas ?

CHARLOT.

Oui, eh bien ?...

RÉSÉDA.

Eh bien, elle n'en finit plus ! Elle a du vague dans l'âme, des larmes dans la voix ! Que sais-je ?

CHARLOT.

Eh bien, mademoiselle Réséda, c'est ainsi que je comprends l'amour !

RÉSÉDA.

Vous aimez, comme Madame, platoniquement ?

CHARLOT.

Oui, je l'aime, comme l'étoile aime la nuit qu'elle éclaire de sa douce lueur... je l'aime, comme le brin de mousse aime la source qui lui donne la fraîcheur et la vie... je l'aime, comme la fleur aime la brise qui la berce et la caresse...

RÉSÉDA.

Eh bien ! M. Charlot, je comprends l'amour d'une autre façon... Madame et moi, nous ne nous entendrons jamais... Tenez, je m'appelais Jeanneton !

CHARLOT, d'un air dédaigneux.

Jeanneton ?

RÉSÉDA.

Apprenez, M. Charlot, que de père en fils, et de mère en fille, nous sommes tous, dans la famille, Jean, Jeannot, Jeannette ou Jeanneton. Eh bien ! il me plaisait ce nom, et je le portais joyeusement. Jeanneton par ci, Jeanneton par là !... C'était franc, gai, sans façon... cela appelait le rire, la belle humeur et la chanson... Et si le bonnet était mis un peu sur l'oreille, ma foi, tant pis, c'était permis à Jeanneton !... Mais Madame a trouvé le nom de Jeanneton trop villageois, et elle l'a remplacé par celui de Réséda !

CHARLOT.

Le nom d'une fleur ! c'est adorable !

RÉSÉDA.

Ah ! à propos, n'oubliez pas de dire à votre maître, que lorsqu'on veut plaire à une jeune personne, on lui envoie autre chose què des pâquerettes et des bleuets !...

CHARLOT.

C'est donc M. Charles, mon maître, qui vous a envoyé ce bouquet ?

RÉSÉDA.

Lui-même... mais chut !... voici Madame la baronne !

CHARLOT, tremblant.

Ah !

RÉSÉDA.

Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous ? Ne tremblez pas ainsi... Madame est dans le bleu !... elle est en train de rêver... elle ne vous verra seulement pas...

Charlot s'écarte, à gauche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA BARONNE, elle tient un écrin.

LA BARONNE, rêveuse, et marchant lentement.

M'envoyer un bijou ! (Elle soupire.) c'est d'une impertinence... Ah !

Elle soupire encore.

RÉSÉDA, s'avançant.

Madame veut-elle me montrer l'impertinence ?

LA BARONNE.

Regarde !...

Elle ouvre l'écrin.

RÉSÉDA.

Ma foi, Madame, c'est à la dernière mode, et cela vient d'un excellent bijoutier. Qui donc a eu le bon goût de cette impertinence? (La baronne fait un mouvement.) Non ! je veux dire, qui donc a eu l'impertinence de ce bon goût?

LA BARONNE.

Je l'ignore. Le bracelet était accompagné d'un billet, non signé. (Elle prend un billet à sa ceinture) (lisant.) « Aujourd'hui, à quatre heure, dans le champ du père Mathurin ».

RÉSÉDA.

Eh bien! Madame, c'est un rendez-vous d'amour que l'on vous donne.

LA BARONNE.

Mais qui peut se permettre de me donner un rendez-vous... dans le champ du père Mathurin ?... Et sais-tu où il est, cet affreux champ ?

RÉSÉDA, baissant les yeux.

Oui, Madame... mais ce n'est pas un affreux champ, c'est un champ superbe!... fort connu dans le pays... C'est là que...

LA BARONNE.

Que ?...

RÉSÉDA.

Que la jeunesse, va pour...

LA BARONNE.

Pour?...

RÉSÉDA, vivement.

Pour rêver, Madame. (A part.) Mais elle ne comprend donc rien...

LA BARONNE.

Eh bien! tiens! prends le billet, prends l'écrin, et lorsque quatre heures sonneront, tu iras dans le superbe champ du père Mathurin, et tu remettras le tout à celui qui a eu l'insolence de me l'envoyer; car il s'y trouvera sans doute.

RÉSÉDA, sortant de l'écrin un bracelet, et le mettant à son bras.

Si Madame appelle ça une insolence?...

LA BARONNE.

Oui, Mademoiselle, et la plus blessante qu'on puisse adresser à une femme.

CHARLOT, s'avançant.

Vous avez mille fois raison, Madame la baronne, il est de si douces messagères pour parler d'amour!

LA BARONNE, surprise.

C'est vous, Monsieur? Je ne vous avais pas aperçu!... Vous dites qu'il est de douces messagères, pour parler d'amour?..

CHARLOT.

Oui, Madame la baronne : (Lui donnant le bouquet.)

ce sont les fleurs... Les fleurs disent à la femme : « Nous venons à toi, car tu es notre sœur ».

LA BARONNE, pensive.

Leur sœur ?

CHARLOT.

Et les fleurs disent encore : « Dans notre hum-
« ble royaume, il n'est ni titre, ni rang, ni richesses ;
« rien ne sépare les fleurs que l'amour a touchées
« de son aile... Vois, nous sommes toutes égales...
« toutes nous sourions au soleil et à l'amour... Toi,
« qui es blanche et pure, comme nous, ne veux-tu
« pas aimer et sourire comme nous ?... »

LA BARONNE, émue.

Ah ! mais qui êtes-vous, Monsieur, vous qui paraissez si bien comprendre et exprimer les poésies du cœur ? vous que je rencontre chaque jour ici, silencieux et discret, et qui, pour la première fois, m'adressez la parole ?

CHARLOT.

Qui je suis, Madame ? Je suis le ver de terre qui contemple une étoile... je suis la goutte d'eau qui s'évanouit aux baisers du soleil... je suis l'âme qui souffre et le cœur qui soupire...

LA BARONNE, elle fait un pas à droite, pour sortir.

Ah !

CHARLOT, il fait un pas en avant.

Je suis le poète qui chante !...

LA BARONNE, elle fait un second pas, pour sortir.

Ah !

CHARLOT, il fait un pas.

Et l'amour qui espère...

LA BARONNE, sortant, pensive.

Ah !

CHARLOT, tristement.

Tiens !... elle a disparu ?

RÉSÉDA.

Ah! ça! c'est donc Madame que vous aimez ?

CHARLOT.

Réséda, tu as deviné le secret de mon cœur! Sois discrète... Mais un autre l'aime! un autre ose lui demander un rendez-vous !... Ah !... si je connaissais mon rival...

RÉSÉDA.

Il n'est pas bien difficile à connaître. Voilà le billet qu'il vient de lui écrire ; et d'après son écriture, vous serez fixé...

Elle lui donne le billet.

CHARLOT, regardant le billet.

Grand Dieu!... je la reconnais, cette écriture! C'est celle de mon maître... Mon maître est mon rival...

RÉSÉDA, scandalisée.

Comprend-on M. Charles, qui me donne à moi des fleurs, et qui envoie à la baronne un bracelet ?

SCÈNE IX

CHARLOT, RÉSÉDA, CHARLES, arrivant par la gauche, il est en toilette négligée. Il a une pipe.

CHARLES.

Quelqu'un a prononcé mon nom! C'est toi, Réséda? Eh bien! quand une jolie fille parle de moi, voila ma réponse.

Il l'embrasse.

CHARLOT, scandalisé.

Oh!

CHARLES.

Que diable fais-tu là, Charlot?

CHARLOT.

Je me voile la face, Monsieur.

RÉSÉDA, à Charles.

Et vous devriez bien vous la voiler aussi! Envoyer ce bracelet à Madame!

Elle lui montre le bracelet.

CHARLES.

Ce bracelet à la baronne? Mais, il y a erreur; c'est à toi que je l'envoyais!

MIRJOLET, à la fenêtre (criant).

Mamz'elle Réséda je me sommes trompé! Les fleurs c'étiont pour la baronne, et le bracelet pour vous.

CHARLES.

Oui, le bracelet, et le rendez-vous dans le champ du père Mathurin, c'était pour toi, mignonne.

RÉSÉDA.

Et la main, M. Charles? Vous me l'avez promise, vous le savez bien...

CHARLES.

La main? Il faudrait l'autorisation de mon oncle, de mon oncle... marquis, de mon oncle... sermon! de mon oncle... blason! de... (Apercevant le marquis). de mon oncle que voilà, et que le diable emporte!

SCÈNE X

LES MÊMES, LE MARQUIS, venant par la gauche.

LE MARQUIS.

Je vous trouve enfin, Monsieur mon neveu! Depuis ce matin, je cours après vous.

CHARLES, à part.

Pour me donner du sermon et du blâson, merci! (Haut.) Pardon mon oncle... mais...

Fausse sortie.

LE MARQUIS, l'arrêtant du geste.

Restez! j'ai à vous parler!... D'abord, Monsieur, que signifie une pareille tenue? Pourquoi êtes-vous sans poudre, sans jabot, sans épée?

CHARLES.

Ma foi, nous sommes à la campagne, et à la campagne, Liberté ! Libertas !... Vous voyez que je n'ai pas oublié mon latin.

Il lance une bouffée de fumée.

LE MARQUIS, toussant.

Hum ! hum ! mais si fait, la politesse !... Hum !... hum !... (Sévèrement.) Ne fumez pas, je vous prie; l'odeur de la pipe m'incommode fort.

CHARLES, débourrant sa pipe.

Allons, Joséphine, allons ma mie, va voir dans ma poche, si j'y suis.

Il met sa pipe dans sa poche.

LE MARQUIS.

Je ne vois plus à votre main la bague d'or que je vous ai donnée !

CHARLES.

Ah ! cette grosse bague, qui me venait du comte de Bellemare, mon arrière grand-père ?

LE MARQUIS.

Précisément.

CHARLES.

Eh bien ! Je vais vous dire : ce n'était pas commode, cette machine-là au doigt... Çà s'accrochait à tout, et me faisait, cent fois par jour, donner à tous les diables... Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir : je l'ai vendue ..

LE MARQUIS.

Vendue ?..

CHARLES.

A un marchand de curiosités de Bayeux ?

LE MARQUIS.

Mais c'était un souvenir sacré; c'était une relique, Monsieur !...

CHARLOT, au marquis.

Alors je suis heureux de pouvoir la rendre à M. le Marquis.

Il retire la bague de son doigt, et la donne au Marquis.

LE MARQUIS.

Mais, comment cette bague se trouve-t-elle entre vos mains ?

CHARLOT.

Le jour même où Monsieur vendit sa bague, Monsieur me fit présent d'une épingle à cravate, avec une magnifique émeraude.

CHARLES.

Oui! je ne pouvais mettre cette épingle sans me piquer.

CHARLOT.

Eh bien ! c'est la magnifique émeraude que Monsieur m'avait donnée, que j'ai échangée contre la bague d'or.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ?

CHARLOT

Parce que j'ai le culte des anciens bijoux, M. le Marquis.

LE MARQUIS, à part.

Si le maître avait seulement la moitié des sentiments du valet. (Haut, à Charlot.) C'est bien Charlot.. dites-moi ce que vous désirez, en échange de cette bague.

CHARLOT.

Mon Dieu! M le Marquis, une chose que vou donneriez tout naturellement à un autre, mais qu'il vous semblera bien difficile de m'accorder à moi.

Il soupire.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ?

CHARLOT.

Parce que je ne suis qu'un valet... Je vous demande l'accolade, M. le Marquis!...

LE MARQUIS.

Eh bien! Charlot, je te la donne de grand cœur!...

Il l'embrasse sur les deux joues.

CHARLOT, montrant son livre, en souriant.

Voilà le premier chapitre du *Code du parfait gentilhomme*, mis en action...

LE MARQUIS.

Et si cela dépendait de moi, mon brave Charlot, les autres se réaliseraient bien vite, aussi. (A Charles.) Mais parlons de ce qui m'amène. Vous savez le but de mon voyage ?

CHARLES.

Parbleu, puisque vous me l'avez écrit ! Vous voulez me marier!... Mais avec qui ?... je l'ignore...

LE MARQUIS.

Avec madame de Cézy, une veuve adorable!... J'ai appris qu'elle se trouvait ici, et je suis accouru en toute hâte, pour vous présenter à elle.

CHARLOT, à part.

La baronne !... Ah ! mon pauvre cœur, c'en est trop !... Je ne saurais en entendre davantage.

Il sort.

RÉSÉDA, s'avançant.

M. Charles épouserait Madame! Eh bien! et moi, qu'est-ce qu'il en fait ?

LE MARQUIS, apercevant Réséda.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

RÉSÉDA, se frappant la poitrine.

Ça ? ..c'est la suivante de Madame de Cézy... Ça?... c'est une honnête fille, à qui M. Charles a promis le mariage... Et ça... épousera M. Charles !...

LE MARQUIS

Comment, monsieur mon neveu, pendant que j'arrangeais votre mariage avec la baronne, vous contiez fleurette à sa suivante ?

CHARLES.

Morbleu, mon oncle, si vous m'aviez consulté, je vous aurais dit que les grandes dames, les femmes

à falbalas, ne sont pas mon fait. Elles s'étonnent de tout, elles s'indignent de tout, et je ne sais quelle contenance garder avec elles... Tandis qu'une soubrette en jupon court vous met à l'aise, et si l'on a quelque chose à lui dire... on le lui dit...

Il embrasse Réséda.

LE MARQUIS.

Un pareil cynisme est révoltant!... (Il tombe sur le banc de gazon.) J'étouffe !...

CHARLES.

Ce n'est pas ma faute si je n'aime pas vos grandes dames, qui empêchent de rire ; ni votre grand monde, qui empêche de parler, de marcher, de fumer, de chanter et de s'amuser à sa guise ! Vive la campagne, morbleu ! car on peut y marcher librement, y respirer librement...(Il pose sa cravate, et la met sur le dossier d'une chaise de jardin.) aimer librement... (Il prend la taille de Réséda.) Je veux bien me marier, mon oncle, mais non pas avec une dame Pimbèche. Je veux une bonne fille, qui me donnera dix beaux enfants !

LE MARQUIS, indigné.

Dix !...

CHARLES.

Peut-être douze !... barbouillés, ébouriffés, tombant, se relevant, se battant et se débattant, au milieu des poules, des oies et des canards!...L'hiver?... l'étable... l'été ?... les champs... Par la chaleur ?... un sarrau de toile?... par le froid ?... des sabots ?... Le matin ?... la soupe aux choux !... le soir ? le gigot à l'ail! Et aux fêtes de la saint Jean, de la saint

Martin, et de tous les saints du Paradis, célébrer, le verre en main, le sans gêne et le sans façon...voilà mon oncle, comme j'entends la vie.

LE MARQUIS.

Mon neveu ! vous êtes l'unique rejeton des Bellemare; mais si vous ne voulez pas que je vous déshérite, si vous voulez que je vous laisse mes biens et mon titre de Marquis, il faut absolument changer d'allures; il faut m'obéir! Et pour commencer, vous allez faire vos adieux à Mademoiselle !...

CHARLES, à Réséda.

Allons! Réséda! puisqu'il le faut, disons-nous adieu!... comme on le dit au village !

Il l'embrasse sur les deux joues.

RÉSÉDA.

Ces adieux-là me laissent l'espérance.

LE MARQUIS.

Quelle espérance, Mademoiselle?

RÉSÉDA, vivement.

D'avoir un bracelet à chaque bras...Vous le voyez, je n'en ai qu'un.

Elle montre le bracelet.

CHARLES, à Réséda.

Viens à quatre heures, au champ du père Mathurin, tu auras l'autre.

RÉSÉDA, à part.

Heu!... Le champ du père Mathurin!... on sait comme on y va, on ne sait pas comme on en

revient!... Cela demande réflexion. (Haut.) En attendant, ma révérence, M. le Marquis.

Elle fait une révérence et sort.

SCÈNE XI

LE MARQUIS, CHARLES.

LE MARQUIS.

Vous allez, à présent, réparer le désordre de votre toilette.

CHARLES.

Réparer quoi?... Mon costume est tout neuf!

LE MARQUIS.

La baronne va venir; vous ne pouvez rester ainsi!... Vous êtes d'un débraillé!...

CHARLES.

Parce que je n'ai pas de cravate? Eh bien! morbleu! la baronne pourra admirer mon galbe tout à son aise. Elle n'y perdra rien, ni moi non plus.

Il rabat son col de chemise.

LE MARQUIS.

Est-ce que vous allez vraiment rester sans cravate?

CHARLES.

Eh bien, quoi? Apollon et Antinoüs n'en avaient pas de cravate, et cela ne les a pas empêchés d'être fort appréciés des grandes dames de leur temps!...

Et puis, à la campagne, morbleu! comme à la campagne.

LE MARQUIS, à part.

Et les Bellemare qui sont réputés pour la parfaite convenance de leurs manières!... C'est à croire vraiment qu'on l'a changé en nourrice. (Il prend sur le dossier de la chaise la cravate de Charles) (Haut.) Vous allez me faire le plaisir, Monsieur, de remettre tout de suite, votre cravate... (Il s'approche de Charles.) (Regardant son cou.) Ah! mon Dieu! que vois-je?.. Ou plutôt, que ne vois-je pas?.. Est-ce que je me trompe? est-ce que je n'y vois pas clair?... Mais il n'y a rien!... (Regardant encore le cou.) rien de rien!... pas le moindre vestige, pas la moindre trace!...

CHARLES, se frottant le cou.

De quoi donc? Et que me manque-t-il?...

LE MARQUIS.

Ce qu'il vous manque? vous allez le savoir... Mais ne m'appelez plus votre oncle; car je ne le suis plus!

CHARLES.

Vous n'êtes plus mon oncle? Et depuis quand?

LE MARQUIS.

Depuis que vous avez posé votre cravate.

CHARLES, à part.

Est-ce qu'il est fou?....

LE MARQUIS, à part marchant avec agitation.

Mais que signifie cela? que s'est-il passé ici? Il faut que Mirjolet et Fougasse me l'expliquent à l'instant. (A Charles.) Quant à vous, Monsieur, je ne vous retiens plus.., vous êtes libre...

CHARLES, tirant sa pipe de sa poche.

Je suis libre!... Eh! bien alors!...

Il bourre sa pipe, et sort, par la droite, en chantant.

Margot! Margot!
Pose ton-sabot.

LE MARQUIS, appelant

Mirjolet! Fougasse! Mirjolet!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FOUGASSE, MIRJOLET, ils viennent par la gauche.

FOUGASSE.

Quoi qu'il y a, M'ssieu le Marquis?

LE MARQUIS.

Je viens de reconnaître que Charles n'est pas mon neveu! Vous allez tout de suite m'expliquer ce qui s'est passé chez vous, et ce que cela signifie?

MIRJOLET.

Aïe! aïe!... v'là le pot aux roses découvert!

Il se cache derrière Fougasse.

FOUGASSE, prenant Mirjolet par l'oreille.

Allons! puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, fais l'aveu de la chose à M'ssieu le Marquis.

LE MARQUIS.

Un aveu ?

MIRJOLET, *pleurant*.

Eh ben ! v'là M'ssieu le Marquis, ce qu'est arrivé !... Fougasse nourrissait, en même temps que votre neveu, un pauvre orphelin, qu'avait laissé Simonne, la bûcheronne. Les deux petiots avaient la même prestance...

FOUGASSE.

Mais je les reconnaissions ben tout de même ; car l'un avait des langes brodés et l'autre de la grosse toile.

MIRJOLET, *d'un air mystérieux*.

Et puis, celui qui portait des z'affiquets brodés, avait sous le menton une belle petite fraise.

LE MARQUIS.

Oui, la fraise des Bellemare !... Mais continue ; je suis d'une impatience !...

MIRJOLET.

Un jour, comme les mioches venaient d'être sevrés, Fougasse me dit : « Je vas à la ville, chercher « la petiote à monsieur le Bailli. En m'espérant, « fais gigoter les gars ; ils aimiont çà ». Sauf votre respect, M'ssieu le Marquis, je mettions les mioches nus comme des vers ; et y gigottiont ! y gigottiont ! Mais v'la-t-y pas... clic, clac, clic, clac ! un beau postillon et un beau carrosse, et un beau M'ssieu tout galonné d'or, qui veniont chercher votre neveu !... Jarniguienne !... je perdions la tête ; je prenions un petiot, et dare dare, je l'y mettions

les zalfiquets brodés; et je le donnions au M'ssieu galonné... Et clic ! clac ! tout çà s'en alliont... Mais quand Fougasse revint. .

FOUGASSE.

« Imbécile ! (Elle lui donne un coup de poing.), que je « lui dis, tu t'as trompé de petit. T'as donné à l'en- « voyé du Marquis l'enfant de Simonne, et t'as gar- « dé à la maison le petit Marquis. A preuve que v'là « la signature de la famille! » Et je lui montrions une petite fraise sur le cou du nourrisson qui nous étiont resté.

MIRJOLET

Et je m'arrachions les cheveux !...

FOUGASSE

« Ne te chagrine point, mon homme, que je te dis; peut-être ben que M'ssieu le marquis ne savîont pas que l'enfant a cette fraise. »

LE MARQUIS.

Ne pas le savoir!... Mais, ventre-de-biche ! c'est la première chose qu'on regarde, lorsqu'un Bellemare vient au monde!... Et l'enfant à la fraise, qu'est-il devenu ; pendant que j'avais près de moi, un enfant étranger ?

MIRJOLET.

Le jour où il n'aviont plus besoin de lait, il lui falliont du pain ; et comme sa mère, Simonne, la bucheronne, étiont morte, ainsi que nous vous l'avions dit, Fougasse le porta à la meunière du Grand Pont, en la priant de le nourrir quéqu' temps.

LE MARQUIS.

Ah !... et la meunière ?

MIRJOLET.

Eh ben ! la meunière, après qu'elle l'aviont nourri un an ou deux, l'a baillé au maître charron.

LE MARQUIS.

Et le maître charron qu'en a-t-il fait ?

MIRJOLET.

Ah ! je le savions point !... Le garçon a fait, comme ça, le tour des bonnes gens du village ; et je ne pouvions point dire, à c't'heure, ce qu'il étiont devenu... Les nourrissons riches, nous savons ben oùs qu'ils sont, mais les nourrissons pauvres, nous ne les connaissions pas. C'est comme les petits oiseaux : après la becquée, ils s'envolent on ne sait pas où.

LE MARQUIS, très agité.

Ah ! mais il faut absolument le retrouver celui-là, entendez-vous ?...

FOUGASSE.

Oui, M'ssieu le Marquis, nous le retrouverons. Je vas courir tout le village, et foi de Fougasse ! je vous rendrions votre neveu !

LE MARQUIS.

J'y compte bien !

Il sort par la droite.

SCÈNE XIII

MIRJOLET, FOUGASSE.

Ils restent les bras croisés, se regardant quelque temps en silence.

MIRJOLET.

Eh ben ! Fougasse !

FOUGASSE.

Eh ben ! Mirjolet ! nous v'là dans de beaux draps !

MIRJOLET.

Pourquoi que t'as dit au Marquis que tu retrouverais son neveu, puisque nous ne savions point du tout ce qu'il étiont devenu, quand le maître charron s'en est débarrassé ?

FOUGASSE.

J'y ai dit, à cause des trois mille livres qu'il a promis de me donner, le jour du mariage de son neveu !... Tu crois que je sommes femme à perdre trois mille livres ! Oh ! que nenni !...

MIRJOLET.

Mais qu'est-ce que tu vas faire ?

FOUGASSE.

Eh ben ! j'vas chercher la fraise.

MIRJOLET.

Chercher la fraise ? mais comment que tu feras ?

FOUGASSE.

J'vas décravater tous les garçons du village, jusqu'à ce que je l'aie trouvée.

MIRJOLET, seul.

Va donc la chercher, c'te fameuse fraise. Moi, je retourne à mes vaches; car depuis ce matin, je ne comprenions rien à ce qui se passe, et j'ons la cervelle tout à l'envers... M'ssieu Charles, qui n'est pas M'ssieu Charles ; trois mille livres que j'allions perdre ; Fougasse qui s'en va chercher des fraises sous les mentons des garçons !... Et tout ça, parce que j'ons fait gigotter des mioches! .. Jarniguienne de jarniguienne! si je restais ici, je ferions encore queuque bêtise!

Il entre dans la maison.

SCÈNE XIV

RÉSÉDA, elle a deux bracelets, LA BARONNE. Elles arrivent par la droite.

LA BARONNE.

« Je suis le cœur qui soupire, le poète qui chante, « l'amour qui espère », a dit l'inconnu... Tu crois qu'il reviendra?...

RÉSÉDA.

Oui, Madame. Comme chaque jour, entre cinq et six heures, il viendra rêver là, (Elle montre la chaise.) pendant que Madame rêvera ici. (Elle montre le banc de gazon.) Et tenez le voilà, déjà..

LA BARONNE.

L'inconnu ?

RÉSÉDA.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Ah !

SCÈNE XV

Les Mêmes, CHARLOT, il salue la baronne, la baronne le salue; puis l'un s'assied sur la chaise, l'autre sur le banc de gazon, et ils soupirent alternativement, tandis que Réséda les regarde ironiquement.

LA BARONNE.

« Les fleurs, » a-t-il dit, « sont mes sœurs, et l'amour les touche de son aile ! »

RÉSÉDA, à part.

Sont-ils drôles!... Ah! avec M. Charles, cela va plus vite!...

Elle regarde ses deux bracelets.

LA BARONNE.

Réséda !

RÉSÉDA.

Madame !

LA BARONNE.

Mon éventail est tombé; ramasse-le.

RÉSÉDA, ramasse l'éventail et le lui donne.

Voilà, Madame... Ah! (Elle regarde le corsage de la baronne.)

LA BARONNE.

Que regardes-tu ?

RÉSÉDA.

La belle épingle à émeraude que porte Madame. . Madame l'a achetée à Bayeux?.

LA BARONNE, prenant une épingle d'émeraude qu'elle avait à son corsage, et la montrant à Réséda.

Oui, une mystérieuse sympathie semblait m'attirer vers ce symbole d'espérance... Chère petite émeraude, si elle pouvait parler, elle me dirait son histoire!...

RÉSÉDA.

Eh! bien, Madame, je puis vous la dire, moi, son histoire, si cela vous amuse. Je la connais.

LA BARONNE.

Toi ?...

RÉSÉDA.

Oui, Madame. Si Madame veut savoir à qui a appartenu l'émeraude, Madame n'a qu'à tourner les yeux de ce côté... (Elle montre Charlot.) C'est à Monsieur qu'elle appartenait... Monsieur l'a échangée, à Bayeux, contre une bague ancienne, et le marchand vous l'aura revendue.

LA BARONNE.

Comment le savez-vous, Mademoiselle ?

RÉSÉDA, embarrassée.

C'est monsieur Charles qui me l'a raconté, tout à l'heure.

LA BARONNE.

Où çà ?

RÉSÉDA, baissant les yeux.

Dans le champ du père Mathurin.

LA BARONNE.

L'épingle vient de lui ; vite remettons-la... (Elle jette un cri.) Ah !... mon Dieu !...

RÉSÉDA.

Qu'a donc Madame ?

LA BARONNE.

En remettant l'épingle, je me suis piquée : mon sang coule. Donne-moi donc quelque chose, pour envelopper ma main.

RÉSÉDA, retournant les poches de son tablier.

C'est que je n'ai rien ici, Madame, absolument rien.

LA BARONNE.

Pas même ton mouchoir !

RÉSÉDA.

Non, Madame... Je l'ai perdu... dans le champ du père Mathurin...

Montrant le second bracelet.

CHARLOT, il a ôté sa cravate blanche, et la présente à la baronne.

Si Madame voulait me faire l'honneur d'accepter ma cravate, pour envelopper sa main ?

LA BARONNE, indécise.

Mais, Monsieur...

RÉSÉDA, prenant la cravate, en enveloppant la main de la baronne.

Une cravate si douce, si fine! Cela guérira votre piqûre tout de suite!...

SCÈNE XVI

Les Mêmes, FOUGASSE, MIRJOLET, ils sortent de la maison.

MIRJOLET.

Veux-tu que je te dise, Fougasse, eh ben! ton idée de décravater les garçons du village, pour leur z'y chercher la fraise, c'était une irlusion.

FOUGASSE.

Laisse-moi finir de passer ma revue. Je n'ai pas décravaté tout le monde... Il reste Charlot, et il est justement sans cravate. (Elle s'avance vers Charlot, regarde son cou, et pousse un cri ..) Ah! J'savais ben moi, que je la trouverais! Ah!... m'ssieu Charlot! que je vous embrassions!

Elle lui saute au cou.

MIRJOLET, la tirant par sa robe.

Eh! ben, Fougasse!

FOUGASSE.

Imbécile! regarde-z'y donc ça!

Elle montre le cou de Charlot.

MIRJOLET, après avoir regardé le cou de Charlot, sautant de joie.

C'est vrai! il l'a!... il l'a! .. mon Dieu oui! il l'a;

et elle est superbe ! (A Fougasse.) Fougasse, ma femme, t'es une rude femme, jarniguienne ! Pour cette devinance-là, faut que je t'embrassions !

Il l'embrasse.

CHARLOT.

Ah ! ça ! me direz-vous ce que j'ai ?...

MIRJOLET.

Vous avez ce qui vous fait l'héritier du marquis, jarniguienne !...

CHARLOT.

Ma parole, ils ont perdu la tête.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LE MARQUIS, CHARLES, arrivant par la droite.

FOUGASSE, au Marquis,

M. le Marquis, j'ons retrouvé la fraise ! (Montrant Charlot.) V'là vot' neveu !...

LE MARQUIS.

Comment ce serait Charlot? Voyons! (Il regarde le cou de Charlot.) C'est vrai !... il l'a!.. il l'a! Dans mes bras, Charlot, dans mes bras, mon neveu !

CHARLOT.

Je serais votre neveu, je serais un Bellemare !

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il y a de plus Bellemare !

CHARLOT.

Mais quelle preuve avez-vous de ma haute naissance ?

FOUGASSE.

La fraise ! saperlotte ! la fraise ! que vous avions au cou !

MIRJOLET.

C'étiont la marque de fabrique des Bellemare !

CHARLOT.

Quoi ! ce petit signe rouge que j'ai sous le menton, et que je cachais à tous les yeux, comme une tare, comme un défaut ?

LE MARQUIS.

Est un signe héréditaire dans notre famille. Tous les Bellemare naissent avec une fraise sous le menton.

CHARLOT.

Comment cela, Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

C'était sous notre roi, Louis le XIIIe. Le jeune marquis Gaston de Bellemare, seigneur du pays, se promenait, le lendemain de ses noces, avec son épousée, Blanche Yseult de Beaumanoir, dans les bois de Marly. Un beau bouquet de fraises se voyait sur le gazon. La jeune épousée eut une grande envie de ces fraises, et le marquis s'empressa de les cueillir, et de les lui présenter sur sa main. Mais, dans le même moment, une biche effarouchée, sortit du taillis, et heurta les deux promeneurs ; les fraises tombèrent sur le sol...

FOUGASSE.

Et comme ça, la belle Yseult ne mangea point les fraises dont elle avait envie.

LE MARQUIS.

Non; elle en pleura de dépit, et l'enfant qu'elle mit au monde,plus tard, naquit avec une superbe fraise sous le menton... Et depuis lors, tous les Bellemare viennent au monde avec un signe pareil. (Il ôte sa cravate, et montre sur son cou une fraise énorme.) Voyez !

CHARLES.

Ah ! ça mais, que suis-je, moi, qui n'ai pas le moindre fruit sur mon individu ?

FOUGASSE.

Vous, vous êtes Charlot, pardienne, le petiot de Simonne, la bûcheronne!... Je nourrissais ensemble Charlot, le pauvre orphelin, et Charles de Bellemare, le riche Marquis. Un jour on les mescla un brin ; mais le bon Dieu en avait marqué un: (Montrant Charlot.) le bon.

LE MARQUIS, à la baronne.

Le neveu que je devais vous présenter aujourd'hui, Madame, le voilà. (Il prend Charlot par la main.) J'espère que vous le trouverez à votre gré.

LA BARONNE, baissant les yeux.

Ah ! je connais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ah ! bah ?

CHARLOT.

Oui, mon oncle ; j'avais déjà essayé d'exprimer à Madame l'admiration, le respect, l'amour...

LE MARQUIS.

Attends, je vais traduire cela. (A la baronne.) Madame, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour M. Charles de Bellemare, mon neveu, ici présent.

LA BARONNE, tendant les mains à Charlot.

Et moi, Marquis, je vous donne les deux mains.

CHARLES, à Réséda.

Dis-donc, Réséda, puisque je ne suis plus Marquis, rien ne m'empêche de t'épouser, à présent.

RÉSÉDA.

Non, mais...

FOUGASSE, s'avançant.

Vous n'avez plus le sac! et il faut ça, pour entrer en ménage.

LA BARONNE, à Réséda.

Tu peux épouser Charles, je me charge de la dot.

RÉSÉDA, à Charles.

Alors, je dis comme Madame; « voilà mes deux mains, et le cœur, par dessus le marché. »

Elle tend les deux mains à Charles.

CHARLOT, à Charles.

Pour aller avec la dot que vous apporte Réséda, je

vous prie d'accepter cette maison de campagne, (Il montre le pavillon.) en souvenir du temps où j'étais votre... où vous étiez mon... enfin du temps que nous y avons passé ensemble.

CHARLES.

Eh! bien, alors, vive M. Charles de Bellemare! vive la pipe! vive la soupe au choux!... Et vive Jeanneton!...

Il prend la taille de Réséda.

CHARLOT, à la baronne, en lui prenant la main.

Et vive la fraise!... je lui dois mon bonheur!

Rideau.

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME :

Imp. de l'Ouest, A. Nézan, Mayenne.

Vies des Savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. 5 vol. grand in-8°, accompagnés de 175 portraits et compositions historiques.

Tome I : *Savants de l'antiquité*. — Tome II : *Savants du Moyen-âge*. — Tome III : *Savants de la Renaissance*. — Tome IV : *Savants du XVIIe siècle*— Tome V et dernier : *Savants du XVIIIe siècle*.

Le volume, broché.................. 6 fr.

Chaque volume se vend séparément.

Format in-12

PRIX : 3 FR. 50 LE VOLUME, BROCHÉ

L'Année scientifique et industrielle. 32 vol. de 1855 à 1889.

L'Alchimie et les Alchimistes, 1 vol.

Histoire du merveilleux dans les temps modernes. 4 volumes.

Le Lendemain de la mort, OU LA VIE FUTURE SELON LA SCIENCE. 1 vol., avec 10 figures d'astronomie.

Librairie FURNE, JOUVET & Cie, 5, r. Palatine (St-Sulpice)

Les Merveilles de la Science, ou DESCRIPTION POPULAIRE DES INVENTIONS MODERNES. 4 vol. grand in-8, à deux colonnes, avec 1817 gravures Prix, broché : 40 fr.

Les Merveilles de l'Industrie, ou DESCRIPTION DES PROCÉDÉS INDUSTRIELS DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS. 4 vol. grand in-8°, à deux colonnes, avec 1380 figures. Prix broché : 40 fr.

Supplément aux Merveilles de la Science (1889). 1 vol. grand in-8 à deux colonnes, avec 540 gravures. Prix, broché : 10 fr.

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, 7, Rue du Croissant

Les Nouvelles conquêtes de la Science (1889), (édition populaire) 2 vol. grand in-8, à deux colonnes, avec 866 gravures. Prix, broché, 20 f.

Le même ouvrage, édition de luxe, 4 vol. grand in-8, Prix broché, 80 fr.

Les Mystères de la Science, 2 vol. grand in-8, avec 80 gravures et portraits hors texte, Prix, broché.... 40 fr.

Paris. — Imp. J. DELORME, 52, R. Provence. — 2709.


a39003 002455722b

